

Amédée Papineau

*Journal*  
*d'un Fils de la Liberté,*

*réfugié aux États-Unis, par suite de*  
*l'Insurrection Canadienne, en 1837.*



Réédition-Québec

*Journal d'un Fils de la Liberté,  
réfugié aux États-Unis, par suite de  
l'Insurrection Canadienne, en 1837.*

# JOURNAL

D'un Fils de la Liberté,

réfugié aux États-Unis,

à la suite de  
l'Insurrection Canadienne,

en 1837.

Vol. 1.  
Préface.

mardi 13

Mars 1838

Des évènements importants, & qui doivent tenir une place saillante dans l'histoire du Canada, viennent d'avoir lieu. La guerre civile a éclaté dans les Provinces Britanniques de l'Amérique du Nord.

Plus tard je donnerai une relation de ces graves évènements, de leurs causes, & de leurs conséquences probables. Aujourd'hui l'Auteur

# Amédée Papineau

*Journal d'un Fils de la Liberté,  
réfugié aux États-Unis, par suite de  
l'Insurrection Canadienne, en 1837.*

Volume 1

*Rédition-Québec*

1972-1973

© Tous droits réservés, Copyright, Ottawa 1972

ISBN 0-88515-008-2  
Le texte a été composé en century 10 sur 11 pt. chez Journal Offset  
Inc., Montréal.  
1er tirage: 5,000 exemplaires  
Dépôt légal, Bibliothèque Nationale du Québec, 4e trimestre 1972.

## *Introduction*

*A l'automne 1837, la rébellion éclate dans le Bas-Canada. Le fruit de conflits dont les racines remontent à la Conquête, cette rébellion est néanmoins accélérée par la convergence d'oppressions politique et économique très sévères, de catastrophes naturelles (sécheresses, sauterelles, chenilles, inondations) et de l'épidémie de choléra qu'amènent avec eux les vagues massives d'immigrants venus d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.*

*Dès la conquête, les Canadiens sont privés à la fois des sources françaises de capital et d'approvisionnement ainsi que des marchés français pour les exportations de la Nouvelle France. L'Angleterre acquiert la Nouvelle France, et des Anglais, financés par des compagnies londoniennes, remplacent les Canadiens dans le lucratif commerce entre la métropole et la colonie. Mais au fur et à mesure de l'accroissement de la population, se dessine l'embryon d'une classe de capitalistes, commerçants et industriels, qui, avec les avocats, les notaires et les médecins, deviennent la nouvelle bourgeoisie canadienne-française. Ces commerçants et manufacturiers desservent le marché interne du Bas-Canada. Ainsi, en 1815, Bouchette décrit le port fluvial de Saint-Denis-sur-Richelieu en ces termes:*

*"Entre la principale rue et la rivière, il y a de vastes magasins, qui servent principalement de greniers, où l'on amasse une grande quantité de blé des seigneuries adjacentes pour l'exporter, attendu que les terres, à plusieurs lieues des environs de cet endroit, passent pour les*

*terres les plus fertiles en grain de tout le district de Montréal<sup>1</sup>.*"

*Quelques années plus tard, on y trouve une fabrique de chapeaux de castor, fondée en 1825 par Charles Saint-Germain, et qui devient la plus grande entreprise du genre au Canada. Un autre membre de la famille Saint-Germain possédait une carderie. Le Dr Wolfred Nelson, un des chefs Patriotes, était le co-propriétaire d'une distillerie. La fabrique de voitures de François Gadbois employait une dizaine d'ouvriers et vendait sa production à Québec, à Montréal, et même jusque dans le Haut-Canada.*

*Mais bien sûr, ces commerçants et industriels sont privés des fruits les plus succulents, soient l'importation de vivres et de produits finis, l'exportation des matières premières comme le bois et encore la fourrure, et la manufacture à grande échelle.*

*En plus, les commerçants anglais et écossais s'accaparent les meilleures seigneuries et se réservent, par l'entremise du Colonial Office de Londres, les meilleures terres des Cantons de l'Est et d'ailleurs, pour fins de spéculation. Les Canadiens français détiennent une majorité de sièges au Parlement mais ne possèdent aucun pouvoir réel, car le Gouverneur n'est pas obligé de respecter les décisions de l'Assemblée. La plus grande partie du budget du gouvernement est dépensée au profit de la minorité des commerçants et manufacturiers anglais, et les Canadiens français, qui forment la majorité, n'ont aucun contrôle sur la façon dont leurs impôts sont dépensés. On réclame, dans le courant des idées révolutionnaires démocratiques de l'époque, le gouvernement responsable. Le Colonial Office refuse de l'accorder, malgré les nombreuses péti-*

---

1. Joseph Bouchette: *British Dominion in North America* (1832), i, 199, 263.

tions, délégations à Londres, et manifestations de toutes sortes. La colonie doit servir l'économie de la métropole, et l'Angleterre ne va pas pour le moment perdre le contrôle de sa dernière colonie en Amérique du Nord.

Les fermiers canadiens-français réclament la fin du système féodal. Ainsi on peut lire dans *La Minerve* du 9 mars 1837 une lettre qui dénonce "le terrible visage de l'oppression féodale..." qui fait des fermiers des victimes "qui ne peuvent pas avoir de terres sans être obligés de se soumettre à de révoltantes conditions de servitude, aux corvées, aux loyers arbitraires, aux droits de lods et de ventes, aux nouveaux titres, aux droits banaux et aux droits réservés au seigneur sur le bois, l'eau, la pêche, la chasse, les minerais, la chaux, la pierre, le sable, etc." L'amertume s'accroît par le fait que la bonne moitié des seigneuries passent aux mains de propriétaires anglais.

Une série de crises économiques, politiques, agricoles et médicales donnent lieu à des affrontements de plus en plus violents. Et finalement, à l'automne 1837, la rébellion éclate. Amédée Papineau, fils du leader patriote Louis-Joseph Papineau, n'a que 18 ans. Cependant, il est Patriote et l'un des fondateurs des Fils de la Liberté. Quelque temps après une vague massive d'arrestations des Patriotes à Montréal, à laquelle il échappe de justesse, sa famille décide de l'envoyer à Saratoga Springs, dans l'état de New York. De son refuge, il assiste à l'écrasement de sa cause, et décide de tout rapporter dans son journal.

Depuis 1838, son journal demeura inconnu jusqu'en 1924, quand *La Presse* publia des extraits des

---

2. Voir à ce sujet, *Le Capitalisme et la Confédération*, par S. Bréhaut Ryerson, *Éditions Parti-Pris*, 1972.



*premiers deux volumes. Réédition-Québec entreprend, avec la publication de ce volume, l'édition complète, en sept volumes, du Journal d'un Fils de la Liberté. Le Journal d'Amédée Papineau est sûrement le récit le plus vivant qui existe de la rébellion de 1837 et de ses suites. Alerté, et plein de verve, il trace le portrait de son temps. Son style bien articulé, son vocabulaire riche et coloré donnent à son Journal une qualité qui dépasse le simple intérêt historique, et qui le range parmi nos meilleures oeuvres.*

## *Note sur l'orthographe*

*On note certaines différences entre l'orthographe française utilisée au Québec en 1837, et l'orthographe actuelle. Ainsi l'on trouve parfois l'accent grave, où l'on utiliserait aujourd'hui l'accent aigu, de même pour les terminaisons en ens au lieu de ents. En outre, une certaine inconsistance orthographique entre différentes parties du Journal d'un fils de la liberté permettent de croire que les conventions de la grammaire française n'étaient peut-être pas aussi rigoureusement établies à l'époque, du moins au Québec. En retenant l'orthographe originale, nous avons voulu respecter l'esprit de l'époque où Amédée Papineau a écrit son journal.*

1850

**JOURNAL**  
**d'un FILS DE LA LIBERTE**  
**réfugié aux Etats-Unis**  
**par suite de**  
**L'INSURRECTION CANADIENNE**  
**en 1837**

**Vol. 1**

**PREFACE**

*1838 - mars - mardi, 13.* - Des événemens importants, & qui doivent tenir une place saillante dans l'histoire du Canada, viennent d'avoir lieu. La guerre civile a éclaté dans les Provinces Britanniques de l'Amérique du Nord.

Plus tard je donnerai une relation de ces graves événemens, de leurs causes, & de leurs conséquences probables. Aujourd'hui l'Auteur se contente de faire connaître quelques unes des raisons qui l'ont engagé à commencer un Journal de ce qui s'est passé depuis quelques mois en Canada, de ce qui s'y passera, avec des notes journalières de ses propres actions, &ca.

J'ai toujours remarqué que les hommes, satisfaits de la connaissance qu'ils ont eux-mêmes des événemens qui se passent de leurs jours, négligent très souvent les moyens de faire connaître ces mêmes événemens aux hommes qui doivent les suivre dans la carrière de la vie. Et cependant avec quel intérêt l'homme cherche à connaître les plus petits détails du passé! Avec quel plaisir un viellard âgé lirait l'histoire de sa vie, écrite de sa propre main! Le

petit-fils de ce viellard lirait l'histoire de son aïeul! Comme les détails, qui paraissent minutieux dans le temps, sont remplis d'intérêt lorsqu'on les voit bien loin dans le passé!

Durant mon séjour à Albany, je voulus lire l'histoire de la Rebellion Irlandaise en 1798.

Après quelques recherches, je trouvai dans la Bibliothèque publique au Capitole, *un seul* ouvrage, par Thomas Moore, sur des événemens si remarquables dans l'histoire politique de la malheureuse Irlande. Et comme cet ouvrage est loin de satisfaire votre curiosité! Comme une foule de particularités, qui aujourd'hui seraient pleines d'intérêt, sont à jamais perdues dans l'oubli! Cette circonstance n'a pas peu influé sur ma détermination.

Ensuite, je ne vois pas que parmi les Réfugiés, il y en ait aucun qui ait entrepris cette tâche. D'ailleurs, il est peu de personnes qui puissent mieux que moi réunir les matériaux d'un semblable ouvrage. Ma propre position durant ces événemens, celle qu'occupait mon Père parmi les hommes publics de mon Pays, & par suite mes relations avec un grand nombre des acteurs dans ces scènes, me placent dans le cas de pouvoir rassembler une foule de détails, qui, plus tard, seront très intéressans, & pourront servir à l'historien.

Je ne sais pas si jamais ce Journal verra le jour; mais si c'était le cas, il y aurait bien des choses à y retrancher, qu'il ne conviendrait pas de mettre sous les yeux du public. Je vais l'écrire pour mes parens, mes amis, & pour moi: & plus tard, avec les corrections nécessaires, il pourra *peut-être*, figurer sur les tablettes du libraire.

Je vais le commencer par la récapitulation & relation des événemens dont mon infortunée Patrie a été depuis quelques années le théâtre, quoique je n'aie commencé à écrire sur des feuilles volantes, que sur ma route aux Etats-Unis, & dans ce cahier, qu'aujourd'hui.

**QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE POLITIQUE  
DU CANADA, DEPUIS LA CONQUETE  
JUSQU'A NOS JOURS**

Depuis que la trahison, la faiblesse, ou l'indifférence, a fait passer le Canada sous la domination Anglaise, cette Province a presque toujours été mal gouvernée: presque toujours ses habitans ont eu des plaintes, des prières, des protestations, à déposer au pied du trône, & presque toujours ces prières & ces plaintes ont été repoussées avec hauteur. Souvent elles n'ont servi qu'à redoubler les persécutions & les injustices du Pouvoir.

Je vais en peu de mots donner un abrégé de l'histoire politique du Pays, depuis qu'il a eu le malheur, en 1763, d'être cédé à l'Angleterre.

1760 Par les traités de capitulation de Montréal & de Québec, certains droits de propriété, de religion & de gouvernement, nous furent garantis, & plus tard, en 1774, ils furent confirmés d'une manière plus étendue, lorsque la puissance des tyrans chancelait, et que les Colonies, à présent les Etats-Unis, arrachaient l'étendard Britannique de leurs ramparts pour le remplacer par de plus nobles couleurs.

1773 - L'année précédente, 1773, les Canadiens s'étaient réunis en assemblées publiques, pour demander une législature Constitutionnelle, fatigués qu'ils étaient du régime militaire qui regnait depuis la Cession. (1)

1774 - En conséquence, l'acte du Parlement Impérial, de 1774, déclare les lois du pays en force, & confirme solennellement les Traités de Capitulation. Il établit en même temps un Conseil Legislatif.

---

(1) Epoque de 10 ans, (de la capit. en 1763 jusqu'à 1774) qui fut terrible. Despotisme militaire, loi martiale. Epoque de grandes souffrances et des plus infâmes injustices, dont quelques unes seulement nous sont bien connues: encore faute d'historiens. Et c'est aussi une des principales raisons qui m'ont engagé à écrire ce journal.

1775 - En 1775, les Américains attaquèrent l'Angleterre dans sa colonie du Canada. Ils prirent Montréal, & le Général Arnold marcha sur Québec. Le 31 Décembre fut livré l'assaut infructueux où le Général Montgommery fut tué d'un boulet, comme il approchait une des portes. Le siège fut levé, & la Province évacuée.

1778 - En 1778, l'orgueil anglais ayant été adouci par la bravoure & les succès du Peuple Américain, le Parlement renonça pour toujours au pouvoir de taxer les Colonies, & par conséquent de disposer de leurs taxes. L'Angleterre a prouvé dernièrement qu'elle n'est fidèle à la foi des traités, que lorsqu'elle a affaire à ceux qui peuvent la faire trembler.

Il était politique alors de s'attacher les Canadiens.

Trompés par ces promesses et ces déclarations, les Canadiens restèrent attachés à l'Angleterre. Ce qui a encore pu les engager à prendre ce parti, c'est que les guerres continuelles & sanglantes qu'ils avaient eues avec les Américains, sous la domination française, avaient créé beaucoup de haine et d'aversion entre les habitans des anciennes Colonies et ceux du Canada. - Il paraît néanmoins que nombre d'entr'eux aidèrent les Américains de tout leur pouvoir, lors de leur invasion. Le brave Ethan Allen, dans ses Mémoires, dit que la plupart de ses gens étaient des Canadiens, au combat de la Longue Pointe, près Montréal, où il fut fait prisonnier, & avec lui plusieurs Canadiens. Ils furent tous transportés en Angleterre, y restèrent quelques temps, et ayant été ramenés à Halifax, les Canadiens profitèrent de leur séjour dans cette ville pour briser leurs fers, & retourner dans leur pays, & au sein de leurs familles. Pour Ethan Allen et ses compagnons Américains, ils furent transportés à New-York, et eurent encore bien des maux à souffrir, avant d'échapper à la vengeance de leurs bourreaux. Un riche marchand de Montréal, *Mr. Cazeau*, fit des pertes considérables par l'aide qu'il donna aux Américains; et l'an dernier je crois, le Congrès accorda une indemnité à ses héritiers. Que le nom du digne citoyen, qui aurait voulu

voir sa Patrie libre, passe à la Postérité. Que de maux évités si tous les Canadiens avaient pensé comme lui! — Il faut pourtant remarquer que nos Pères ont pu avoir des raisons d'hésiter de se joindre aux Révoltés, par la crainte de n'en pas recevoir assez d'appui & de secours. La conquête du Canada ne paraît pas avoir été très populaire, & Washington lui-même s'y est toujours opposé, soit qu'il trouva les forces Américaines, qui avaient déjà de la peine à défendre leur vaste frontière, trop faibles pour entreprendre alors l'agrandissement de leur territoire, ou soit qu'il crût, pour les raisons déjà mentionnées, les Canadiens hostiles à leurs anciens ennemis. Il pensait peut-être, que lorsque la nouvelle République aurait pris une assiette solide, il serait toujours temps alors de songer à cette conquête.

Quoiqu'il en soit, les anciennes Colonies conquièrent seules leur Indépendance, & le Canada demeura sous le joug.

1784 — En 1784, le Peuple pétitionna de nouveau l'Angleterre pour obtenir une Constitution, une véritable Constitution, différente de celle de 1774.

1786 — Papa naquit le 7 octobre, à 1<sup>h</sup> 1/2 heure, P.M.

1791 — Pendant 7 ans ces Pétitions furent négligées, & ce ne fut qu'en 1791, lorsque la Révolution Française fit trembler l'Angleterre pour la conservation de ses colonies, que fut passé par le Parlement Impérial l'Acte dit Constitutionnel, divisant la Province en Haut & Bas Canada, & nous accordant *en petit* la "glorieuse" Constitution Anglaise. Accoutumés d'entendre vanter aux nues cette Constitution Anglaise, nos Pères crurent recevoir une grande faveur, eux qui avaient été jusque là gouvernés comme peuple conquis, ou à peu près. L'illustre Fox s'opposa de toutes ses forces à la passation du Bill, comme défectueux sous plus d'un rapport, entr'autres dans l'idée que le gouvernement semblait entretenir, de pouvoir, au moyen d'un Conseil Législatif, créer une aristocratie & une Chambre des Lords en Amérique. Mr. Pitt allégua en défense du Bill, *que ce n'était qu'un essai, & que si la*



*machine ne jouait pas bien, il serait facile de la modifier.* Avec cette réponse, le Bill passa.

Nous aurions peut-être attendu encore longtemps pour cette Constitution, si la Révolution Française n'était éclatée. L'Angleterre est toujours juste, lorsqu'elle a peur.

1792 - Mon grand-père Papineau a pris une part active dans ces efforts des Canadiens pour avoir une Constitution, & l'année suivante, les élections ayant été faites, il fut élu Membre du 1er Parlement Provincial, qui se réunit peu de temps après les Elections. Les Anglais donnent le nom de *Speaker* au Président du Corps Représentatif; mais comme la traduction littérale (babillard ou parleur), ne serait pas un compliment, on se servit en français du terme Orateur, & le premier élevé à cette place fut Mr. Panet. Je crois que c'est son fils qui est actuellement Juge de la Cour du Banc du Roi, à Québec. En passant, je remarquerai que de tous les Membres du 1er Parlement, il n'en est que deux aujourd'hui, en 1838, de vivans: Mr. Bonaventure Panet (pas l'Orateur), & mon grand-père, Joseph Papineau.

1794 - L'établissement des cours actuelles du Banc du Roi date de 1794. Dès 1796, le parti tory, bureaucrate, oligarchique, comme vous voudrez l'appeler, fit son apparition en Canada. Il se montra tout d'abord ce qu'il a toujours été depuis, & fut composé dans le principe des loyalistes que la Révolution Américaine força à chercher refuge sous les bayonnettes britanniques, & que le gouvernement récompensa par de vastes concessions de terre, des places lucratives, & des sièges dans la Chambre des *Lords en embryon*. Ces ci-devant despotes des Américains, voulaient à présent asservir les Canadiens, & se revenger sur eux des punitions si méritées qu'ils avaient reçus de leurs anciennes victimes. Le Diable ne saurait jamais se corriger.

1796 - Ils firent tous leurs efforts pour abolir l'usage de la langue française dans la Chambre d'Assemblée, & pour représenter la Province comme en état de re-

bellion. Heureusement que le succès manqua à leurs abominables desseins.

Sous la domination française, le fameux Ordre des Jésuites avait établi à Québec un superbe & vaste établissement, pour l'éducation de la Jeunesse Canadienne, & l'avait richement doté. Lorsque l'Ordre fut aboli, les Jésuites continuèrent cependant à enseigner les sciences dans leur Collège. Mais ne pouvant recevoir de nouveaux membres, leur nombre diminua graduellement jusqu'à ce qu'enfin le dernier Jésuite mourut, en 1800.

1800—Alors le Gouvernement s'empara de tous leurs biens, qui ayant été donnés dès l'origine pour l'éducation de la jeunesse, ne pouvaient être employés autrement.

Eh! bien. Que fait le Gouvernement? Il convertit le plus beau Collège du Canada en casernes pour loger ses troupes! Depuis lors la Chambre d'Assemblée n'a cessé, au nom du Pays, de réclamer ces biens; après beaucoup de correspondances, & de réponses évasives, le Gouvernement en est venu, il n'y a que 2 ou 3 ans, à la conclusion de proposer à la Chambre de rendre à leur première destination les biens des Jésuites, si la Chambre voulait lui donner les fonds nécessaires pour bâtir des casernes! L'affaire en est restée là, & le Collège des Jésuites sert à loger les hommes qui nous égorgent, & leurs biens servent à acheter des esclaves au gouvernement.

1809—L'année 1809 est remarquable par la conduite arbitraire du Gouverneur, Sir James Henry Craig, d'odieuse mémoire. Des difficultés s'élevèrent entre lui et la Chambre d'Assemblée, au sujet de l'éligibilité des Juges, & la Chambre n'ayant pas voulu céder aux exigences de cet orgueilleux despote, le Parlement fut dissous. L'emploi, pour la 1ère fois, de cette prérogative de la couronne, fit une grande sensation. Néanmoins le Peuple sans s'effrayer se prépara aux Elections, bien résolu de prouver au tyran que la Chambre avait l'appui du peuple. — Mon Père était alors Etudiant en loi; il fut cependant présenté comme

Candidat pour le Comté de Chambly, qui alors portait un nom anglais, qui dans le moment échappe à ma mémoire. (1) Le Poll se tenait au Village de Longueuil, Chef-lieu. Le Propriétaire de la Baronie de ce nom, Mr. Grant, (2) devint, avec son nom, son âge, & son influence sur ses tenanciers, l'antagoniste d'un jeune homme, qui n'avait pour lui d'autres recommandations que les services rendus au Pays par son Père. Malgré cela, après une élection chaudement contestée, mon Père fut élu. Il y a peu d'années, en visitant de vieux papiers dans le grenier de notre maison, je trouvai une chanson publiée pendant l'élection, & où "l'imberbe" n'est pas épargné. On rapporte que Mlle Grant parcourut à cheval les campagnes, pour amener des voteurs en faveur de son père. (3)

Le Parlement ayant été convoqué peu de temps après les élections, mon Père prit son siège en Chambre. Ainsi commença sa carrière publique, au moment de grandes difficultés entre le Peuple et le gouvernement.

1810—Comme l'on devait s'y attendre, d'après le résultat des Elections, le nouveau Parlement prit la même position que le précédent, & le Gouverneur de son côté continua à mécontenter la Législature & le peuple. Sur ces entrefaites, la Province, par ses Représentans, offrit de se charger des dépenses de son gouvernement civil. Les difficultés avec le gouverneur continuèrent, & celui-ci lança une nouvelle dissolution du Parlement. Peu de jours après, une compagnie de soldats se transporta, par ordres supérieurs, à l'imprimerie du seul Journal dans les

---

(1) Kent. Ce n'est qu'en 1829 que les noms & divisions actuels des Comtés prirent place.

(2) Le Baron Grant est encore vivant, & je crois, réside dans le Haut Canada.

(3) Mlle Grant, actuellement Mad. Veuve de Montenac, réside à Montréal. Il était singulier de voir une jeune & jolie fille, transformée en partisan politique aussi ardent.

intérêts du Peuple alors publié en Canada. Ils saisirent la Presse & les caractères, & je ne sais point même s'ils ne les détruisirent pas. Ce Journal était intitulé: *Le Canadien*. En parcourant ses liasses il est facile de se faire une idée de ce qu'était alors la Liberté de la Presse en Canada: ce journal passerait aujourd'hui pour très modéré. A la suite de cet outrage vinrent les arrestations de l'Editeur (4), des Propriétaires, &ca. du *Canadien*, & de plusieurs autres citoyens & Membres de l'Assemblée, pour *Haute-Trahison*. Parmi ces dignes citoyens figurait l'honorable & honoré Mr. Bédard, l'un des premiers hommes de l'opposition. Ils furent tous jettés dans les fers.

C'est à l'époque de cette crise, je crois, en 1809 ou 10, & après l'entrée de Papa en Chambré, que mon grand-père se retira des affaires publiques.

1811 - L'année suivante, 1811, le tyran Craig fut rappelé, & laissa la Province au milieu des malédictions du Peuple. Sir George Prévost lui succéda.

1812 - En 1812, les Etats-Unis déclarèrent la guerre à la Grande Bretagne. Cette puissance avait actuellement besoin de l'aide des Canadiens; & les complimens, & les caresses & les promesses pleuvaient en abondance; c'était comme la manne dans le Désert. Les Canadiens trop confians tombèrent dans le piège: & pendant que les tories achetaient des congés pour laisser la Province, ou offraient de garrisoner les villes, les Canadiens se préparaient à marcher à la frontière pour la défendre contre les attaques de l'ennemi. Avec le peu de troupes Anglaises qu'il y avait en Canada, l'Angleterre perdait cette province sans le courage & le zèle des Canadiens. Les Bataillons de milice furent bientôt incorporés. Et la Chambre qui

---

(4) L'Editeur était un Mr. Roy, qui est mort il y a peu d'années. C'est le 1er maître de français que j'aie eu, pendant que j'étais à l'école du Rev. Esson, à Montréal, en 1829.

avait été réunie après de nouvelles élections, contribua généreusement aux frais de la guerre. Plusieurs Membres de la Législature & du barreau, qui par leur État étaient exempts du service, marchèrent cependant comme volontaires. Papa fut du nombre, et eut une commission de Capitaine. Il cantonna tout un hiver à Lachine, & avait, je crois, pour Lieutenant, l'Honorable Frédéric Auguste Quesnel, de Montréal.

L'anecdote suivante parut il y a quelque temps dans un journal de Vermont. J'ai demandé à Papa si elle était vraie, il me dit: "oui, à peu près". Lorsque le Général Américain Hull fut fait prisonnier & amené à Montréal, Papa l'escorta, avec sa Compagnie une partie du chemin jusqu'en ville. Le long de la route, il le traita avec tous les égards qu'exigeaient sa situation. En approchant de la ville, une Compagnie de Réguliers rejoignit l'escorte, & conduisirent les prisonniers par les rues, en jouant l'air: "Yankee Doodle, &ca." afin de les insulter. Papa avec les autres officiers & soldats Canadiens, furent tellement indignés de cette conduite, qu'ils rompirent leurs rangs & abandonnèrent l'escorte, ne voulant point participer à un acte aussi dégradant. Le lendemain à la parade ils furent reprimandés, & on leur dit que s'ils avaient été des réguliers au lieu de Miliciens, ils auraient été sévèrement punis.

1813 - Le 27 Octobre 1813, l'Armée Américaine fut défaite à Chateauguay par un corps de Voltigeurs & de Milices Canadiennes, sous le commandement du Lieut. Colonel Charles de Salaberry. Il n'y a point de doute que cette bataille fait beaucoup d'honneur aux Canadiens, si les rapports sont vrais, qu'ils n'étaient que 300, & les Américains 8000. (5) Il est dû à la justice néanmoins de dire que les Américains attribuèrent leur défaite à la trahison, & une commission d'enquête fut nommée pour examiner la conduite du Commandant, le

---

(5) Les événements de cette mémorable journée sont détaillés au long dans la "Topographie du Canada" par Bouchette.

Général Hampton. (6) J'ignore le résultat de cette démarche.

Il est certain que les diverses attaques sur les deux Canadas furent en général mal dirigées, & l'on sait que la guerre était impopulaire dans les Etats du Sud, & que le parti opposé au Gouvernement cherchait à entraver toutes ses démarches.

1814 - En 1814, il y eut des engagements en différens endroits dans le Haut Canada. Les Milices Canadiennes qui s'y sont trouvées, s'y sont toujours distinguées. - Sir George Prévost attaqua Plattsburgh par terre, tandis que la flotte Anglaise attaquait celle des Américains sur le Lac Champlain. La flotte anglaise fut prise, & le Gouverneur avec le reste de ses troupes retourna en Canada. (7) Le 24 Décembre de la même année, la paix fut conclue à Gand. - Sir George Prévost, qui s'était toujours montré l'ami des Canadiens, devint l'objet des calomnies de leurs ennemis, & alla mourir de chagrin en Angleterre. Son portrait en pied est gravé à Londres, & après sa mort, sa fille unique en envoya une copie à Papa, & à plusieurs autres de ses amis. Avant de laisser Montréal je n'ai pas oublié d'arracher à la souillure, le portrait du meilleur Gouverneur que nous ayons eu. Je l'ai mis en sureté, là où les mains des tyrans, rouges du sang de nos frères, ne peuvent l'atteindre.

1815 - Il ne se passa rien de remarquable en 1815, si ce n'est que la Chambre d'Assemblée porta des accusations contre les Juges: & dans le cours de l'année 1816, la Province eut successivement deux Gouverneurs, sir Gordon Drummond & Sir John Coape Sherbrooke.

1817 - Depuis qu'une Constitution a été accordée au Canada, la Chambre d'Assemblée dans le Bas n'a eu que deux Orateurs. En 1817, Mr Panet étant mort à un âge très avancé, Papa fut nommé Orateur.

(6) Ce Général Hampton est mort aux Etats-Unis il y a deux ou trois ans.

(7) Le chancelier Walworth, qui était aide-de-camp du Général Américain, m'a raconté plusieurs anecdotes de cette journée.

1818—En 1818 seulement, l'Angleterre répondit à l'offre de la Province de se charger de sa dépense. Depuis ce temps-là, c'est le Pays qui paie pour soutenir son gouvernement civil, & qui doit avoir le contrôle absolu du trésor public. Plus tard l'on verra comme ce droit a été indignement foulé aux pieds, & les difficultés que cela a occasionné.

1819—En 1819, le Gouverneur, Duc de Richmond, mourut à Québec des suites d'une morsure d'un renard enragé. — C'est cette même année que je suis né, (8) le 26 de Juillet, fête patronale (la Ste-Anne) de Mémé Bruneau. Elle fut ma maraine, & Pépé Papineau, mon parrain.

1820—De 1820 date le commencement de l'administration du tyran, Lord George de Dalhousie, d'odieuse mémoire. (Il est encore vivant.) (9)

1822—En 1822 parut le fameux projet d'Union des deux Provinces Canadiennes, inventé par des intrigans coupables, & soumis à l'adoption du Parlement Impérial, le tout à l'insçu du Peuple. Dans la personne de Sir James MacIntosh (10) le pays trouva un hale & puissant Défenseur. Cet homme vraiment noble vint à bout de persuader au Parlement, d'attendre, pour passer le Bill, que l'opinion des colons fût connue.

1823—Lorsque la nouvelle de cette tentative parvint en Canada, le Pays exprima son étonnement & son indignation au sujet de ce Bill. On adopta de suite les mesures convenables, & John Neilson, Ecuyer, & Papa, partirent pour l'Angleterre, comme Agents du Pays. — Mémé Bruneau m'emmena passer l'hiver chez elle à Chambly. Je me rappelle très bien les difficultés que nous rencontrâmes sur la traverse de Montréal à Longueuil. La glace était mauvaise, & souvent nos conducteurs étaient obligés d'étendre des perches & des avirons pour passer dessus, & me portaient dans leurs bras. J'avais alors quatre ans.

(8) A Montréal, dans la Maison Bonsecours.

(9) 28 Avril 1838: l'Albany Argus d'hier annonce sa mort, connue par les derniers arrivages d'Europe.

(10) Il est mort depuis plusieurs années.



**LUDGER DUVERNAY** — Imprimeur-propriétaire de la "Minerve", à la reprise de ce Journal en 1827. Il fut plusieurs fois emprisonné pour délits de presse, notamment en 1832, avec Daniel Tracey, du "Vindicator", autre Journal patriote de langue anglaise. Duvernay fonda la Société Saint-Jean-Baptiste, en 1834. Il mourut à Montréal, en 1852.



**ANDRE OUIMET**, avocat, président de la fameuse "Association des Fils de la Liberté", société de jeunes Patriotes qui joua un rôle important dans les événements de 1837-38.



1824—Papa & son collègue réussirent à faire rejeter le Bill d'Union. Papa passa alors en France, où il séjourna quelques semaines. Mr. Neilson revint de suite en Canada. En passant à Montréal il vint nous voir. Je me trouvais par hasard près de la porte, lorsqu'il entra. Je le reconnus aussitôt, quoique je ne l'eus vu qu'une fois, & il y avait déjà plusieurs mois. Je courus dire à maman, "que le Monsieur qui était parti avec Papa, était arrivé." Quelque temps après, un matin, avant que nous fussions levés, on frappa à la porte. On ouvrit, & c'était Papa! Il était arrivé tard, la veille au soir, à Longueuil: la nuit était pluvieuse & obscure, en sorte que personne ne voulut le traverser, & il fut obligé de coucher là. Impatient de revoir sa famille, après un an d'absence, il était traversé au point du jour. — Cette année la Législature passa un nouveau Bill d'éducation. Les difficultés continuèrent entre le Gouverneur et la Chambre, au sujet des finances. Le Parlement Impérial passa le fameux "Acte du Commerce du Canada", violant ainsi les droits du Peuple, en législatant pour les affaires intérieures du Pays.

1825—En 1825, le Gouverneur s'étant absenté de la Province, je ne sais pour quelle raison, Sir Francis Burton le remplaça *pro tempore*. Son administration fut équitable, & le parait davantage, lorsqu'on la compare avec celle de Dalhousie. Malheureusement ce dernier revint bientôt reprendre sa place, & les difficultés continuèrent. — C'est cette année que mourut Monseigneur Jos. Octave Plessis, Evêque de Québec. Il occupait le siège épiscopal de ce diocèse depuis nombre d'années, & fut l'un des Evêques les plus distingués qu'ait eu le Canada. Je me rappelle parfaitement les circonstances de sa mort. C'est lui qui maria mes parens. — D'après le recensement général de cette année, la population du Bas-Canada s'élevait à 423,630 âmes.

1826—La conduite arbitraire de Dalhousie atteignit cette année l'apogée de sa violence. Le Parlement fut dissous, après un insolent discours du Gouverneur.

Les vieilles ordonnances de milice furent mises en force, & tout officier de milice & magistrat qui fit preuve de quelqu'indépendance, fut destitué de sa charge. Papa était Capitaine, & par conséquent figura sur la liste de destitution. — Un soir quelques amis veillaient à la maison, & la conversation roulait sur les persécutions journalières de l'Exécutif. Je dis que si j'avais un fusil, & si je rencontrais Lord Dalhousie, je le tuerais. Tout jeune j'ai haï les Tyrans. —

Le système de favoritisme, le mépris déversé sur les habitans & les institutions du Pays, l'espionnage inquisitorial, les emprisonnemens, tous les actes des despotes en général, furent mis en oeuvre, pour étouffer la voix du Peuple, qui *osait* se plaindre de l'administration tyrannique de Lord Dalhousie. Le gouvernement intenta des poursuites pour prétendu libelle contre Mr. Jocelyn Waller, Editeur du *Spectateur Canadien* (journal publié dans les deux langues), & Mr. Duvernay, Propriétaire de la *Minerve*.

Le Peuple triompha dans les élections générales. Celle du quartier-ouest de Montréal fut très chaudement contestée. Il y avait 4 candidats: le Dr. Robert Nelson & Papa, Patriotes; Mrs. Peter McGill (maintenant l'Honble.) & Delisle, Tories. Comme l'on craignait des troubles pendant l'élection, mes frères & moi nous avons été envoyés à Verchères, & c'est dans ce Comté (11) que dans l'intervalle, nos amis avaient fait élire Papa, afin qu'à tout événement il eût un siège en Chambre, dans le cas où il eut perdu son élection à Montréal. Depuis le triomphe qui eut lieu en cette occasion, nous n'en avons plus eu à Montréal à la suite des élections. Elles ont toujours été si contestées, que ces manifestations de joie publique auraient pu être considérées comme insulte par le parti opposé, & conduire à des troubles sérieux.

1827 — Lorsque le Parlement fut rassemblé, la Chambre choisit Papa pour son Orateur, & demanda au Gouverneur, *selon l'usage*, de confirmer cette nomi-

---

(11) Alors appelé Surrey

nation. Le Gouverneur, par haine, rage, & désir d'insulter & harasser la Chambre, refusa sa confirmation. Cette nouvelle insulte mit terme à la patience de la Chambre, & elle résolut d'en appeler à l'Angleterre. On organisa des "Comités Constitutionnels", l'on fit des assemblées publiques, & l'on signa de nombreuses pétitions.

1828 - Mrs. John Neilson, (l'Hon.) Denis Benjamin Viger, & Austin Cuvillier, partirent pour Londres, chargés des plaintes du Pays. Il y eu de longs débats dans la Chambre des Communes, & le Comité chargé de s'enquérir sur l'état de la Province fit un rapport favorable: qu'il y avait de grands & nombreux abus, qu'il fallait les redresser. - Sir James Kempt fut nommé Gouverneur.

Peu de temps après son arrivée, & le départ du tyran Dalhousie, nos Agents retournèrent de leur mission. Aussitôt le Parlement fut convoqué, & Papa fut élu Orateur. C'est dans l'automne, je crois, ou au commencement de l'hiver, que le Pays perdit un de ses plus dévoués & ardents défenseurs, Mr. Waller. Il mourut d'une inflammation de cerveau, & de chagrin, causés par les persécutions de nos ennemis communs. Je l'ai bien connu. C'était un homme d'une forte stature, complexion sanguine, & ayant quelque défaut dans la vue. (12) Un homme de grands talens, de caractère, & d'un dévouement sans borne à la cause de son pays adoptif.

Il n'avait en Canada qu'un fils, docteur, & deux filles. Il n'était pas fortuné, quoique d'une famille aisée & respectable en Irlande. Sa fille aînée, qui avait le même défaut que son père dans la vue, avait une excellente éducation, & tenait une petite école d'une douzaine d'enfans, garçons & filles. J'étais entré à cette école à l'âge de 4 ans, & j'y suis resté jusqu'à la mort de Mr. Waller. Le peu d'anglais que je sais, & qui m'est aujourd'hui si utile, mes notions de géo-

---

(12) Une taie sur un oeil.

gaphie, d'histoire, de morale, c'est à elle en grande partie que je les dois. Ah! Je n'oublierai jamais ma bonne maitresse, la maitresse de mon enfance... Que de tendres souvenirs sa mémoire me rappelle!... Hélas! ces temps sont passés!...

En 1831, je suis descendu à Québec, dans les vacances, avec Papa & Lactance; nous savions que la famille Waller demeurait aux environs de la ville, nous allâmes la voir. Nous ne trouvâmes que Madame Waller, & la plus jeune de ses filles. Ma maitresse était passé en Irlande: cela me fit beaucoup de peine. Le Dr. Waller travaillait en ville à sa profession. Je n'ai pas entendu parler depuis de cette famille, qui m'est si chère, & qui doit l'être au Pays.

1829—A la fin de 1828, & au commencement de 1829, la Législature eut une laborieuse session. Les difficultés avec l'administration précédente avaient arrêté la passation des Bills, en sorte qu'il y avait beaucoup de nouvelles lois à faire, & d'anciens actes à renouveler. Un nouveau Bill pour favoriser l'éducation, fut un des fruits de ses travaux.

Vers le milieu d'Avril nous laissâmes notre maison de ville, que nous avions loué, pour aller occuper à la Montagne le bel établissement de feu Mr. McGilgray, l'un des Directeurs de la ci-devant Compagnie du Nord-Ouest. Cette superbe propriété appartient maintenant à Mad. Selby, de Montréal. Depuis la mort de Mr. Waller j'étais entré à l'Académie du Rév. Mr. Esson. Je n'y restai que quelques mois, & en sortis lorsque nous allâmes nous fixer à la Montagne. Le 15 de Mai suivant, je crois, j'entrai pensionnaire au Collège de Montréal, pour y commencer mon cours d'études. — Dans le courant de l'été eut lieu la Dédicace du plus grand édifice religieux de l'Amérique, après la cathédrale de Mexico, la nouvelle Eglise Paroissiale de Montréal. Cette solennité se fit avec grande pompe, le Gouverneur, &ca, y assistaient.

1830—En 1830, Sir James Kempt fut remplacé par Lord Aylmer. Avant son départ les Patriotes lui présentèrent une Adresse de remerciemens. Pendant sa courte administration, il ne fit ni bien ni mal, ne changea rien, donna force complimens & poignées de main, & les griefs ne furent point redressés. Néanmoins les Canadiens accoutumés aux persécutions de Dalhousie, crurent que Sir James, *en ne faisant pas le mal*, avait mérité cette marque d'estime public.

1831—Le Procureur-Général, James Stuart, fut accusé de hauts crimes & délits par l'Assemblée, & fut suspendu de ses fonctions par le Gouverneur, jusqu'à ce que sa conduite fût examinée & jugée en Angleterre. L'Honble D.-B. Viger fut de nouveau nommé Agent de la Province, & partit aussitôt pour sa nouvelle mission.

1832—Au commencement de l'année 1832, Mr. Daniel Tracey, Editeur du *Vindicator*, & Mr. Duvernay, Propriétaire de la *Minerve*, ayant osé publier que le Conseil Législatif était *une nuisance, ce vénérable & immaculé Corps* les cita à la barre de sa Chambre, & les condamna à un mois d'emprisonnement! Dans l'intervalle, la Session se termina, & les Patriotes à Montréal se préparèrent à les recevoir en triomphe. Le jour de leur arrivée de Québec, nous avions congé au Collège, & j'obtins la permission d'aller passer la journée chez nous; en sorte que je vis le triomphe. En tête venaient deux hommes à cheval, tenant de grands étendards. Suivaient des musiciens dans une sleigh, & ensuite Mrs. Tracey & Duvernay, dans une cariole couverte, le soufflet rabattu, & trainée par deux superbes chevaux. On leur avait présenté à chacun une médaille d'or, qu'ils portaient au cou, passées dans un ruban rouge. Ils étaient suivis par plus de 150 voitures, dont presque toutes avaient chacune plusieurs drapeaux, avec des inscriptions convenables: "A bas le Conseil Législatif", "Vive la Liberté de la Presse", "Vive Duvernay & Tracey", &ca., &ca. C'est dans ce triomphe, je crois, que figura pour 1ère fois, le Drapeau Canadien. Tri-

colore, vert, blanc, & rouge, & barres horizontales. La Procession s'arrêta devant la Maison Bonsecours. (13) Peu de tems après, il fallut élire un nouveau membre pour le Quartier-Ouest de Montréal, en remplacement de Mr. Fisher, résigné. Il y eut d'abord différence d'opinion parmi les Patriotes sur le choix d'un candidat; & c'est ce qui donna naissance à une petite coterie de Chouanguens, (14) assez insignifiante en elle-même, qui dans le cours de l'été établit le Journal "*L'Ami du Peuple*", "dont le nom même est un mensonge". Il est encore vivant, mais sa santé est très délabrée. Il y a longtemps qu'il serait dans le royaume des morts, s'il n'était l'enfant-gâté des bons Sulpiciens, qui lui administrèrent de temps en temps une petite dose pectorale, de jujube ou de sagou, & par là prolongent un peu sa misérable existence. — Quoi qu'il en soit, Mr. Tracey fut supporté par la masse des Canadiens, & Mr. Bagg par les Tories. L'élection traîna plus d'un mois; & les Tories voyant tous leurs votes épuisés, & que les Patriotes allaient succéder, ils résolurent de dépit de mettre fin à l'élection d'une manière violente. Le 20 de Mai au soir tous leurs plans étaient préparés. Les Magistrats de concert avec eux, avaient assermenté un grand nombre de Connétables Spéciaux, tous tories & forts-à-bras (bullies), *pour garder la paix*, & leur distribuèrent des bâtons massifs (clubs). Deux pièces de campagne furent traversées de l'île Ste Hélène, & chargées à mitraille, & le Militaire eut ordre de se tenir prêt. En un mot, ces *Janus* prévirent que le lendemain il y aurait une émeute au Poll, & se préparèrent à l'étouffer. — De bonne heure dans l'après-midi du 21, une compagnie du 15ième Régiment, commandée par le Col. McIntosh & le Capt. Temple, fut stationnée sous le portique de l'Eglise Paroissiale. Il tombait une grosse pluie. Le Poll se tenait au côté opposé de la Place d'Armes, dans un petit apprenti qui servait de loge pour une pompe à incendie. L'Officier Rappor-

(13) Papa sortit & alla saluer les triomphateurs.

(14) On prononce *Chouayens*. On donne ce nom aux Tories Canadiens.

teur était Hypolite St George Dupré, Ecuyer, qui se montra pendant toute l'élection le partisan des Tories: homme faible & sans énergie, qui en perdit presque la tête, & mourut deux ans après d'une inflammation de cerveau. — Vers 3 heures l'émeute *prévue* commença. Les Tories attaquèrent les Patriotes à coups de pierres & de bâtons, ceux-ci ripostèrent, & les Connétables Spéciaux vinrent *donner leur aide* aux partisans de Mr. Bagg. Pendant que l'on se battait dans un coin, deux ou trois magistrats dans un autre, liaient *à voix basse, pour eux seuls!* l'acte d'émeute (riot act), qui consiste à déclarer la Loi Martiale, & à appeler le Militaire pour rétablir la paix, lorsque les autorités civiles n'y peuvent pas réussir. Dans l'intervalle, Mr. Tracey & la plupart de ses partisans avaient laissé la place, & étaient retirés chacun chez soi. Lorsque l'acte d'émeute eut été lu, les magistrats firent avancer les troupes. Aussitôt les Tories allèrent se placer derrière elles, & celles-ci marchèrent contre les Patriotes, qui enfilèrent la Grande Rue St Jacques, aujourd'hui la *Rue du Sang*. La plupart s'enfuirent. Quelques uns cependant s'arrêtèrent, & ripostèrent aux Tories, qui se tenaient toujours derrière les troupes, & ne cessaient de les accabler d'une grêle de pierres, en leur en renvoyant quelques unes, par dessus la tête des soldats. Ceux-ci firent halte devant la maison du Dr. Robertson. (15) Ce coupable & sanguinaire magistrat était sur le perron de sa porte. Il prit son mouchoir, & l'agita en l'air, en criant aux troupes: "*Fire! Fire!!*" L'ordre fut répété par leur officier, & elles firent feu! Trois paisibles Citoyens, qui n'avaient pris aucune part à l'élection, & qui s'adonnaient à passer dans le moment, *Pierre Billet, François Languedoc, & Casimire Chauvin*, tombent morts, & plusieurs grièvement blessés!!! Chauvin était un jeune imprimeur, employé au bureau de la *Minerve*. Les deux autres étaient des ouvriers & des vieillards âgés.

Ce crime est demeuré jusqu'à ce jour impuni!

(15) Qui se trouve vers le milieu de la rue.

1832—Jusqu'alors je n'avais été patriote que de nom. Je ne savais à peine ce que ce mot voulait dire: j'étais patriote probablement parce que mes parens l'étaient. Depuis le meurtre atroce du 21 Mai, j'ai suivi de près les affaires de mon Pays, autant qu'il a été en mon pouvoir de le faire. Comme j'étais pensionnaire, je persuadai à plusieurs de mes amis parmi les externes, de m'apporter les journaux; ce qu'ils faisaient assez régulièrement. C'était un *attentat énorme* contre les Règles du Collège, en sorte que j'étais obligé de me cacher pour les lire. Souvent c'était là où l'odorat n'était guères satisfait, si l'esprit & le coeur l'étaient. — Il se tint des assemblées publiques d'un bout de la Province à l'autre, pour demander justice de l'attentat du 21 Mai, & au sujet des Terres incultes du Pays, qu'une Compagnie formée à Londres voulait envahir, & pour demander un changement dans la constitution du Conseil Législatif. — Le Coléra asiatique ayant éclaté à Montréal le 10 de Juin, le 11 mon frère & moi laissâmes le Collège, & le 12 nous nous embarquâmes avec toute la famille dans un bateau pour Verchères, où nous passâmes le restant de l'été. Papa ne voulut jamais laisser la ville, malgré toutes nos supplications, disant qu'il était du devoir d'un homme public de rester à son poste à l'heure du danger. Il venait passer presque tous les dimanches avec nous, & s'en retournait le lundi. Quelle était notre anxiété pendant toute la semaine! Cette affreuse maladie fit d'horribles ravages dans toute la Province! Lorsqu'elle eut atteint son plus haut degré d'intensité, le nombre de décès pendant plusieurs jours à Montréal fut de 100 par jour! Le pauvre Mr. Tracey en mourut.

1832—Vinrent ensuite les trames de toutes sortes, pour couvrir du manteau de la justice les meurtriers du 21 Mai. Jusques là le Gouverneur s'était conduit de manière à faire croire que son administration serait équitable, mais les intrigues de nos ennemis le perdirent. Avant que toutes procédures aient eu lieu, il lança une Proclamation, par laquelle il approuvait



les militaires & magistrats. *Mrs. Joseph Roy & André Jobin* (maintenant tous deux M.P.P.), magistrats, ayant fait arrêter le Col. McIntosh & le Capt. Temple, sous soupçon de meurtre, le Gouverneur ordonna que leurs noms fussent rayés de la Liste des magistrats; & les meurtriers ayant été libérés, & ayant obtenu permission, laissèrent la Province. A son arrivée en Angleterre, le Col. McIntosh fut fait Chevalier du "Très Honorable Ordre du Bain", par notre "GRACIEUX Souverain"! Le Parlement Provincial ayant été convoqué, la Chambre commença son Enquête sur les événemens du sanglant 21 Mai. Les accusations de la Chambre ayant été jugées fondées par les Ministres, le Procureur-Général Stuart fut destitué.

1833 - L'Enquête du 21 Mai fut continuée: un témoin, Delisle, un des Greffiers de la paix, fut emprisonné pour faux témoignage. "Mr. Ralph Taylor, membre pour le Comté de Missiskoui, fut emprisonné 24 heures, pour mépris de la Chambre dans la personne de son Orateur. Refus réitérés & injustes du Gouverneur de communiquer à la Chambre des documens qui lui sont nécessaires, ce manque de documens retarde la marche des affaires. Bill des subsides, passé par la Chambre, rejeté par le Conseil. - *William Lyon McKenzie*, Ecuyer, Membre élu par le Comté d'York, Editeur du *Colonial Advocate*, revient d'Angleterre, où il a été représenter aux Ministres les griefs du Peuple du Haut-Canada".

1834 - "Session mémorable de la Chambre d'Assemblée, qui adopte à une majorité de 56 contre 24, 92 Résolutions renfermant les plaintes du Pays. A. N. Morin, Ecuyer, "Membre pour Bellechasse", est député en Angleterre, pour porter & soutenir ces Résolutions. Débats dans la Chambre des Communes le 15 Avril, dans lesquels Mess. *Roebuck, Hume, & O'Connell*, prennent la défense du Pays. Pétitions envoyées de toutes les parties de la Province, revêtues de plus de 100,000 signatures, au soutien des 92 Résolutions. Retour de Mr. Morin en Septembre, & de l'Honorable D. B. Viger en Octobre, ce dernier après un séjour à

Londres de trois ans & demi. Elections Générales qui confirment les principes énoncés dans les 92 Résolutions, par le choix de 80 Réformistes contre 8 Membres écrevisses. Assassinat de *Ls. Marcoux* pendant l'élection de Sorel. Quatorze personnes déclarées coupables de ce meurtre par le Jury du Coronnaire. Libération sous cautionnement de treize de ces accusés par le Juge en Chef Reid, sur *habeas-corporis*. Triomphe des Réformistes au Comté des Deux Montagnes & au Quartier-Ouest de Montréal. Excès & outrages des Bureaucrates durant ces deux Elections... Patience des Canadiens..."

1835 - "Première session du 15ième Parlement; la Chambre continue ses Requêtes au Parlement d'Angleterre; nomination de *Mr. Roebuck* comme Agent de la Province. Refus de Lord Aylmer d'accorder les contingens de la Chambre, fermeté de ce Corps, résolutions énergiques à ce sujet: la Chambre s'ajourne d'elle-même, après avoir passé 36 Bills en une seule loi, qui est rejetée par le Conseil Législatif: ce refus cause de grands dommages à la Province. Arrivée en Angleterre de *Mr. Chapman* chargé d'une requête signée de 68 Membres de la Chambre & de 4 Conseillers Législatifs. Débats animés dans la Chambre des Communes au sujet des affaires du Canada: *Mr. Roebuck* soutient nos intérêts ainsi que *Mrs. Hume & O'Connell*. Le ministre Tory propose la nomination d'un seul Commissaire. Lord Aberdeen est remplacé comme Secrétaire Colonial par Lord Glenelg, & le Ministère Whig nomme trois commissaires, Lord Gosford, Gouverneur, Sir Charles Grey, & Sir George Gipps: ils arrivent en Canada le 23 Août. Départ de Mathieu Lord Aylmer; il ne manque pas avant d'abandonner le pouvoir, de récompenser ses créatures, en leur distribuant des places; il s'en trouve plusieurs indignes de les remplir. Après plusieurs convocations, le Parlement s'assemble enfin le 29 Octobre; discours conciliant du Gouverneur, par rapport surtout aux griefs détaillés dans les 92 Résolutions; réponse énergique de l'Assemblée, elle persévère dans ses réso-

lutions sur un changement organique dans le gouvernement; le Gouverneur accorde les contingens; tapage de la Bureaucratie à ce sujet, grande assemblée au Tattersall du parti écossais, ils font des menaces terribles contre la Chambre & le parti Canadien, ils menacent d'en appeler aux armes, les Canadiens méprisent ces bravades, & attendent les événemens!!! La Chambre méprise les attaques basses d'une troupe d'écrivains aventuriers & salariés, & continue ses travaux dans l'intérêt du peuple". Mort du vénérable *Louis Bourdages*, Doyen de la Chambre d'Assemblée. Ce digne Citoyen était natif de *L'Acadie*, aujourd'hui Nouvelle Ecosse, & fut du nombre des malheureux que la tyrannie anglaise chassa de leur Patrie, & dispersa de tous côtés. Il ne cessa d'être un des plus fermes champions des libertés de son Pays adoptif. il résidait depuis nombre d'années au Village de St Denis, où il mourut et fut inhumé.

1836 - La Législature continue à siéger. Les tories de Montréal après toutes leurs menaces, en étaient venu à organiser une Compagnie de Carabiniers, dont Adam Tom, Editeur du *Herald*, était Capitaine. Le soir ils paradaient les rues, insultaient les Citoyens, &ca. Lord Gosford lança une Proclamation leur défendant de s'assembler, avec injonction aux magistrats de mettre fin à cette organisation. Les "*Loyaux Carabins*" se moquèrent de la "*Proclamation Royale*", & déclarèrent qu'ils continueraient à s'organiser, dans le dessein avoué d'écraser "*ces chiens de Français*"! Les Magistrats applaudirent à ces maniaques, & ne prirent aucune pour les arrêter. Satisfaits cependant d'avoir dit au Gouverneur qu'ils se moquaient de lui, & d'avoir l'air de ne pas céder, peu à peu leurs rangs s'éclaircirent, leurs assemblées devinrent moins fréquentes, & les nouveaux Don Quichotte finirent par rentrer dans le néant. C'est d'une aussi noble souche, que quelque temps après poussa le "*Doric Club*", si célèbre aujourd'hui. - Sir John Colborne, Gouverneur du H. Canada, ayant été rappelé sur les plaintes des habitans de cette Province, Sir Francis Bond Head

fut nommé à sa place. En arrivant à Toronto, il convoqua la Législature, & lui soumit les instructions dont il était chargé, & des extraits de celles adressées à la "Commission Royale" dans le B. Canada. Ces instructions furent dévoilées bien à propos, & montrèrent toute la duplicité, la bassesse de Lord Gosford, qui répétait sans cesse: "J'aime les Canadiens, je veux leur bonheur; je viens avec d'amples pouvoirs, nous (la Commission) voulons nous assurer de l'étendue des griefs, pour les redresser au plus tôt, &ca, &ca." Les instructions des Ministres sont publiées, & on lit: Tachez d'obtenir les subsides, de vous concilier les Canadiens; s'il le faut, accordez de petites réformes, ajoutez de nouveaux membres aux Conseils; quant aux grandes réformes dans la Constitution, cela ne peut être accordé pour le moment. "Sensation produite ici par la publication de ces instructions: indignation générale dans les rangs réformistes: appel nominal de la Chambre d'Assemblée pour le 11 Février, emporté par 29 à 28; renvoi des rapports sur les comptes publics au Comité de toute la Chambre siégeant le 11 Février, 31 à 28". —

1836— Ici je dois remarquer, que Lord Gosford n'a que trop bien réussi à "se concilier les Canadiens", c.à.d., à semer la division parmi eux, & à détacher de la masse du Peuple une partie de ses Défenseurs, pour en faire les créatures du Gouvernement. Depuis le jour de son arrivée en Canada, ce vil hypocrite n'a cessé de cajoler les Canadiens, de leur promettre des places, & d'en donner à quelques uns, de leur prodiguer le champagne & les bons diners, de parcourir nos campagnes pour donner la main à chaque nabitant qu'il rencontrait, &ca. Dès le commencement de cette année, 1836, ses infâmes moyens de corruption lui avaient en partie réussi, & c'est ce qui explique la division sur l'appel nominal, dont je viens de parler, & des événemens subséquens, qui ont grandement contribué à nos malheurs. Puissent les hommes qui se sont laissé abuser par Lord Gosford, reconnaître leur erreur, & aujourd'hui que nos enne-

mis demandent notre anéantissement social, & que le Gouvernement le prépare avant même de connaître cette demande liberticide des "loyaux", puissent ces hommes, dis-je, sentir la nécessité de l'union parmi nous, & puissent-ils travailler avec le reste de leurs concitoyens à détourner les maux qui les menacent tous! Pour ma part, je leur pardonnerais volontiers leurs erreurs passées, s'ils cherchaient à présent à réparer le mal qu'a fait la désunion. Voici les noms de quelques uns: L'Honble P. D. Debartzch, Mailhiot, Sabrevois de Bleury, Jacques Viger, &ca. à Montréal, & Mrs. Bédard, Vanfelson, Caron, Huot, Parent, Editeur du "Canadien", à Québec. Ces jours-ci, en lisant les journaux du Canada, j'ai vu que Lord Gosford avait promis des places, dans les Conseils Exécutif & Législatif, à la plupart de ces Messieurs; ce qui explique leur conduite depuis deux ans. — Mais revenons à la question. — Le 11 Février la plupart des Membres étaient à leur poste: en même temps que les Commissaires employèrent toutes sortes d'intrigues auprès d'eux, pour les engager à voter les subsides, que la Chambre refusait de payer depuis 3 ans afin d'obliger les tyrans à nous rendre justice. Après avoir prié pendant tant d'années inutilement, il était temps d'employer quelque moyen plus effectif. Depuis que cette mesure avait été adoptée, la Chambre avait plus d'une fois déclaré solennellement qu'elle ne voterait les subsides, que lorsque les griefs auraient été redressés, & aucun grief n'avait encore été redressé. Dans son discours d'ouverture, le Gouverneur avait promis des réformes dans les Conseils en y ajoutant de nouveaux Membres; il ne l'avait pas encore fait au bout de trois mois. En sorte que la Chambre devait à son honneur, à son caractère de fermeté & de consistance, de retenir les subsides comme auparavant. Ce n'est pas à de vaines promesses qu'il faut se fier, lorsqu'on a été trompé tant de fois. Malheureusement pour le Pays, les Trois Intrigans Commissaires s'étaient formé un parti dans la Chambre, & à la surprise générale, Mr. Vanfelson proposa de voter tous les

arrérages depuis 3 ans & les subsides de l'année courante, alléguant pour raison qu'il fallait montrer par là à l'Angleterre le désir des Canadiens de voir les affaires arrangées à l'amiable. On répondit à Mr. Vanfelson, que la Chambre devait être consistente avec elle-même & ses décisions précédentes; que le Gouvernement et les Officiers Publics commençaient à se sentir gênés par l'arrêt des subsides, & que puisque la Chambre avait cru que cela était le meilleur moyen d'obtenir une prompte & entière justice, l'on ne devait pas perdre en un instant le fruit de trois ans de peines, d'autant plus qu'il n'avait pas été effectué la plus petite réforme. Qu'il fallait considérer le bien général du Pays, avant celui d'une poignée d'officiels, ennemis du Peuple. Qu'au reste, afin de prouver au Gouvernement les bonnes dispositions des Canadiens, l'on consentirait à voter 6 mois de subsides.

1836—Je pourrais m'étendre bien plus au long sur cette importante question, qui a entraîné tant de malheurs à sa suite; mais mon but n'est pas d'écrire une histoire du pays, mais seulement de donner un aperçu des plus frappantes transactions, & de passer rapidement à la narration des événements récents.

Les Débats dans la Chambre furent très animés, & excitèrent beaucoup d'animosités. Nos oppresseurs étaient parvenus à semer les brandons de la discorde parmi les Réformistes, jusqu'alors si unis. Papa fit un discours qui dura 3½ heures, dans lequel il n'épargna ni les Commissaires ni leurs intrigues. La proposition de Mr. Vanfelson fut enfin rejetée, & les subsides votés pour 6 mois, par la même division de 42 contre 31. Le Conseil ne voulut point concourir avec la Chambre, & ce Bill des subsides fut perdu. La Chambre envoya ensuite au Gouverneur une Adresse fondée sur son vote, "insistant sur le Conseil Exécutif, le contrôle des deniers publics, le rappel de l'acte des tenures & de celui de la Compagnie des Terres, la non-intervention de la Métropole dans les affaires intérieures de la Colonie, & la réforme des abus". Le 21 Mars fut terminée cette longue session, qui

avait commencé le 27 Octobre 1835: "discours de clôture de Lord Gosford, exprimant son désappointement, & sa détermination de prendre les deniers publics sans vote de la législature; ce qu'il fait illégalement: le Conseil Législatif rejette ou laisse sous sa table 34 mesures ou bills passés par la Chambre dans les intérêts populaires: il mutile 15 autres bills de manière à empêcher la Chambre de concourir dans ses amendemens: parmi les mesures rejetées ou amendées de manière à les détruire, sont le bill du Jury, celui des Corporations, celui pour un meilleur système de voirie, celui votant L2800 pour le Canal de Chambly, & L9400 pour l'Ecluse de St Ours; le Bill d'Education, par le rejet duquel le Conseil ferma 1600 écoles élémentaires, & refusa les moyens de s'instruire à 40.000 enfans: réjection enfin du bill pour l'élection des officiers de paroisse, magistrats & autres officiers inclus. Accusations portées par la Chambre contre plusieurs officiers publics pour malversation, au nombre desquels se trouvent le Juge Thompson pour ivrognerie, le Juge Fletcher pour oppression judiciaire, le Shérif de Montréal, Guky, (1) le Shérif Whitcher, le Conseiller Législatif Felton, le Greffier de la paix & Coronaire Chisholm, pour malversation. Les promesses de Lord Gosford de reformer son Conseil Exécutif, & d'abolir le cumul des emplois, demeurées sans exécution: promesses de changer le mode d'adjudication des biens des Jésuites, violées à l'égard des lots de Sillery pour favoriser des membres de "L'Association Constitutionnelle". Le Grand Jury du District de Montréal soumet un *presentment* à la Cour accusant la *Minerve* de mépris de Cour: mandat décerné de suite contre le Propriétaire de ce Journal pour sa comparution le 27 Août; cautions de L1000 exigées à cette fin. "728 Electeurs de Québec présentent une adresse à Mr. Papineau, approuvant le vote de 6 mois de subsides. Mr. Caron résigne", forcé par l'opinion publique: "une nouvelle élection a

(1) Guky est le seul, je crois, qui ait été destitué sur les accusations de la Chambre.

lieu; les électeurs désertés par un candidat pusillanime", Dr. Painchaud, "protestent contre le rapport de Mr. Andrew Stuart: émeutes & rixes à cette élection". - Tout ce qui précède, entre guillemets (*sic*), s'est passé durant la session, avant & après le vote sur la question des subsides.

1836 - La Chambre d'Assemblée du Haut Canada, voulant obliger le gouvernement à redresser les griefs de cette Province, adopta la même marche que notre Chambre, & refusa les subsides. Elle fut aussitôt dissoute, & le Gouverneur, au moyen de petits lots de terre accordés pour la circonstance, ce qui créait de nouveaux électeurs, & au moyen d'une troupe de *bullies* payés pour éloigner les Réformistes du Pôil, s'assura une majorité d'esclaves dans la nouvelle Chambre. - Dans le mois de Juin, le siège de la "Commission Royale" fut transporté de Québec à Montréal, & Lord Gosford arriva dans cette dernière ville "le jour que les "Constitutionnels" jouaient la farce d'une Convention, & le jour que les Canadiens célébraient la fête patronale de St Jean Baptiste". Ce Patron National avait été adopté depuis 2 ou 3 ans. - L'accueil fait à Lord G. fut très froid. Il était déjà méprisé par tous les partis. Les Patriotes ne voulurent pas le visiter à cause de sa conduite à l'égard de la Chambre, & les Tories à cause de la manière dont il avait traité les "Carabins". - Depuis nombre d'années les Catholiques avaient désiré que le Diocèse de Québec fût divisé en deux, & que Monseigneur de Telmesse fût reconnu Evêque de Montréal. La Cour de Rome y avait consenti, mais celle de St James s'y était toujours opposé. Elle y consentit néanmoins cette année: mais afin que les "Papistes" ne fussent pas plus avantagés que les Protestans, elle nomme de son côté un Evêque de Montréal.

1836 - Je dois dire ici quelques mots sur ma propre vie. J'étais entré au Collège de Montréal, pensionnaire, dans le mois de Mai 1829. J'y restai jusqu'aux vacances de 1834. Après ces vacances j'y retournai, mais externe. En sorte que je vis de mes propres



yeux, & figurai dans cette tumultueuse élection du Quartier-Ouest. Il serait trop long d'en donner l'histoire ici. — Pendant les examens qui précédèrent les vacances de 1835, j'eus quelques difficultés avec les Professeurs, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour me tourmenter & se débarrasser de moi, *parce que j'étais Patriote*, & que plusieurs fois dans le courant de l'année, j'avais commenté dans les journaux publics les principes des Sulpiciens, *aliàs "Supliciens"*, sur "*le droit divin des Rois*". Je m'adonnais à parler à quelques confrères, lorsque le Directeur, Mr. Bayle, nous aperçut. Quelle bonne occasion! Il fut aussitôt décrété qu'après la séance nous nous rendrions à sa chambre, "pour recevoir un remède contre la démangaison, de la langue". Nous nous conformâmes au décret: mais heureusement que dans son zèle & son empressement, le bon Directeur oublia, *contre sa coutume*, de fermer la porte de sa chambre derrière ses patients, & d'en mettre la clé dans sa poche. La conséquence fut, que pendant qu'il administrait "son remède" à l'un d'entre nous, je réfléchis qu'il ne convenait guère à un élève en rhétorique de recevoir le fouet, sans cause ni raison, & que j'enfilai la porte, & fus bientôt loin du Collège. Je n'y retournai qu'à la dernière séance, résolu de faire face à l'ennemi s'il osait m'attaquer. Lorsqu'on en vint à la distribution des prix, je m'attendais à être appelé. Je ne le fus pas, & je laissai la salle, pensif & désappointé, avant la fin de la séance, & sans être aperçu. Environ une heure après je rencontrai dans la rue un écolier, qui me remit un petit paquet, & avant que je pusse lui demander ce que c'était, il avait disparu. Ce paquet était adressé à "Mr. Amédée Papineau, Rue Bonsecours." Je me rendis chez nous, & j'ouvris le paquet... deux prix de Version Latine & de Composition Française! De dépit je fus près de les jeter au feu, je réfléchis ensuite qu'il valait mieux les renvoyer à Mr. Bayle, & finalement je me décidai à attendre le retour de mes parens, qui étaient allés aux Examens du Collège de St Hyacinthe. Ils décidèrent que j'irais passer

une année à ce Collège, & que j'y complèterais mon cours d'études; ce qui fut fait en conséquence. A l'approche des examens, vers la fin de l'année, nous apprîmes que le Gouverneur y assisterait. Et en effet, le 26 Juillet, pendant la séance de l'après-midi, Lord Gosford fit son apparition dans la salle de ces exercices. Je le vis là, & le lendemain au soir à souper, chez ma tante Dessaulles. Le 28 je laissai le Collège, pour n'y plus retourner; j'avais fini mes études! Quel beau jour!

1836—Après les vacances, je passai un brevet avec mon oncle Philippe Bruneau, comme Clerc-Avocat, & un autre avec mon cousin Jos. Truteau, comme Clerc-notaire. Par là, je pouvais à la fin de ma Cléricature, embrasser l'une ou l'autre profession, selon mon goût. — "Le 10 Septembre, Mr. Duvernay privé du procès par Jury, forcé de s'incriminer lui-même, condamné sans être entendu, est envoyé en prison pendant un mois pour un prétendu mépris de Cour, & forcé en outre de payer une amende de \$80. Il fut accompagné jusqu'à la prison par plusieurs de nos premiers Citoyens, & les Patriotes en foule se firent un devoir d'aller le visiter pendant sa captivité: je ne manquai pas d'être du nombre.

1836—"Réunion du Parlement Provincial le 22 Septembre: réponse de Lord Glenelg à l'adresse de Mars: nouvelle adresse de la Chambre, refusant de procéder inutilement aux affaires avec le Conseil Législatif actuel: présentation à la Chambre d'Assemblée de la requête de Mr. Duvernay, se plaignant de la conduite illégale des Juges Reid & Pyke, & du Procureur Général: la Législature est prorogée après une session de 13 jours; Lord Gosford renouvelle ses reproches & l'expression de son désappointement. La Banque du Peuple, établie le 10 Juillet 1835, prospère & paie 10 pr. cent d'intérêt pour la 1ère année. L'Assurance Mutuelle établie pour le Comté de Montréal. Monument érigé "au milieu de la Place du Marché", à St Denis, à la Mémoire de *Louis Marcoux*, par les Patriotes de la Rivière Chambly. La "Convention Constitutionnel-

le" joue une seconde farce, plus ridicule même que la première. Sir Charles Grey, un des Commissaires, part pour l'Angleterre avec le dernier rapport de la Commission. Lord Gosford continue à administrer les affaires de la Colonie avec faiblesse & inertie. Le Peuple Canadien souffre, & attend toujours avec patience".

Je viens de donner la relation rapide & concise, des événemens les plus marquans de notre histoire politique depuis la Conquête. Nous voilà maintenant arrivés à cette année de 1837, qui figurera d'une manière si saillante dans les Annales d'un infortuné pays, qui semble aujourd'hui destiné à de longs malheurs à des grandes souffrances, avant que le soleil de son émancipation se lève sur son sol dévasté. Après nombre d'années de persécutions, d'injustices & d'outrages, un Peuple poussé à bout, qui se voit enlever ses Chefs & ses Défenseurs, & les voit plongés dans les cachots, ne peut supporter cette nouvelle insulte. Avec un dévouement digne de lui, il environne ses hommes publics, & dit qu'il partagera leurs dangers, que s'ils succombent dans cette noble lutte, il succombera avec eux. Aussitôt les esclaves du Pouvoir sont lancés contre ce Peuple généreux. Inférieur en nombre, en armes, & en discipline, il réussit néanmoins à les repousser d'abord, & l'espérance réjouit tous les cœurs. Mais bientôt les troupes de nos tyrans reviennent, leurs forces sont doublées, elles roulent à flots pressés sur les Héros de St Denis, & l'astre de notre destinée s'obscurcit de nouveau, les profondes ténèbres d'un odieux despotisme s'étendent comme un voile d'un bout de cette contrée jusqu'à l'autre, & la Liberté fuit de cette terre infortunée, pour y revenir... aucun mortel ne peut prévoir en quel temps!

Je vais entrer au long dans les détails de tout ce qui s'est passé cette année: les plus petites particularités je les rapporterai, autant que ma mémoire me le permettra; persuadé comme je suis, qu'en temps &

lieu, & pour certaines personnes, elles seront pleines d'intérêt.

\* \* \*

1837—Au commencement de l'année, Sir George Gipps, un des Commissaires, & Mr. Elliot, leur Secrétaire, laissèrent la Province, & tout paraissait calme & en suspend à l'attente de la publication du Rapport de ces 3 hommes, qui tenaient entre leurs mains le sort de tout un Peuple! Ce Rapport fut enfin présenté à la Chambre des Communes, & aussitôt quelques copies en furent envoyées en Canada, l'une entr'autres à Papa. C'était un volume de plus de 400 pages in-octavo! "Il est singulier qu'ils aient pris toutes leurs informations des Officiels & de leurs amis politiques. Il est étrange que malgré cela, ils avouent que toutes les plaintes du Peuples sont fondées. Et plus étrange encore, ils recommandent au gouvernement de *refuser toutes les réformes demandées*".

Lorsque les Ministres connurent le résultat de la Session de Septembre 1836, lorsqu'ils virent la fermeté de notre Chambre, ils prirent le parti de violer tous nos droits, de sacrifier toutes nos libertés, de faire de nous un peuple d'esclaves, pour contenter leur orgueil, qui ne voulait pas céder à "*quelques démagogues coloniaux!*" Depuis le jour qu'ils mirent toute honte de côté, ces despotes ne connaissent pas de borne à leurs injustices. Le 6 Mars 1837, le Secrétaire de l'Intérieur, Lord John Russell, introduit dans la Chambre des Communes 10 Résolutions, qui disent en somme que nous nous plaignons, que nous n'avons pas raison de nous plaindre, qu'il ne convient pas de nous accorder nos demandes, & que puisque la Chambre refuse les subsides, il est convenable que le Parlement Impérial autorise le Gouvernement à prendre *notre* argent, dans *notre* trésor public, pour payer *nos* officiers publics, *sans notre consentement*, ou, ce qui est plus clair, & pas moins vrai, *de voler*

*notre argent de notre poche! Mr. Leader proposa en amendement, "qu'il est convenable de remplacer le Conseil Législatif dans le Bas-Canada par un Conseil Electif."* Cet amendement fut rejeté, & la considération des "résolutions-monstres" fut remise à mercredi.

*Mercredi, le 8 de Mars*, quelques unes des "Résolutions coercitives" furent passées, les autres remises.

*Vendredi, le 21 Avril*, les Débats furent repris à la Chambre des Communes sur ces Résolutions. Mr. Leader proposa d'en remettre la considération "à 6 mois de ce jour." Sa motion est perdue par une majorité de 153; les Résolutions passent, & sont envoyées à la Chambre des Lords.

Radicaux déclarèrent dès le commencement, qu'ils emploieraient toute leur énergie pour en empêcher la passation. Et c'est ce qu'ils firent. Les débats furent très longs & très animés, & nos amis défendirent chaque pouce de terrain. Parmi eux se distinguèrent *Mrs. O'Connell, Hume, Roebuck, Leader, Molesworth, &ca.*

Je crois que c'est le 24 d'Avril, que parut le premier no. d'un violent petite journal tory, en français, établi à Montréal par Mrs. Débartzch, De Bleury, Jacques Viger, & autres renégats, intitulé "*Le Populaire*", & dont on peut dire, comme de "*L'Ami du Peuple*": "son nom même est un mensonge".

*Avril*—Un jour, à la fin d'Avril, je revenais à la maison dans l'après-midi. En entrant dans la salle à manger j'y trouvai plusieurs de nos parens & amis. Ils paraissaient absorbés dans de tristes réflexions, & gardaient le silence. Je le rompis pour savoir ce que cela voulait dire, & j'appris que l'on venait de recevoir la nouvelle de l'introduction, dans la Chambre des Communes, le 6 de Mars, des infâmes résolutions de l'infâme Russell! Je dis aussitôt "qu'il faudrait à présent du sang pour régler cette question". Je ne me trompais pas: & aujourd'hui encore je dis "qu'il faudra du sang pour régler cette question". Nos orgueilleux tyrans ne seront jamais justes; il faudra leur arracher le Canada avec le fer & le feu, & y renver-

ser le drapeau britannique, avant que ce malheureux pays puisse jouir d'un bon gouvernement! Que dira la postérité de l'infamie du gouvernement anglais à l'égard de ma chère patrie?... Il suffira de prononcer ces quatre mots, & l'Angleterre sera jugée: *Amérique, Acadie, Irlande, & Canada!!!*

Il serait difficile d'exprimer la sensation que fit cette nouvelle, & l'indignation générale qu'elle créa dans toute l'étendue du pays. A peine une semaine était écoulée, que le *Comté de Richelieu* montra le noble exemple.

7 Mai - Le 7 de Mai eu lieu à St Ours, la 1ère "assemblée anti-coercitive". Le Dr. *Wolfred Nelson*, qui fut pendant plusieurs années Membre de la Représentation, mais qui s'était retiré de la vie publique, comprit qu'à cette heure critique la Patrie avait besoin de l'aide de tous ses enfans, & il se lança des premiers dans la noble & *constitutionnelle* résistance aux voleurs de notre trésor. Voici en deux mots l'analyse des Résolutions passées à cette assemblée; elles donneront une idée de celles adoptées aux autres assemblées subséquentes, car elles n'ont nullement différé en substance les unes des autres:

Nous protestons solennellement contre ces Résolutions. Nous considérons *qu'elles violent & détruisent essentiellement la Constitution*, & privent la Chambre d'Assemblée du seul moyen qu'elle ait de faire respecter ses droits & ceux de ses constituens; ce moyen était de retenir les subsides. Puisqu'on lui arrache ce droit, *ce droit inaliénable comme la Constitution elle-même*; puisque l'on vide notre trésor public, *sans le consentement de nos Représentans*; nous nous engageons à empêcher, *par tous les moyens constitutionnels*, ce trésor public de se remplir, & par là nous empêcherons le pillage, "car lorsque le coffre sera vide les voleurs *auront beau y mettre les mains*, ils n'en retireront rien". (2) Comme le revenu

---

(2) extrait d'un article publié dans la *Minerve*, écrit par un jeune "rebelle".

procède principalement des taxes prélevées à la douane sur les objets de commerce importés, nous nous engageons à nous abstenir de la consommation des vins, rums, thé, café, sucres, tabac, marchandises sèches, &c. qui viennent du dehors, & au contraire à encourager les manufactures domestiques, & l'industrie nationale.

Ils nommèrent ensuite "Un Comité Central & Permanent de Comté", pour promouvoir les vues de l'assemblée, & choisirent un certain nombre de "Délégués pour le Comté à aucune Convention Générale qui pourrait être ci-après convoquée".

La publication des procédés de cette assemblée fut le tocsin de l'agitation dans toute la Province. De toute part résonna le cri du grand *O'Connell*: "*Agitation! Agitation!! Agitation!!!*" Pendant que le Peuple Canadien "se levait comme un seul homme", nos amis & nos ennemis, de l'autre côté de l'Océan, n'étaient pas oisifs.

*9 Mai* - Le 9 de Mai, les "Résolutions coercitives" ayant été amenées sur le tapis dans la Chambre des Lords, il ne s'y trouva qu'un seul homme juste! & cet homme, c'est *Henri Lord Brougham*. Il entra son protest sur les journaux de cette Chambre contre ces Résolutions, qui furent adoptées le lendemain, à la honte éternelle du Parlement Impérial!

*15 Mai* - Le 15 de Mai, deux Comtés eurent leurs "assemblées anti-coercitives", les Comtés de Verchères & de Montréal. J'assistai à celle de ce dernier. Papa y parla pendant 2½ heures: son discours a été depuis publié en forme de pamphlet.

Ces assemblées se multiplièrent rapidement, & vers la fin de l'été elles s'étaient étendues à la plupart des Comtés de la Province, dans le district de Montréal surtout, où il n'y en eu qu'un ou deux sans assemblées. Lorsque les troubles éclatèrent, l'organisation de "Comités Centraux de Comtés" & de "Comités de Vigilance de Paroisses ou townships" n'était pas encore complète, mais elle l'aurait été bientôt. Le "Comité Central du Comté & District de Montréal", est certai-

nement celui qui montra le plus d'énergie & d'activité. Il se réunissait une fois par semaine, & était le rendez-vous des Patriotes de toutes les parties du Pays. Je parlerai plus tard de ses procédés. Il n'avait que deux Officiers permanens, ses Secrétaires, Chevalier de Lorimier, notaire, & George Cartier, avocat. Ils sont tous deux à l'abri des poursuites des Tories; le premier est réfugié dans ce Pays, & le dernier est en lieu de sureté. A chaque réunion l'on nommait un Président *pro tempore*. Peu de temps après son organisation, j'entrai un jour en passant pour le voir siéger: c'était la coutume à la fin des séances d'y adjoindre de nouveaux membres, & parce que j'étais le "fils de Mr. Papineau", on me fit l'honneur de mettre mon nom sur la liste. Depuis ce jour, je me suis toujours fait un devoir d'y assister régulièrement. La même raison qui me fit "Membre du Comité Central", me mit en butte *aux coups de griffes* de "marcou-né (Marconnay), Editeur du "Populaire", qui dans le courant de l'été fit souvent allusion au "bambin", qui entre parenthèse avait 2 ou 3 pouces de plus haut que lui, le petit "monstre".

1837 — Les Comtés qui furent, ou les premiers, ou les mieux organisés, sont ceux de Richelieu, Montréal, Chambly, Lac des Deux Montagnes, L'Acadie, Laprairie, &ca.

20 Juin — Le 20 de Juin, le roi Guillaume IV mourut, & fut remplacé par Victoria I, jeune demoiselle de 17 à 18 ans. Je fus un des premiers à Montréal qui apprirent cette mort: je ne sais par quel hasard je me trouvais au port, lorsque la barque à vapeur "Princess Victoria" arriva de Laprairie, avec ses pavillons à demi-mats. Sur demande, j'appris cette nouvelle, si *douleureuse!* pour les "Loyaux", si indifférente pour les Patriotes. Les premiers portèrent le deuil pendant un mois! Les derniers n'en firent pas plus de cas que si c'eut été l'Autocrate Nicholas qui fut mort.

24 Juin — Notre fête patronale, la St Jean Baptiste, s'adonna un samedi, 24 Juin. La célébration en fut en conséquence remise au lundi, à cause du maigre.



Vers 4 heures de l'après-midi, j'allai chez Mr. Jos. Roy, & j'y trouvai son fils, mon ami intime. Nous nous mîmes chacun à la boutonnière un bouquet de feuilles d'érable, lié par un ruban tricolore & dans cet équipage nous fîmes le tour de la ville, passant le long du port, & dans les rues les plus fréquentées. Dans notre promenade nous fîmes froncer plus d'un sourcil "*loyaliste*". Nous nous rendîmes ensuite à l'*Hotel Nelson*, sur le *Marché Neuf*, pour prendre part au banquet patriotique. La salle était élégamment décorée par des branches d'érable, un tableau en transparent de St Jean dans le Désert, & des drapeaux Canadiens. (1) La table était abondamment servie, mais point d'importation! On y trouvait du whiskey, du cidre, de la bière, point de vin; du sucre, mais du sucre d'érable, & ainsi du reste. L'Honorable D. B. Viger présidait. Les discours, les jolies chansons, la gaité, tout contribua à en faire une fête vraiment Canadienne.

Lors de l'assemblée du Comté de Montréal, dans le mois de Mai, les Tories dirent "que nous n'avions pas osé tenir cette assemblée dans la ville, parce que nous craignons de montrer notre nombre, & que nous avons peur de leurs bâtons." C'est l'usage de tenir une Assemblée de Comté au Chef-Lieu, & c'est pour cela que celle du mois de Mai s'était tenue à St Laurent. Mais afin de prouver aux Tories que nous ne craignons pas de nous montrer, & que nous n'avions point peur de leurs bâtons, il fut résolu que le 29 de Juin, fête des saints Apôtres Pierre & Paul, il y aurait une grande "Assemblée anti-coërcitive de la Ville de Montréal." On se prépara en conséquence, on tint des "assemblées préliminaires" dans tous les Faubourgs, on nomma des "Comités de Vigilance," &c. J'assistai principalement à celles du Faubourg de Québec.

Dans l'intervalle, le Gouverneur, qui dans le principe avait affecté de mépriser les "agitateurs," jugea à

---

(1) Il n'y a que 3 ou 4 ans, que l'on a adopté *St Jean Baptiste*, comme Patron national, & l'érable, comme l'emblème du Canada.

propos de lancer une Proclamation, (1) prohibant les assemblées "séditieuses" (selon lui).

*29 Juin*

Le 29 Juin est le jour établi par la loi pour la revue annuelle des Milices. Lord Gosford décréta que sa Proclamation serait lu ce jour là aux Miliciens. Je me rendis vers 6 heures du matin, sur la *Place de la Liberté*, & selon les Tories, *Place Dalhousie*, où un des bataillons devait parader. J'y rencontrai plusieurs amis & lorsqu'on en vint à la lecture de la "Proclamation-monstre", nous la sifflâmes. Partie des Miliciens firent chorus, & nous laissâmes la place, après avoir fait bouffir de colère, les majors, les capitaines, & les soldats "*loyaux*". De là je me rendis sur le *Champ de Mars*, où paradait un autre bataillon. J'y trouvai les Patriotes en plus grand nombre, & les sifflements plus aigus. Au premier mot de la Proclamation, la Compagnie du Capitaine Pyke, fils du juge Pyke, se retira en masse. Le Capitaine, furieux, voulut prendre les noms de ses hommes, "*afin de les transmettre à son Excellence*"; mais avant qu'il ait eu le temps d'en marquer une demi-douzaine, tous avaient disparu. Après avoir largement *goddammé* ces "*dam' Frenchmen*", & avoir suffisamment toussé pour reprendre le sang froid nécessaire pour lire une "Proclamation Royale," le vaillant Capitaine continua sa lecture, au milieu des risées générales, entouré de son Lieutenant et deux soldats fidèles. *grand Total: 4!*

Cette pièce ridicule éprouva le même sort, avec des circonstances plus ou moins *piquantes*, dans toutes les parties du pays. Une seule & première lecture ne put persuader au Peuple, qu'il n'avait pas le droit de se réunir publiquement, pour approuver ou blâmer ses gouvernans, selon leur bonne ou mauvaise conduite. Jusque là on lui avait enseigné que c'était son droit inaliénable, & il ne voulut point s'en rapporter à la parole de milord Gosford, qui n'eut pas honte de dire, que les *sujets anglais* "*pouvaient dans des assemblées*

(1) Cette Proclamation était datée du 15 Juin.

publiques approuver le Gouvernement, mais n'avaient pas le droit de le blâmer." (2) Le pauvre homme confirma l'opinion qu'entretenait le public, de son ineptie, & de son incapacité de gouverner des hommes libres. Il fit rire à ses dépens, & les assemblées n'en devinrent que plus nombreuses. Peu de jours après eut lieu celle du Comté de St-Hyacinthe. Il y avait plus de 1000 Electeurs présens. Durant toute l'assemblée, la Proclamation-Gosford demeura affichée sur la muraille, au dessus de la chaise du Président! Revenons au 29 Juin.

29 Juin - L'Assemblée avait été fixée pour après vêpres, au *Marché du Faubourg St Laurent*, dans la *Grande Rue*. Après la messe je dinai à la hâte, & me rendis au Comité de Vigilance du Faubourg de Québec, dont j'étais membre. Là nous nous divisâmes en petits pelotons, de 2 ou 3 chaque, & parcourûmes le faubourg en toutes directions, jusqu'à 4 heures, afin d'avertir les gens, & les engager à s'y rendre en grand nombre. Nous prîmes ces précautions, parce que nos ennemis remuaient ciel & terre depuis quelques jours pour effrayer le peuple, & l'empêcher de faire cette manifestation publique. Les presses du "*Populaire*" enfantèrent des milliers "*d'avis aux Canadiens*," signés: "*Sabre-vois*" ("*Sabre de bois*") *De Bleury, M.P.P.*, "!!! par lesquels le charitable petit grand homme priaît ses "*chers*" concitoyens de s'éloigner de cette assemblée, où les Patriotes & les Tories en viendraient aux mains, & où il y aurait *probablement* tant de sang répandu, &ca. Je ne me rappelle point, si même il ne leur assurait pas que nous déclarerions l'Indépendance! Pendant l'après-midi nous entrâmes dans plus d'une maison, où l'on nous apostropha ainsi: "Ah! Messieurs! dites nous donc, s'i' vous plaît! Est-i' vrai qu'i' va y avoir du train à l'Assemblée? On nous a dit qu'i' en aurait, & nos maris y sont allés malgré nous. Ah! mon Dieu!

(2) Je cite ses propres paroles. Cet imbécile traça ces mots dans une lettre à un magistrat ou officier de milice, dans laquelle il lui demandait officiellement s'il avait assisté à l'assemblée de son Comté!

Nous sommes ben inquiètes!" Nous rassurions les femmes, & continuions notre besogne, satisfaits des hommes, qui "n'avaient" pas "peur des bâtons loyalistes." Après notre tournée nous nous rendimes au *Marché St Laurent*. L'assemblée fut des plus nombreuses; il n'y avait pas moins de 4 ou 5000 personnes. Après les discours finis, & les résolutions adoptées, le Peuple se forma en une longue colonne serrée, 10 de front, & reconduisit à sa demeure le Président, Edouard R. Fabre, en chantant la *Parisienne*, la *Marseillaise*, & des chansons Canadiennes.

Papa n'assista pas à cette assemblée, parce qu'il se trouvait le même jour à celle des Comtés de l'Islet & Bellechasse, où il avait été invité. Dans le courant de l'été, il assista à plusieurs autres, mais toujours après s'être fait longtemps prier. On lui envoyait lettre sur lettre, il répondait, & s'excusait. Alors venait une députation de 10, 15, 20, des plus respectables Citoyens d'un Comté. Il était impossible de refuser. Malgré cela, les Tories l'accusaient d'aller de paroisse en paroisse, "pour semer la désaffection & recevoir des honneurs." Ceux qui l'invitèrent, & qui eurent tant de peines à obtenir son consentement, savent ce qui en est, & peuvent en rendre témoignage. - Partout où il passait, il était reçu en triomphe. Les maisons étaient ornées de feuilles d'érable & de pavillons. Une longue suite de voitures le suivait, avec des drapeaux, & les milices sous les armes. Là où y avait du canon l'on s'en servait, &ca. Il fut dans les Comtés de L'Acadie, Lac des 2 Montagnes, Berthier, Lachenaie, L'Assomption, Bellechasse, &ca. &ca. Il y en a plusieurs autres, où il fut invité, & refusa d'aller absolument. Les Tories, qui avaient pu examiner tout à leur aise notre glorieuse assemblée du 29 Juin, & compter notre nombre, voulurent prouver qu'il n'y avait pas que des "agitateurs" dans Montréal, mais aussi de *bons sujets*, & ils fixèrent leur "grande Assemblée Loyale" pour le 6 de Juillet.

*Le 4 Juillet* - Le 4, jour anniversaire de la *Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis*, le Comté de Missisquoi eut son "Assemblée anti-coercitive": le drapeau Américain y figura à côté du drapeau Canadien.

Le 6, les Tories commencèrent vers midi à parcourir les rues, musique en tête, & enseignes déployées, afin de faire une "queue" d'enfans & de curieux, & se rendirent ensuite sur la *Place d'Armes*, où avait été élevé leur *husting*. Ils passèrent des résolutions, & firent des discours violens, afin de se féliciter, eux & leurs amis, & remercier le Gouvernement, de ce qu'il daignait leur enlever leur bourse, & en faire un troupeau d'esclaves. Voilà ce que c'est d'être "*Loyalistes*" & "*Constitutionnels*", tout à la fois. Allons! Messieurs les Tories, il faut renier l'un de ces titres; vous savez bien qu'en Canada il est impossible aujourd'hui de donner ces deux noms au même homme!

Cette assemblée fut en somme une défaite. Il n'y eut jamais 2000 personnes présentes; & vers la fin, je passai sur la Place, ils n'étaient pas 500. Ils eurent cependant l'impudence d'en faire monter le chiffre à 8000 ou 9000!

C'est à présent que le Gouverneur, voyant la manière dont avait été traitée sa Proclamation, et son peu d'effet, résolut de persécuter les Citoyens indépendans, qui ne voulaient pas se laisser enchaîner sans protester solennellement contre ces infâmes mesures! Il envoya des lettres de tous côtés aux juges de paix & officiers de milice, pour leur demander "s'il était vrai, *comme le disaient la Minerve & le Vindicator*, qu'ils avaient assisté à telle assemblée de Comté, y avaient proposé ou secondé telle résolution." Ces lettres reçurent les réponses qu'elles méritaient, des réponses comme il convenait à des hommes libres d'en faire.

Papa était major de Milice, & reçut en conséquence une de ces lettres. Il y répondit, & n'en dit rien à personne. Un soir nous venions de recevoir le *Vindicator*, & Papa le lisait. La conversation roulait sur les destitutions &ca. lorsque quelqu'un s'avisa de dire: je ne sais quelle sera la réponse de Mr. Papineau, s'il reçoit une de ces lettres. — "La voici, dit Papa, & il lut dans le *Vindicator*, ce qui suit:

Montréal 14 Août 1837.

Samuel Walcott,  
Secrétaire civil.

Mr,

La prétention du Gouver. de m'interroger sur ma conduite à St Laurent, le 15 Mai dernier, est une impertinence que je repousse par le mépris & par le silence.

Je ne prends donc la plume que pour dire au Gouver. qu'il est faux, comme dans son ignorance il le peut croire, ou comme du moins il le dit, que quelques unes des résolutions adoptées dans l'assemblée du Comté de Montréal, tenue à St Laurent le 15 Mai dernier, recommandent la violation des lois.

Votre obéisst. serv.

L.J. Papineau.

(Vraie copie)

Il fut destitué, avec beaucoup d'autres. Là dessus des centaines de magistrats & d'officiers jettèrent leurs commissions à la figure de Lord Gosford, déclarant qu'ils voulaient être libres avant tout, & que lorsqu'ils avaient accepté ces charges ce n'était pas avec l'intention de devenir les instrumens passifs du pouvoir; que puisque le Gouverneur ne paraissait vouloir, dans la magistrature & la milice, que des esclaves, ils se hâtaient de lui transmettre leurs résignations, préférant être simples citoyens libres que hauts personnages chargés de fers.

Ces hommes que le Gouverneur persécutait, le Pays se fit un devoir de les honorer. A chaque assemblée des Comités Centraux, l'on passait des résolutions, par lesquelles l'on félicitait ces personnes d'avoir renvoyé leurs commissions, & s'ils se trouvaient à l'assemblée on leur faisait prendre le siège présidentiel. On lisait leurs réponses au gouverneur, & ensuite on ordonnait leur impression dans les gazettes réformistes. Il est à regretter que ces réponses n'aient pas été réunies en un pamphlet, elles le méritaient pour la plupart.

1837 - A ces assemblées de Comités se faisaient aussi des discours, pour encourager & exhorter le peuple à s'en tenir strictement au "système de non-consomma-

tion". Cette partie de notre résistance *constitutionnelle & passive* aux tyrans réussit d'une manière étonnante. Hommes, femmes, enfans, tous travaillaient avec ardeur à diminuer le revenu. Les Représentans furent les premiers à donner l'exemple, & à paraître en public vêtus d'étoffes Canadiennes. Les jeunes gens ne restèrent pas en arrière. La vanité, l'amour de la toilette, qui leur est souvent naturelle, ne les empêcha pas de porter la *grosse toile & l'étoffe grise. Salus Patrie Suprema lex est!* Le beau sexe ne les repoussa pas sous le costume national. Au contraire, à St Antoine, St Denis, St Charles, Comté des 2 Montagnes, &ca, elles eurent des assemblées, dans lesquelles elles promirent de repousser les ennemis de leur pays, & de donner la préférence & une place dans leurs coeurs, à ceux qui n'auraient pas honte de porter les tissus qu'elles fileraient de leurs propres mains. A Montréal, Mad. Lafontaine & Mad. Peltier eurent l'honneur d'être les deux premières dames, qui parurent publiquement vêtues d'étoffes canadiennes. — Cette mesure doubla, tripla la valeur des produits domestiques, & par conséquent enrichit le cultivateur, & fit du bien au pays, en même temps qu'elle faisait du mal à ses oppresseurs. Chaque jour voyait paraître dans le marché de nouveaux patrons, & des étoffes plus fines. (3) En un mot, l'enthousiasme était tel, que nous aurions bientôt réduit les voleurs à la famine, si ces brigands n'avaient résolu de nous assassiner.

Les méchants sont d'abord filous, puis voleurs, & finalement ils deviennent brigands & meurtriers, tendent des embûches au voyageur dans les bois, & l'égorge après lui avoir enlevé sa bourse. Du petit au grand, tirez la conclusion!

Disons ici quelques mots sur la Presse. Par l'opposition continuelle du gouvernement à la diffusion des lumières, il n'est malheureusement que trop vrai que

---

(3) Je suis si persuadé de l'avantage de cette mesure, même simplement sous un point d'économie domestique & nationale, que j'ai pris la résolution, si je retournais en Canada, de ne jamais porter que des étoffes Canadiennes, si faire se peut.

la masse du peuple ne sait pas lire, & c'est un grand obstacle à ses progrès. Cette odieuse opposition du pouvoir est une tache, dans ce siècle éclairé, & l'Angleterre peut rougir, si elle en est capable, de se voir comparée avec justice à la Russie. Oter à un peuple les moyens de s'instruire pour le subjuguier plus aisément! dans le 19e siècle! dans une partie de l'empire Britannique! Postérité! toi qui doit voir la Liberté partout triomphante... le croiras-tu?... Oui! Tu sauras apprécier ces fiers despotes de l'Océan, si généreux avec le fort, si cruels avec le faible; qui comprennent & respectent si bien les droits d'un peuple qui a des bayonnettes & des canons, qui ne connaissent aucun principe de morale, de justice, d'humanité, lorsqu'ils ont affaire à un peuple qui n'a pas les mêmes argumens à leur présenter. "La loi du plus fort est toujours la meilleure". Cette sentence devrait remplacer, sur les armes britanniques, le "Dieu & mon droit" là si pompeusement affiché. Ils devraient adopter cette *petite* réforme au moins, puisqu'ils n'en veulent point de "radicale"

Il s'en suit de cette opposition des tyrans, qu'il y a peu de journaux en Canada, & qu'ils sont imprimés dans les villes seulement.

Avant le commencement des troubles, nous en avions deux catégories, des journaux de deux couleurs. Journaux Tories, qui approuvaient les mesures coercitives du Gouvernement: *La Gazette de Québec* (Angl. & Franç.), le *Mercury*, le *Canadien*, à Québec; le *Herald*, *Montreal Gazette*, *Morning Courier*, *Ami du Peuple*, *Populaire*, à Montréal. Journaux Patriotes, qui s'opposaient à l'anéantissement de nos droits les plus chers: *Le Libéral* (Angl. & Franç.), à Québec, *Le Glaneur*, à St Charles, la *Minerve* & le *Vindicator*, à Montréal.

*Juillet* - C'est dans le cours de Juillet, que le gouvernement persécuta quelques citoyens des Deux Montagnes, sous faux prétextes "d'attentats & insultes contre les loyaux sujets de Sa Majesté". On fit de grandes menaces, on parla même d'envoyer des troupes. Le Grand-Connétable Delisle & quelques subalternes s'y



transportèrent, trouvèrent un paisible cultivateur, nommé Labelle, travaillant dans son champ, le saisirent, & l'emmenèrent à Montréal à demi vêtu, sans chapeau ni souliers! Ils traversaient en bac de St Eustache à l'Île Jésus, lorsqu'un parti à cheval & armé y arrivait à leur poursuite, qui leur aurait probablement arraché le prisonnier s'ils avaient été quelques minutes en retard. A son arrivée en ville, il fut cautionné, vêtu, & reconduit chez lui par deux membres, députés du Comité Central de Montréal. Le Dimanche suivant, Duchénay, Député-Shérif, arriva à St Benoit pendant la Messe. Il parcourut les maisons du village en faisant le poliçon, & s'amusant à effrayer les femmes & les enfans en leur annonçant les malheurs qui les menaçaient, si on ne lui livrait aussitôt les individus accusés. Après la messe, plusieurs citoyens lui dirent qu'ils lui seraient livrés, s'il promettait de les admettre à caution dans la paroisse, *selon la loi*. Il rejetta leur proposition, en disant qu'il saurait bien les trouver. Après diner il se transporta à la Côte St Pierre, où résidaient les accusés. Il revint le soir, confus & désappointé, sans ses prisonniers, & consentit à la proposition faite le matin. On trouva les accusés, ils donnèrent "caution de garder la paix"; et ainsi se termina cette affaire, qui fit tant parler les journaux, & faillit avancer de quelques semaines l'outrageante attaque des tyrans contre la liberté individuelle & les droits publics des habitans du Canada.

Si je ne me trompe, c'est dans le mois d'Aout que fut organisé le "Comité Central de la Ville & District de Québec, & que fut établi "*Le Libéral*", journal semi-hebdomadaire, publié en Français et en Anglais dans les intérêts Canadiens.

17 Aout - La Législature ayant été convoquée, elle se réunit le 17 de ce mois. Comme de raison elle refusa de siéger, & fut prorogée le 26, après 10 jours de session.

Le 12 de Septembre. Papa, Lactance & moi, allâmes coucher à Verchères, & nous nous rendimes à St Hyacinthe le lendemain. Lactance retournait au Collège, les vacances se terminant le 15. - Le lendemain de notre

arrivée, Sir John Colborne, Commandant des Forces Militaires dans le B. Canada, s'adonna à passer par St Hyacinthe, en route pour les Townships de l'Est. Le soir le Peuple se rendit à l'auberge où il se retirait, & le régala d'un charivari dans les formes. Papa n'en fut pas satisfait, à cause de sa présence dans l'endroit.

— Lundi, le 18, j'étais sorti dans l'après-midi. L'on vint me chercher, en me disant qu'il fallait me préparer à partir pour St Denis. Sachant que nous ne devions partir que sous 2 ou 3 jours, je ne savais que penser. En arrivant chez ma tante, j'y trouvai le fils aîné du Dr. *Wolfred Nelson*, un jeune Dansereau, Adolphe Mailhiot, fils de l'Honorable, &ca., en uniforme de compagnies volontaires de jeunes gens de St Charles & St Denis, mon oncle Pierre Bruneau, &ca. Le bruit s'était répandu que nous devions nous rendre à St Denis ce jour-là, & le Peuple était venu au devant de nous jusqu'au village de la *Présentation*, pour accompagner papa en triomphe. Voyant que nous ne venions pas, ils avaient envoyé cette députation nous chercher. Mon cousin Dessaulles prit Papa dans sa voiture, je pris mon oncle Ignace Robitaille dans la nôtre, & suivis d'un nombre de voitures nous nous mîmes en marche. Dans l'intervalle, les citoyens de St Hyacinthe plantèrent sur la Place Publique un *Mai*, qu'ils voulaient élever le lendemain avec plus de solennité en l'honneur de Papa, & lorsque nous passâmes, ils nous saluèrent par des houras & des volées de mousquetterie. A la *Présentation* nous trouvâmes le Dr. *Wolfred Nelson*, qui nous attendait à la tête des Citoyens de St Denis. Il monta avec Papa sur la galerie d'une maison, & ils parlèrent l'un & l'autre au Peuple. Ils montèrent ensuite dans la même voiture, & les autres se formèrent en ligne à leur suite, portant des branches d'érable & des drapeaux, & chantant des chansons Canadiennes. Il était nuit lorsque nous arrivâmes à St Denis, & les maisons étaient illuminées. Le lendemain à 2 heures, le Peuple vint en procession chercher Papa, chez mon oncle Séraphin Cherrier, & l'on se rendit à la traverse, musique en tête & drapeaux déployés. L'on traversa

sur une barque à chevaux, la bande jouant & chantant alternativement des airs Canadiens. De l'autre côté l'on se mit en marche pour Verchères, après un discours du *Dr. Nelson* & de Papa. Il y avait près de 200 voitures. A Contrecoeur au *Détours*, Papa s'adressa au Peuple en les remerciant, & les priant de retourner; mais ils persistèrent à le reconduire jusqu'à Verchères. Là, il fallut encore un discours, dans lequel il annonça, au milieu des plus bruyantes acclamations, qu'une personne arrivant de Montréal, rapportait que le Grand Jury avait acquitté le *Dr. Duchesnois*, de Varennes, accusé d'avoir séditieusement déchiré lors de sa lecture la Proclamation—Gosford du 15 Juin. Les Citoyens de la Rivière Chambly qui nous avaient accompagné, s'en retournèrent ensuite chez eux. Nous couchâmes à Verchères. Pendant la nuit des couriers furent envoyés jusqu'à Longueuil, & le lendemain vers midi, les voitures & les cavaliers arrivèrent de tous côtés. Après diner l'on se mit en marche, les voitures à la file, & les cavaliers en grand nombre entourant la voiture où était papa. Le long de la route, presque toutes les maisons étaient ornées de pavillons & de branches d'érable. A Varennes l'on s'arrêta chez un des principaux citoyens de l'endroit, & il y eut plusieurs discours de prononcés. De minute en minute l'on tirait un coup de canon: ce qui effraya mon cheval au point qu'il rompit les rênes avec lesquelles je l'avais attaché à une clôture. Il fallut le mener chez le sellier pour les faire raccommoder, & dans l'intervalle la procession continua pour Boucherville; mais je pressai le sellier, & je la rejoignis bientôt. Malheureusement je me trouvais alors des derniers, & la poussière qu'élevait une si longue suite de voitures me tourmenta jusqu'à Boucherville, où nous ne nous arrêtâmes qu'un instant, & où j'eus soin de prendre une meilleure position. En arrivant à Longueuil nous trouvâmes un corps de milice sous les armes, qui nous salua par plusieurs décharges. Malgré Papa, un nombre de voitures persistèrent à le reconduire jusque chez lui, & traversèrent en conséquence. Je n'ai parlé si au long de ce triomphe, que

pour donner une idée de l'enthousiasme du Peuple, & du progrès de l'Agitation.

Je crois que c'est lundi, le 25 de ce mois, que se tint à l'Hotel Nelson, Marché Neuf, "une assemblée des jeunes gens Réformistes de Montréal, pour affaires importantes". (4) Il y avait environ une cinquantaine de personnes présentes. Le but de l'assemblée ayant été exposé, un Comité fut nommé, composé des personnes suivantes, pour présenter à une assemblée qui aurait lieu le dimanche suivant, un plan d'Association des jeunes gens réformistes: J. Bte Henry Brien, Henry Alphonse Gauvin, André Lacroix, médecins, André Ouimet, Avocat, André Benjamin Papineau, Notaire, Rodolphe Desrivières, Clerk à la Banque du Peuple, Ls. Jos. Amédée Papineau, Etudiant en Loi. Le Comité se réunit plusieurs fois, & chacun y proposa son plan. C'est le mien qui eut l'honneur d'être adopté, en grande partie; & je proposai le nom de la Société: "Association des Fils de la Liberté". Je ne sais qui proposa la devise, qui est si convenable: "En Avant!" Il me semble que ce fut Lacroix.

Vendredi, le 29. je partis avec papa pour la Petite Nation. Nous dinâmes à St Martin chez ma tante Veuve André Papineau, & couchâmes au Grand Brûlé ou St Benoit chez Mr. Dumouchelle. Le lendemain, 30, nous allâmes dîner chez un ami à Carillon, Mr. Montmarquet, au pied du Long Sault, & continuâmes ensuite notre route. Dans les bois de Grenville, township voisin de la Petite Nation, la pluie commença à tomber abondamment, & la nuit vint bientôt, puis des chemins affreux. Il n'y avait pas longtemps que nous étions dans la Petite Nation, lorsqu'en montant une côte de glaise le cheval glissa, tomba, & rompit le timon de la voiture. Il faisait si noir que l'on ne voyait rien. Je courus plusieurs arpens, dans la boue jusqu'aux genoux, chercher de l'aide & une lumière. Je revins bientôt avec l'un & l'autre. Nous détêlames le cheval, laissâmes la voiture là, & allâmes à la chaumière. L'homme mit

---

(4) Notice de convocation.

le cheval dans son écurie, entra nos effets dans la maison, & nous guida chez Pépé, qui demeurait à quelques arpens plus loin. Il avait laissé Montréal pour aller demeurer à la Petite Nation, depuis le printemps. Le lundi nous nous rendîmes chez mon oncle Benjamin Papineau, qui demeure à l'autre extrémité de la Seigneurie — Sur la 3e terre audessus de celle de Pépé, appartenant à une famille du nom de Tranchemontagne, est l'endroit, près de la grève, appelé Chipai, (5) qui veut dire *cimetière* dans la langue des Algonquins, parcequ'une bourgade de cette nation, située en cet endroit fut attaquée de nuit par un parti d'Iroquois, incendiée, & ses habitans massacrés. On fait remonter cet événement avant la découverte du Canada; & lors de l'établissement de la Seigneurie par Pépé, leurs descendants ne passaient jamais sans s'arrêter. Ils y campaient pendant une nuit, qu'ils passaient en pleurs & en lamentations. L'on y a trouvé des calumets & autres indices, qui confirment la tradition des sauvages. — Quelques jours après, ma cousine Honorine Papineau fut mariée au Dr. Lemay, Anglais, résident dans le 2d township audessus de la Petite Nation, Buckingham; & j'allai avec Papa & le reste de la famille reconduire chez eux les nouveaux mariés, par eau, dans une espèce de bac. J'y vis de vastes moulins à scie & autres, aux chutes de la Rivière du Lièvre, appartenant à Mrs. Bigelow, Américains. A cet établissement se trouve une curiosité remarquable. Une branche de la rivière disparaît tout à coup, s'engouffre, passe sous le roc, & reparait 15 ou 20 pieds plus loin, formant ainsi un pont naturel. Comme cette branche est fermée plus haut par une digue, l'on arrête quelquefois l'eau de couler, & alors l'on peut descendre dans le goufre, & en ressortir par l'autre bout. Cela a déjà été fait.

Pendant ce voyage, "L'Association des Fils de la Liberté" s'organisa, élut ses Officiers, & publia son "Adresse aux Jeunes Gens des Colonies Britanniques de l'Amérique Septentrionale", datée du 4 Octobre.

(5) Les habitans prononcent *Chipaille*, & étendent le nom à toute cette partie de la Seigneurie, jusqu'à Grenville.

Nous laissâmes la Petite Nation lundi 9 Octobre. Hélas! quand y retournerai-je?... Nous dinâmes à la tôte du Long Sault, à une auberge tenue par un Américain, & allâmes coucher au Grand Brulé chez Mr. Dumouchelle. Après souper nous allâmes chez Mr. Girouard, qui nous fit goûter d'excellent vin de gadelle, *manufacture domestique*. Le lendemain matin nous quittâmes ces maisons, ce village, qui devaient bientôt n'être qu'un monceau de cendres! ces familles respectables, qui allaient être détruites ou plongées dans les cachots!! Nous dinâmes à la Rivière du Chêne ou St Eustache, chez le *Dr. Chénier*. En le quittant je serrai la main du héros, du martyr, pour la dernière fois!... Nous arrivâmes le soir à Montréal.

12 Octobre — Le 12 d'Octobre l'agitation était certainement grande dans tout le pays, mais rien ne s'y était passé qui eut la moindre tendance à la rébellion, rien qui ne fût très constitutionnel; & ce même jour néanmoins, le Traître Gosford écrit au Bureau Colonial *pour recommander la suspension de la Constitution!!!* Il est heureux que des dépêches dernièrement publiées aient fait connaître ce fait important.

Vers le milieu du mois, le Comté des Deux Montagnes se voyant privé de ses magistrats & autres, destitués pour avoir protesté, comme Citoyens anglais, contre la violation la plus outrageante de leurs droits politiques, ce Comté chercha à remédier aux inconvéniens d'un semblable état de choses. Ils élirent dans *chaque paroisse des "Juges-Pacificateurs"* ou arbitres, pour décider les différens qui s'élevaient entre les réformistes. Ces officiers devaient être élus tous les ans, & ne recevoir ni salaires ni émolumens. Personne n'était obligé de porter ses plaintes devant eux, mais lorsque deux individus étaient convenus de s'en rapporter à leur décision, ils devaient le faire. Si une des parties en était mécontente, elle pouvait en appeler au Comité Central du Comté dont le jugement serait final. Si quelqu'un alors refusait de s'y soumettre, il devait être déclaré ennemi du pays, & indigne d'être honoré par le Peuple d'aucune charge, comme celle de

Représentant, &ca. Les Réformistes devaient aussi cesser tout commerce ou relation avec lui. Il n'y avait dans cela rien d'inconstitutionnel; & c'était un excellent plan pour avoir la justice & la paix à bon marché, & donner au Peuple le goût d'institutions républicaines, & de responsabilité des juges. Les Tories virent où le coup portait, & crièrent à la trahison de toute la force de leurs poumons.

Dans le même temps fut convoqué pour lundi le 23, "une Assemblée de Délégués de chaque paroisse des Six Comtés de la Rivière Chambly: Richelieu, Verchères, St Hyacinthe, Rouville, Chambly, & l'Acadie, pour prendre en considération les Résolutions de Lord John Russell, & l'Etat de la Province".

Dans le principe, l'Association des Fils de la Liberté avait été formée pour répandre les connaissances politiques parmi la jeunesse, & lui donner de bonne heure du goût pour les affaires publiques. Mais bientôt le plan avait été modifié, de manière à en faire tout à la fois une société civile & militaire. Le dimanche toutes les Sections se réunissaient, & étaient drillées publiquement, mais sans armes, aux environs de la ville. Dans la semaine chaque section se drillait dans des maisons & cours privées. Nous avions aussi ouvert des écoles politiques, & des chambres de lecture. Le premier lundi de chaque mois, nous devions avoir une assemblée régulière & civile de toute la Société. Nous étions divisés en six Sections, selon les quartiers & faubourgs de la ville, & le nombre total des Membres s'élevait à environ 2000. Dimanche le 22, nous nous drillames sur la Côte à Barron, au dessus de l'évêché. Vers 3 heures je laissai la place, me rendis chez nous, montai en voiture avec mon oncle Ignace Robitaille, & nous allames coucher à Verchères où nous arrivames vers 8 heures.

23 *Octobre* - Le lendemain matin, le 23, nous arrivames à St Charles vers 10 heures. Tout était en mouvement, & le monde arrivait en foule. Nous nous rendimes chez le Dr. Duvert, que mon oncle connaissait intimement. L'assemblée devait se tenir dans une

prairie, voisine de sa maison, & lorsque nous passâmes, on achevait d'y élever, sur le chemin, une colonne de bois, blanchie & dorée, d'environ 15 pieds de haut, surmontée d'une lance & d'un bonnet de la Liberté, entourée d'un faisceau de flèches, d'un sabre, & d'un casse-tête. Sur le piédestal étaient peintes des feuilles d'érable, & l'inscription en lettres d'or: "*A Papineau des Citoyens Reconnaissans*". Nous allâmes ensuite faire une visite à Mr. Louis C. Duvert, notaire, frère du Dr. & son voisin. En entrant j'y aperçus papa, qui fut surpris de me voir, parce qu'il ne savait pas lorsqu'il quitta Montréal, que je me proposais d'aller à cette assemblée. Vers 1 heure P.M. elle s'organisa par le choix des officiers suivants: Dr. Wolfred Nelson, Président, Jos. Toussaint Drolet, M.P.P., & Dr. François C. Duvert, Vice-Présidents, I. Philippe Boucher-Belleville, & Amury Girod, Secrétaires. La Plateforme sur laquelle se tenaient ces officiers & les orateurs, était entourée de sapinages & de branches d'érable, & audessus était suspendue en draperie une pièce d'étoffe du Pays, avec cette inscription: "*Manufactures Canadiennes*". Du milieu de la foule s'élevaient un grand nombre de drapeaux & d'enseignes, avec des inscriptions & emblèmes convenables. Toutes les maisons du village en étaient aussi ornées. Il y avait à l'assemblée un corps de Miliciens sous les armes, & de temps en temps il faisait retentir l'air de volées de mousqueterie & d'artillerie: il était commandé par les Capitaines Jalbert & Lapare, de St Denis. Je m'approchai du premier, & examinant son sabre, je lui dis: "Capitaine, voilà un beau sabre!" - "Oh! oui, dit-il, bel & bon. Il a déjà servi contre les ennemis du Pays, en 1812, & servira encore s'il le faut". Il est en prison, accusé d'avoir tué d'un coup de sabre le Lieutenant Weir, à la bataille de St Denis. (6)

Il y avait 7 ou 8000 personnes présentes, & il y en aurait probablement beaucoup plus, si le temps & les chemins eussent été meilleurs. Ces derniers surtout

---

(6) Nous en parlerons plus tard.



étaient affreux. L'on protesta solennellement contre les mesures tyranniques du gouvernement, & l'on déclara que jamais l'on ne s'y soumettrait. L'on protesta contre l'introduction d'une force armée dans le pays, en temps de profonde paix, comme c'était le cas depuis que l'on l'y appelait des troupes du H. Canada & des Provinces d'en bas. L'on exhorta le Peuple à imiter dans chaque Comté, l'exemple des Deux Montagnes & de Montréal, en élisant dans le mois de Décembre suivant des Juges-Pacificateurs, & en organisant des branches de l'Association des Fils de la Liberté. Ensuite le Président se leva, dit quelques mots sur la Colonne, & l'homme en l'honneur duquel elle était élevée, & déclara au nom de l'Assemblée, le nom de *Village-Debartzch* donné à St Charles, changé en celui de *Papineauville*. Après l'Assemblée, les Miliciens se rendirent en procession devant la Colonne. Le Dr. W. Nelson leur fit un discours approprié. Après quoi, ils la saluèrent d'une volée de mousquetterie, & vinrent tour à tour mettre la main dessus, en jurant de vivre & de mourir pour la cause de la Liberté & de la Patrie.

Le soir les Délégués se réunirent en Convention, & adoptèrent une "Adresse de la Confédération des Six Comtés au Peuple Canadien", qui fut lue le lendemain à une assemblée vers 11 heures a.m., à la demeure du Capt. Siméon Marchesseau. Cette adresse était basée sur les résolutions de la veille, "contenant une déclaration de principes vraiment démocratiques, énumérant les griefs de la Province, protestant contre l'introduction de satellites armés, en temps de profonde paix, pour la coercition physique & la destruction des habitans de cette Province, qui étaient résolus de ne point se soumettre aux mesures arbitraires des ministres; & finalement, recommandant à leurs frères patriotes de s'organiser dans leurs localités respectives, afin d'être prêts pour tels événemens qu'il plairait à la Providence Divine d'amener. Cette Adresse exprimait en même temps, le ferme espoir que le Peuple des Etats Unis ne permettrait jamais que les principes, pour lesquels les pères de la liberté Américaine avaient com-

battu en 1776, fussent écrasés en Canada en 1837. — Cette grande Assemblée & cette Adresse ferme & assurée, furent le signal pour le gouvernement de développer sa conspiration, si longuement tramée, contre les libertés des Colonistes; de pousser le peuple à la résistance, imitant la barbare conduite de Lord Castle-reech à l'égard de l'Irlande en 1798, afin de pouvoir plus aisément détruire toute opposition, & "Poloniser la Province".

Après cette assemblée papa se rendit à St Hyacinthe: & le lendemain matin, mon oncle Robitaille & moi nous nous rendîmes pour dîner à St Denis. Il neigeait, grêlait, pleuvait, ventait, & le cheval avait de la peine à marcher. Nous arrivâmes tout mouillés & gelés, & prîmes le parti de coucher là. Nous allâmes rendre visite au Dr. Nelson, peut-être pour ne plus le revoir! Nous nous arrêtâmes en passant pour saluer le Monument du Patriote Marcoux. Les vandales devaient bientôt venir, & la tombe des morts disparaître!!! On lisait sur le marbre: "*A la Mémoire du Patriote Louis Marcoux, tué pendant l'Élection à Sorel en 1834, les Citoyens de la Rivière Chambly. Ses dernières paroles furent: Vive la Patrie!*"

Jeudi, le 26, nous allâmes dîner à Contrecoeur chez mon oncle Xavier Mailhiot, & coucher à Verchères chez mon oncle le curé Bruneau. Vendredi nous passâmes la journée à V., et en profitâmes pour aller voir ma tante Park. Samedi nous dînâmes à Montréal.

A présent, il fallait se préparer pour l'Assemblée Générale des Fils de la Liberté, qui devait avoir lieu le 6 de Novembre. Les Journaux tories nous déclarèrent que si nous osions nous réunir, ils sauraient nous écraser, &c. Nous ne fîmes pas grand cas de leurs rodomontades, mais prîmes nos précautions, connaissant le caractère "loyaliste". En fondant la Société, l'on avait décidé que le 1er lundi de chaque mois il y aurait une Assemblée Générale de l'Association: nous n'étions pas prêts à renverser nos réglemens, pour plaire au caprice des tories, ou de qui que ce soit. — Dans le même temps, le Conseil Exécutif siégea à Qué-

bec pendant plusieurs jours. A la fin de ses délibérations, Lord Gosford ordonna au Procureur Général de se rendre *au plutôt* à Montréal, "*pour prendre les moyens de conserver la paix dans ce District*". Ce fonctionnaire y arriva, je crois, vendredi le 3 Nov. Il se consulta probablement avec les Magistrats, & ceux-ci publièrent une "Proclamation," "*défendant à tout parti ou société politique de se réunir le lundi suivant, & de parcourir les rues en procession, parce que des affidavits filés par devant eux, les portaient à croire qu'il s'en suivrait des rixes & conflits si ces réunions avaient lieu.*"

5 Novembre—Le Dimanche, 5, en sortant de chez nous le matin, je vis une de ces proclamations sur notre porte de cour: ne désirant pas laisser salir cette porte, j'arrachai l'affiche. Dans l'après midi Mrs. John Donégani & Théophile Dufort, deux magistrats, vinrent me trouver, & me dirent que nous ferions bien de ne point nous assembler. Que nous ignorions quelles en pourraient être les conséquences. Que le "*Doric Club*" nous attaquerait, qu'il s'en suivrait une émeute, que les troupes seraient appelées, & que nous verrions un second 21 Mai, &ca. Je leur répondis que je n'avais pas de difficulté à croire que ce fût le désir de la Magistrature de voir un second 21 Mai, & qu'en effet leurs démarches semblaient le préparer. Mais que la crainte ne nous ferait jamais manquer à notre devoir & à notre honneur. Que les Magistrats & le *Doric Club* n'avaient pas plus de droit que le Gouverneur de défendre au Peuple de se réunir en assemblés publiques. Que par nos règles, nous devions nous réunir le lendemain, & que nous le ferions, sans nous occuper des conséquences. Qu'au reste nous avions pris nos précautions, & que tant qu'il nous en resterait la force, nous tâcherions de conserver nos droits de citoyens anglais. — Ils me demandèrent ensuite si je savais où ils pourraient rencontrer les Officiers de la société. — Je leur dis que non. Que je savais seulement que le "Comité de Régie" se réunissait ce soir même; mais que j'ignorais où, & à quelle heure. Que d'ailleurs, nous nous

réunirions le lendemain en vertu d'une règle fixe & fondamentale, qu'il n'était pas au pouvoir du Comité de changer. Là dessus ils se retirèrent - D'après ce qu'ils me dirent il paraît qu'ils étaient députés par la Magistrature, & que d'autres messieurs avaient été envoyés pareillement au *Doric Club*. Je crois que Mrs. Donegani & Dufort agissaient de bonne foi, mais ils étaient dupés par cette Magistrature corrompue & sanguinaire, composée en grande majorité des plus violents tories, qui avait causé les assassinats de 1832, & qui voulait les répéter. Elle cherchait à se couvrir du manteau de la justice & de la candeur, tandis qu'elle tramait ses plans, & se préparait à nous égorger.

6 Novembre - Le lendemain matin les rues étaient tapissées d'affiches, conçues en ces termes, ou à peu près: "Que les Loyaux Habitans de Montréal se rendent à midi & demi sur la Place d'Armes, aujourd'hui, 6 Novembre 1837, pour étouffer la rébellion au berceau (*in the bud*)". - Afin d'écarter autant qu'il était consistant avec notre honneur, tout ce qui pourrait aigrir nos ennemis, le "Comité de Régie" avait décidé que nous ne porterions point de drapeaux, ni de musique, & que nous nous rendrions à l'assemblée, avec le moins de pompe et de bruit que possible.

Vers 1 heure P.M., les Membres se rendirent dans leurs sections respectives. Vers 2 heures, les Sections se rendirent une à une au lieu de l'assemblée, marchant en rangs, deux de front, & en silence. Chaque membre portait à la main une canne ou un bâton, & sous ses habits, un coutelas, poignard, ou pistolets, & ammunition. Quant à moi, j'avais l'uniforme que je porte encore, habit de chasse d'étoffe grise du pays; mes poches pleines de cartouches, un pistolet d'arçon caché, & à la main une canne à épée de ma propre fabrique (1). L'assemblée se tint dans la cour d'une auberge occupée par Joseph Bonacina, & appartenant à Edouard E. Rodier, M.P.P., située près du *Marché à foin*. On en-

---

(1) "Manufacture domestique" que je m'étais faite avec un vieux fleuret.

trait dans la maison par la *Rue Notre-Dame*, & dans la cour par la *Rue du Sang*, anciennement *Rue St Jacques*. La porte de la cour s'ouvrait presque vis à vis l'*Eglise Américaine*. Il y avait à cette assemblée environ 1500 personnes. Beaucoup de membres, ouvriers & gens de métier, ne purent laisser leurs boutiques pour venir à l'assemblée: qui néanmoins, comme on le voit, fut nombreuse. On adopta une série de résolutions fortes & énergiques, & l'on prononça plusieurs discours. Les orateurs, parmi lesquels on distinguait E.B. O'Callaghan, M.P.P., E.E. Rodier, M.P.P., T.S. Brown, Amury Girod, André Ouimet, Président de l'Association, &ca., s'adressaient au peuple d'une croisée donnant sur la cour. Nos ennemis qui devaient se réunir sur la *Place d'Armes* à midi & demi, avaient probablement donné contre-ordre en secret; car à cette heure il n'y avait personne sur la Place. Quoiqu'il en soit, vers 3 heures l'on entendit des cris dans la *Rue du Sang*, d'où l'on nous jeta des pierres, ainsi que de la cour voisine de celle où nous étions; l'on frappait souvent à la porte qui était fermée, en nous menaçant & nous insultant. Nous n'y fîmes aucune attention, & continuâmes nos procédés. Ils envoyèrent même des espions, qui entrèrent par l'auberge, pour connaître nos forces. Ayant été aperçus, l'assemblée en fut informée & "ces êtres vils & méprisables" (comme les apostropha Girod) se retirèrent aussitôt. - Vers 4 heures, l'assemblée terminée, nous nous préparâmes à sortir. Nous primes nos rangs, & la porte de cour s'ouvrit. Les tories, qui étaient là, retraitèrent à notre aspect jusqu'au "*Tattersall*" (2), & s'arrêtèrent, barrant la rue. Preuve que nous ne cherchions point à faire du train, c'est que les 4e & 5e Sections tournèrent à gauche, & se retirèrent dans leurs quartiers (les faubourgs St Antoine, St Joseph, & Ste Anne). Les autres se mirent en marche du côté de la *Place d'Armes*, & les tories commencèrent à les accabler d'une grêle de pierres.

---

(2) Marché où l'on vend des voitures, des chevaux, & des vaches, & où les "loyaux" tiennent leurs assemblées à Montréal.

Nous n'avions point de pierres, & par conséquent ne pouvions leur répondre que de près; et c'est ce que nous voulumes faire, en précipitant notre marche, mais en bon ordre. Les lâches ne nous attendirent pas longtemps & avant que nous pussions les atteindre, ils étaient rendus près de la maison du Dr. Robertson (un des meurtriers du 21 Mai). Nous occupions à présent leur position près du *Tattersall*. La 2e Section sous les ordres de son Chef, Gauvin, enfila à droite une petite rue qui se trouve au coin du *Tattersall*, pour tourner ensuite à gauche dans la *Rue Notre-Dame*, afin d'empêcher l'ennemi de nous renfermer; & pour revenir dans la *Rue du Sang* par la *Place d'Armes*, prendre les tories en queue, s'ils avaient assez de courage pour faire face au 1e, 3e, & 6e Sections. Celles-ci se remirent bientôt en mouvement, & lorsqu'elles furent à portée, les "loyaux" recommencèrent à jeter des pierres, en si grande quantité que nous avions de la peine à les éviter, & que plusieurs de nos gens en furent blessés. Cela ne nous empêcha pas de courir de toutes nos forces à leur rencontre. Mais comme nous arrivions sur eux, ils nous tournèrent le dos, & les vaillants chevaliers du *Doric Club*, qui nous défiaient depuis 15 jours, ne s'arrêtèrent cette fois que lorsqu'ils furent entrés pèle mêle dans les magasins et les maisons situés sur la *Place d'Armes*. Nous poursuivimes quelques fuyards dans la petite *Rue St Jacques*, & fimes halte devant la demeure de L.H. Lafontaine, M.P.P., au haut de la *Rue St Lambert*. — Il s'en est peu fallu que le sang Canadien versé en 1832 ne fût vengé en 1837, à l'endroit même où il coula. Mais les "loyaux" ne sont braves qu'à couvert des habits rouges. — Dans le même temps, la 2e section s'était avancée dans la *Rue Notre-Dame*, & avait rencontré un autre parti d'ennemis, qui montrèrent un peu plus de courage que ceux que nous avons eu à combattre. Ils résistèrent, se battirent corps à corps, & tinrent fermes. Plusieurs furent blessés grièvement de part et d'autre. Mais les "loyaux" ne purent arrêter le torrent, & furent bientôt balayés par la première Section sous le rapport de la discipline; & qui se voyant mai-

trousse du champ de bataille, & plus d'ennemis à combattre, se dispersa. — Dans l'intervalle, je parcourus avec un ami (3) la *Rue Notre-Dame* jusqu'à l'*Eglise Paroissiale*, & revins à la *Rue St Lambert* sans être molesté: je remarquai seulement que tous les magasins & les boutiques se fermaient. A mon retour je vis que la plupart des Fils de La Liberté étaient dispersés, & qu'il n'y avait pas 50 personnes au coin de Mr. Lafontaine. Nous restâmes encore quelques minutes, & étant avertis que les tories revenaient en grand nombre, *suivis des troupes*, nous vîmes qu'il était inutile de rester à moins de vouloir être fusillé, & nous commençâmes à descendre la *Rue St Lambert* au petit pas, nous arrêtant souvent. Comme nous entrions dans la *Grande Rue* du faubourg St Laurent, les tories parurent au coin de Mr. Lafontaine, & commencèrent à descendre la Rue à la course. Résister avec la poignée de monde que nous avions, eut été parfaite folie. En conséquence nos gens reçurent ordre de se débander: ce qu'ils firent avant d'être atteints par les tories, à l'exception de quelques trainards qui furent battus de la manière la plus lâche, lorsqu'ils n'avaient pas les moyens de se défendre, & demandaient quartier. J'enfilai dans une rue de traverse, & me rendis ensuite chez nous par la *Rue St Denis*. Il n'y avait pas longtemps que j'étais arrivé, je racontais ces événements, & croyais tout terminé, lorsque des troupes passèrent devant la maison, avec deux pièces d'artillerie, & dans le plus grand désordre, courant, criant, & *applaudissant*. On eut dit qu'elles allaient à une fête! Elles se hâtaient de peur que leur proie ne leur échappât! Si nous étions restés quelques minutes de plus, le sang coulait!!

Mon cousin Dessaulles & le domestique sortirent pour aller voir ce qui se passait. Plusieurs amis vinrent conseiller à papa de laisser la maison avec la famille, parce que les tories parlaient déjà de venir la démolir. Papa n'en voulut rien faire. — Il paraît que les tories

---

(3) Il me semble que cet ami était le pauvre Duquette, martyrisé depuis.

qui nous avaient poursuivi dans le faubourg St Laurent, se rendirent à la maison, dans le faubourg St Louis, où se réunissait ordinairement la 2e Section, dont le Chef, Dr. Gauvin, occupait l'étage supérieur. Lorsque les tories y arrivèrent, il n'y avait personne dans la maison, le Dr. était allé panser des blessés. Ils brisèrent la porte qui était fermée à la clé, ainsi que toutes les fenêtres. Ils entrèrent & enlevèrent tout ce qu'ils purent trouver. Ils volèrent un superbe étendard appartenant à la Section, & un fusil simple, un à deux coups, & un à 7 coups, avec un sabre, le tout au Dr. & les remirent, dit-on, aux autorités. *Pendant tout cela, un corps de troupes les regardait faire, à quelques pas!* – De là ils se dirigèrent vers la demeure *“de la cause de tous ces maux.”* (4) J'étais monté à ma chambre & me désarmais, lorsque j'entendis les hurlemens & les vociférations de ces monstres. Il faut entendre ces *cris de loyauté* pour s'en faire une idée. Je regardai à la fenêtre, je les vis brandissant leurs bâtons, & menaçant de *tout détruire!* Il n'y avait dans la maison que Papa, Maman, un petit frère, une soeur, moi, & deux servantes. Je descendis aussitôt, & nous fermâmes les volets, & la porte qui communiquait entre la bibliothèque & le reste de la maison. Pendant cela les tories avaient concentré leurs forces, & commencèrent à briser. Les uns criaient: *“Pull down the house! Pull down the house!!”* tandis que d'autres disaient: *“no, no! Let us go! Let us go!!”* Papa conservait le plus grand sang froid, ne disait rien, & marchait long-large dans la salle à manger. Quant à moi, j'étais au désespoir. A chaque coup de pierre ou de bâton, je croyais voir ces tigres, cette populace furieuse, se précipiter dans la maison! Et les conséquences... Oh! ciel! quand j'y pense j'en frémis encore!... Maman, les filles & les enfans, étaient dans la cuisine, en pleurs & en prières. J'allais continuellement de la salle à la cuisine, de la cuisine à la salle. Chaque coup me perçait le coeur. Il faut se

---

(4) Selon “Le soi disant, “Populaire”.



trouver en pareil cas, pour comprendre les sensations que l'on éprouve: attenter de les décrire est impossible. Si j'eux été seul!... Je ne pensais pas à moi... Mais cette souffrance, ce cauchemar, pour ainsi dire, ne m'ôtait pas le courage. Oh! non! il le redoublait! J'avais mon épée en main, & les monstres auraient passé sur mon corps avant de toucher à un autre de la famille. — Grâce au ciel! ils ne se portèrent pas aux dernières extrémités. Après plus de 10 minutes de souffrances inexprimables, j'eus la satisfaction de les voir disparaître. Le *Col. Wetherall* dit les avoir dispersés, & avoir préservé la maison. La fausseté, à ma propre connaissance, de quelques autres de ses assertions, me porte à douter de celle-ci. Ce que je sais, c'est qu'au lieu de demeurer tranquille avec ses troupes sur le *Champ de Mars*, qui n'est pas à 2 arpens de chez nous, & d'où il entendait leurs hurlemens, il pouvait venir, & arriver à la maison avant qu'une vitre ait été cassée; parce que les tories vociférèrent pendant 5 minutes avant de briser, & furent plus de 5 minutes à briser. En supposant son assertion vraie, il ne serait toujours venu qu'après plus de 10 minutes, & il n'en fallait pas 5 pour s'y transporter du *Champ de Mars*.

De chez nous les furieux se rendirent à l'imprimerie du *Vindicator*. Et comme ce qu'ils venaient de faire n'était que le prélude, n'était que pour monter l'esprit & le courage de leurs gens, & qu'il fallait détruire entièrement la Presse Libérale, ils se munirent de haches, & autres instruments, plus actifs que des pierres & bâtons. L'office du *Vindicator* était située dans la petite *Rue Ste Thérèse*, qui se trouve entre les *Rues Notre-Dame & St Paul*, & aboutit à la *Rue St Vincent*. Lorsque les tories y arrivèrent, Mr. Louis Perrault, Propriétaire du Journal, venait de laisser la maison avec sa famille. Les furieux brisèrent les contrevents & portes de fer, & se firent jour dans l'imprimerie. Ils enfoncèrent les bureaux & les armoires, & jettèrent tout ce qu'ils purent y trouver, avec les presses, papiers & caractères, dans la rue. Il y avait là plusieurs magistrats. On demanda leur protection, & ils la refusèrent.

Le journal était libéral, & comme vous le savez, il n'entre pas dans leur code de moralité "loyale" de protéger les propriétés des libéraux." (lettre d'un monsieur anglais, témoin oculaire). Si je ne me trompe, c'est Mr. Henri Desrivères, magistrat, qui se transporta au Corps de garde du *Marché Neuf*, & demanda au Capitaine du poste de se rendre à l'imprimerie afin de la protéger. Aussitôt 6 soldats s'offrirent d'eux-même pour y aller. L'officier les en reprit, & dit au magistrat d'aller demander au Colonel. Et où le trouver ce Colonel?... Les tories auraient eu auparavant le temps de détruire vingt imprimeries! — C'est un fait constant, connu de tout Montréal, & avoué par les autorités elles-mêmes, que pendant une heure que durèrent ces bris de maisons & autres déprédations, il y avait des troupes stationnées sur le *Champ de Mars*, la *Place St Jacques*, & ailleurs, & des piquets parcourant les rues. Ces piquets parcouraient toutes les rues, excepté celles où la populace travaillait à son oeuvre dévastatrice. Mes cousins, Mr. De la Grave & Dessaulles, sur le *Champ de Mars*, firent remarquer à un officier les cris des tories, pendant qu'ils étaient au *Vindicator*, & l'officier pouvait les entendre sans qu'on le lui fit remarquer, pour peu qu'il eut les oreilles percées comme le reste des hommes. Devinez quelle fut sa réponse? "*Cela ne me regarde pas*"!!! Pourquoi donc était-il sur le *Champ de Mars*? Je le dirai, sans crainte de me tromper. Les troupes étaient là, toutes prêtes, avec des bayonnettes, du plomb, & de la mitraille, pour protéger...? les destructeurs, & massacrer le Peuple s'il était venu chasser les brigands!!! Cela est évident, palpable, & je ne m'arrêterai pas davantage à le prouver. Je n'ai jamais rien vu d'aussi dégoûtant, que la conduite des autorités civiles & militaires en cette occasion. Revenons à la narration. Lorsque les tories se furent retirés, nos amis vinrent en foule à la maison. Nous examinâmes le dégât, & trouvâmes qu'au rez de chaussée, qu'occupait la bibliothèque, il ne restait ni vitres, ni chassis, ni jalousies. On boucha pour la nuit les ouvertures avec des contrevents & des planches, & l'on plaça dans la

maison une garde de Fils de la Liberté, bien armés. L'on nous apporta dans le même temps la nouvelle que T. S. Brown avait été tué; mais bientôt l'on apprit qu'il n'était que grièvement blessé. Voici comme cela se passa. Après le combat terminé, Mr. Brown s'en retournait chez lui tranquillement, lorsqu'il rencontra dans la *Rue St François Xavier* quelques membres du *Doric Club*, qui le laissèrent passer. Après quoi ils revinrent en traîtres l'assaillir par derrière. Du premier coup il tomba sans connaissance à leurs pieds. Ils n'en continuèrent pas moins de le frapper avec de gros bâtons massifs; & l'auraient infailliblement tué si quelques toriers moins féroces n'étaient venu l'arracher de leurs mains, & le transporter dans une maison voisine. C'est ainsi que les "loyaux" sont braves, lorsqu'ils sont 10 contre 1, ou qu'ils ont à leur queue, & le plus souvent à leur tête, "les troupes de sa Majesté".

Le soir, maman, les enfans, & les domestiques, allèrent coucher chez des amis: papa et moi nous restâmes avec les gardes. De suite, le Procureur-Général, le Solliciteur-Général, & le Col. Wetherall, écrivirent à Lord Gosford. Tous trois mentent, & tous trois se montrent violens partisans: mais le dernier renchérit sur les premiers. Il fait entendre qu'à notre assemblée l'on nous exhorta à la violence, que c'était le but de notre réunion, & que c'est à la suite de ces discours inflammatoires, qui nous avaient monté l'esprit, que nous sommes sortis "avec des drapeaux, & avons commencé à attaquer les "loyaux sujets". Qu'aussitôt ceux-ci se sont réunis (*turn out*) avec une promptitude & un enthousiasme extraordinaire, armés de bâtons, "de tisonniers", de tout ce qui leur tombait sous la main, & ont bravement repoussé leurs assaillans. "Brown & sa bande" ont bien payé leurs folies. "J'ai eu beaucoup de peine à préserver la maison de Papineau d'une entière destruction", &c. Si ce ne sont pas ses propres paroles, s'en est certainement le sens, & certainement un tissu de mensonges. Et c'est cependant ce que Lord Gosford reçoit, & transmet aux Ministres, & ce que ceux-ci transmettent au Parlement

Impérial, & c'est ce qu'on appelle "pièces officielles & authentiques", & c'est ce qu'on transmet souvent à la postérité comme "*seuls documens dignes de foi*"!!! Il paraît aussi que le Colonel était *très pressé*, puisqu'il ne peut se servir du mot *Mr.*, devant les noms propres. Au reste, personnellement, je n'y attache moi aucune importance: mais par "*les usages reçus*", comme l'on dit, le Colonel est un grossier. — Toute la nuit des piquets d'infanterie & de cavalerie se promenèrent dans les rues, afin je suppose, d'empêcher "*les rebelles de recommencer leurs attaques sur les fidèles sujets de la Reine*"!

6 Novembre

Le lendemain, comme nous avons été les "agresseurs" aux yeux des autorités, il fallait être puni. En conséquence, plusieurs des Officiers de l'Association & autres, furent arrêtés pour "sédition", & admis à caution. Ayant été mentionné par le "*Populaire*" comme étant du nombre des combattans, je pensais que cet honneur me vaudrait un warrant d'arrestation. Il n'en fut cependant rien. Je suppose que les magistrats étaient si occupés, qu'ils n'avaient pas de temps de reste pour lire le "petit Journal". — Mercredi, mon oncle Théophile Bruneau conduisit à Verchères Gustave & Azélie. Lorsque la nouvelle de ces violences se fût répandue dans les campagnes, elle y créa une grande sensation; & il est à regretter qu'elles aient conduit dans quelques endroits, dans le Comté de l'Acadie surtout, à des actes de rétaliation: qui sont loin néanmoins d'être comparables aux violences loyalistes, & dont le blâme doit retomber sur ceux qui avaient, par leur outrageante conduite, attiré sur leurs amis ces actes de représailles. Ils ne consistèrent qu'en des charivaris, où quelques vitres furent brisées. Admettons pour un instant qu'ils aient été graves, ce que je nie: je dirai que les actes d'une poignée d'individus, dans 2 ou 3 Comtés au plus, actes qui furent blâmés par toute la Presse Libérale, ne pouvaient jamais justifier la conduite infâme des tyrans contre *tout* un Peuple, après en avoir poussé et forcé une partie à une juste révolte.

Mais ce n'est pas cela. Ce que le gouvernement voulait avoir, c'était un prétexte, pour écraser & anéantir s'il le pouvait, ce parti libéral qui le tourmentait, parce qu'il lui demandait depuis 30 ans justice! Il avait cherché pendant cette longue période à l'amuser, à le jouer, & ne pas lui accorder de justes réformes, & le redressement de nombreux griefs, & aujourd'hui que ce Peuple, désespérant d'obtenir justice par des supplications & des prières, relève sa tête, gronde, & secoue ses chaînes, en menaçant de les rompre si on ne les lui ôte; ce gouvernement despotique & orgueilleux se croit insulté, se dit bravé, & veut prouver à ce Peuple, par la force physique & brutale de ses bayonnettes, qu'il doit courber le front, & laisser redoubler le poids de ses chaînes! Oh! Orgueilleuse Bretagne! égoïste & despote, qui prétend tyranniser le Monde, & jouir seule des bienfaits de la Liberté!... Lorsque nous vîmes que nos ennemis nous faisaient arrêter pour "sédition", & donnaient dans leurs journaux les plus faux rapports possibles des évènements du 6, nous commençâmes à prendre des dépositions, qui eussent été bientôt rendues publiques si les évènements subséquens ne nous en eussent empêché; & je ne crains pas de dire, au meilleur de ma connaissance & croyance, que de nombreux affidavits auraient prouvé la vérité de ma narration, & la fausseté, en grande partie, de celle du Colonel Wetherall & autres, sur les transactions de cette journée. — A peu près dans le même temps, une espèce d'inquisition secrète siégeait à Québec. Sur les bancs de ce tribunal se trouvait le rênégat politique Duval, Conseil de la Reine, & Thomas Ainsly Young, homme de la trempe des Weir, Armour, Adam Tom & Cie, violent partisan des Dalhousie & Aylmer, & magistrat. Le but de ses séances fut bientôt connu, par l'arrestation de A. *Norbert Morin*, M.P.P., Chs. Hunter, Editeur du *Libéral* (Anglais), Pierre Chasseur, un des Directeurs du Journal, — Trudeau, ditto, pour "sédition". Un warrant était aussi lancé contre R.S.M. Bouchette, Editeur du *Libéral* (Français), mais qui parvint à s'évader, & à se rendre dans le Comté de Richelieu. Ceci interrompit

la publication du Journal. Ces Messieurs après être demeurés quelques jours en prison, furent libérés sous caution. Leur crime était d'avoir assisté à une assemblée publique, ou du Comité Central de Québec! En même temps que ceci se passait dans la Capitale, Lord Gosford, à l'instigation du Procureur-Général & des Magistrats, & du consentement du Conseil Exécutif, faisait sortir une nouvelle commission de la paix pour le District de Montréal. "Cette commission était de nature à créer beaucoup d'alarme. Tous les hommes de la plus modérée & même passive libéralité y virent leurs noms rayés". Ex: Mrs. Donegami, Dufort, &ca." S'ils eussent été de chauds politiques, cela n'aurait pas surpris, mais beaucoup d'entr'eux étaient des hommes qui n'avaient pris aucune part aux assemblées publiques qui agitèrent le pays pendant l'été. L'on peut concevoir l'effet que cela dut produire, joint aux arrestations à Québec, sur l'esprit des libéraux! Ils n'y virent que des préparatifs d'hostilités contre eux. Le Procureur-Général, Ogden, était depuis quelque temps à Montréal, & il a la réputation d'une facilité toute particulière pour enfanter des accusations. Tant qu'il restait des magistrats libéraux, il y avait quelque chance d'être arraché aux horreurs du cachot, en étant admis à caution; le caractère de la nouvelle commission détruisait cette espérance. Les libéraux ne voyaient devant eux que persécution & injustice".

Depuis l'Assemblée du 6, tout le monde conseillait à Papa de laisser la ville, mais il ne voulait pas y consentir. Les derniers actes de l'exécutif firent redoubler ces instances. La maison était pleine du matin au soir de nos parents & amis, qui venaient en foule le prier & le presser de partir. Il ne voulait point céder. Et ce ne fut qu'au bout d'une semaine que nous pumes le persuader de le faire.

13 Novembre

— Lundi le 13, il sortit dans l'après-midi, & de retour vers trois heures, il déclara à maman, mon cousin Dessaulles, & moi, qu'à 5 heures il partirait, sans nous dire comment & pour où aller. Cette détermination nous combla de joie. Il fit ses préparatifs à la hâte, & vers 4 heures monta au 2<sup>e</sup> étage, avec ordre de dire qu'il était absent à ceux qui viendraient le demander. A 5 heures il nous fit ses adieux, bien tristes adieux, & déguisé ainsi que Dessaulles, ils voulurent sortir. Au moment où ils allaient ouvrir la porte, quelqu'un y frappa. Ils remontèrent, se cachèrent dans le salon, & lorsqu'on eut dépêché l'importun, ils descendirent de nouveau, & cette fois purent sortir. Mon coeur palpitait au point que j'avais de la peine à respirer. J'ouvris une fenêtre, & à travers la jalousie je prêtais une oreille attentive. Les rues étaient pleines de passans & de voitures, & la nuit très obscure. Chaque cri, chaque murmure, me faisait frissonner. Je croyais à chaque instant qu'ils seraient reconnus & saisis! Nous demeurâmes dans la plus cruelle incertitude pendant  $\frac{1}{4}$  d'heure; quart d'heure qui nous parut bien long. A la fin, le retour de Dessaulles nous consola. Papa était parti! — Maman, qui malgré les instances de papa était demeuré ferme dans sa résolution de ne laisser la ville qu'après lui, se détermina à présent à partir le lendemain matin pour Verchères, & alla coucher chez mon oncle D.B. Viger.

Depuis l'affaire du 6 nous avons continué tous les soirs à garder la maison, comme l'on craignait de nouvelles attaques. Voici comme nous fisions. Les femmes laissaient de bonne heure, & vers 6 ou 7 heures arrivait une quinzaine de Fils de la Liberté. Vers 9 heures nous fermions toutes les portes, & les barricadions. Nous placions alors une 20taine de fusils, avec des pistolets, poignards, épées, haches, ammunition, & cartouches, dans la salle à manger, qui servait de *quartier-général*. Nous postions des sentinelles dans les appartemens qui donnent sur la rue, & nous les relevions toutes les demi-heures. Le reste de la *garnison*

s'amusait à converser, lire les journaux, jouer aux cartes, & fumer, dans la cuisine & la salle à manger. Nous nous tenions ainsi sur nos gardes jusque vers minuit, & alors nous prenions quelque vivres pour nous soutenir. Après quoi nous étendions sur le plancher des matelas, sur lesquels, ou sur des sofas, le plus grand nombre des gardes se couchaient tout habillés jusqu'au jour. C'était une vie de camp, & toute militaire. Le soir du départ de Papa mes amis vinrent comme à l'ordinaire. Ils me demandèrent où il était. Je leur dis que de l'avis de mes amis, il croyait plus prudent de ne pas coucher chez lui.

14 Novembre

- Le 14, à 6h. du matin, je me rendis chez Mr. Mr. Viger, pour voir maman avant son départ. Elle me donna les clés, de bons conseils, & carte blanche. A 7 heures elle partit pour Verchères avec Dessaulles. Pendant la journée je faisais dire à ceux qui demandaient papa ou maman, qu'ils étaient sortis.

Le 15 je fus très occupé. Depuis plusieurs jours, nous fisions enlever de la maison les objets les plus précieux, & les plus portatifs. Mais ne voulant point que cela fût connu du public, nous ne le fisions que de nuit, & *en détail*. Me voyant seul, ne crus pas devoir être aussi circonspect, & je surveillai le déménagement, même en plein jour, quoiqu'avec précautions. Le 15 & le 16, aidé de Marguerite, vieille servante de confiance fort attachée à la famille, je réussis à faire enlever une grande partie du mobilier, à l'exception de quelques gros meubles & d'autres de peu de valeur. J'aurais voulu commencer par la bibliothèque. Malheureusement je n'avais pas de boîtes, & et il en fallait. Je donnai des ordres pour qu'on en fît.

- Jeudi le 16 Novembre, j'allai dans l'après-midi avec un armurier, Paul Martin, acheter un fusil de chasse. Cet homme, Fils de la Liberté, avait perdu dernièrement l'emploi lucratif "d'armurier de Sa Majesté" sur l'île Ste Hélène, *parce qu'il était Patriote*. Il occupait cette place depuis 10 ans, & est un excellent ouvrier. Il me procura un bon fusil pour \$9. - De retour



à la maison voyant qu'il ne restait que peu de choses à enlever, je crus qu'il ne valait pas la peine d'y entretenir une garde. Je la fermai & j'allai coucher chez Mr. Côme S. Cherrier. Mon intention était de loger chez des parens pendant quelques jours, compléter le déménagement par le transport de la bibliothèque en lieu sûr, & ensuite me retirer à la campagne. Chez Mr. Cherrier je n'eus pas le plaisir de voir mon ami Coursolles, son beau-fils, parce qu'il était allé à la Montagne, chez son oncle Mr. F. Auguste Quesnel; & je me couchai de bonne heure, accablé de lassitude. Je ne me doutais pas de ce qui allait se passer pendant mon sommeil. La *Conspiration & la trahison* du gouvernement éclatait - véritable *coup d'état* qu'un Despotisme seul pouvait concevoir.

17 Novembre

- A mon réveil, des compatriotes, des amis, des frères, se trouvaient dans les fers & les cachots! Une quantité de warrants pour "*haute-trahison*" avaient été signés, & pendant la nuit plusieurs Fils de la Liberté avaient été arrêtés; entr'autres: André Ouimet, Président, Georges de Boucherville, Secrétaire Correspondant, Dr. Amable Simard, Chef de la 1<sup>o</sup> Section, François Tavernier, Chef de la 4<sup>o</sup>, Charles A. Leblanc, Membre de la 1<sup>o</sup>, &ca. La nuit précédente, Beaudriau, Desrivières, Gauvin, avaient passé la nuit chez nous. En sorte qu'il ne s'en est fallu que d'une nuit que nous fusions aussi jettés sous les verroux. - Ignorant ces événemens je me rendis à 6 heures du matin, vendredi le 17, à la maison, pour continuer le déménagement. J'allai ensuite chez un armurier, Hall, Rue St Paul, vis à vis l'*Hotel Rasco*, pour acheter une boîte de capsules pour mon fusil. Je ne faisais que de rentrer à la maison, lorsque mes oncles Théophile & Philippe Bruneau & Joseph Robitaille y arrivèrent en hâte, pour me prévenir que nombre de personnes avaient été emprisonnées, & que je le serais pareillement si je ne me hâtai de laisser la ville. Je leur donnai toutes les clés & le soin de la maison, leur recommandant surtout de faire enlever la bibliothèque. Je me rendis chez Mr. Cherrier,

& déjeunai. Marguerite alla faire quelques emplettes, & lorsqu'elle revint elle me dit que les arrestations avaient commencé vers 6 heures la veille; que des baillis s'étant rendus à une maison pour y arrêter un Fils de la Liberté, & ne le trouvant pas, dirent qu'ils allaient prendre "le fils de Mr. Papineau", & qu'en effet, ils se dirigèrent vers notre demeure. Si ce rapport est vrai, ils y seraient venu peu de temps après mon départ! Elle dit aussi qu'un détachement de troupes était placé à la traverse de Longueil, *au pied du Courant*. — Ce ne fut que vers 10 heures que je pus partir avec elle, en calèche, avec mon fusil, & un petit paquet de hardes. En conséquence du rapport de Marguerite, je résolus d'éviter la traverse au Faubourg de Québec, & d'aller traverser plus bas. De chez Mr Cherrier, qui demeure vers le milieu de la Rue St Denis, je me rendis jusqu'à l'Evêché, au coin duquel je tournai à droite dans la Rue Ste Catherine, qui me conduisit en ligne directe au Chemin Papineau. Comme il n'y a presque pas de maisons dans la Rue Ste Catherine, nous ne fumes pas observés. Je suivis le Chemin Papineau, qui du Faubourg de Québec conduit dans l'intérieur de l'Île. Mon objet était de prendre la route qui conduit au Sault au Récollet, & et de la laisser, là où j'en trouverais une autre qui me conduirait à la Pointe aux Trembles. — Le temps était serein, mais froid, & il était tombé pendant la nuit assez de neige pour blanchir la terre. N'y ayant jamais passé qu'une fois, je ne connaissais nullement la route, & je fus bientôt écarté. J'enfilai un chemin, qui m'aurait après un long détour ramené à Montréal! Heureusement que je rencontrai un habitant avec un charge de foin, qui me remit sur la bonne route. Après bien des tours & détours, & avoir souvent demandé la route "qui menait au Sault", puis celle "qui menait à la Pointe aux Trembles", j'arrivai à cette dernière place vers 2 heures P.M., en même temps qu'un bateau à vapeur y passait, descendant à Québec, avec, je suppose, la nouvelle "officielle" au Gouverneur du résultat de ses ordres arbitraires. J'arrétai chez François Malo, Aubergiste, que j'avais vu souvent

au Comité Central. J'y trouvai son commis, un jeune Marc Campbell, Fils de la Liberté, qui assistait pareillement aux assemblées du Comité Central. Je le pris à part, & lui dis de ne pas me nommer. Je n'eus pas besoin d'entrer dans de longues explications car il en savait plus long que moi. Il me dit que Desrivières, Brown, Gauvin, & plusieurs autres, étaient passés dans la nuit, avaient traversé à l'Île Ste Thérèse, & devaient être à Varennes. Malo les avait suivis, & Girod était parti pour le Comté des Deux Montagnes. Il m'assura à voix basse que le soir de son départ, Papa était passé avec le Dr. O'Callaghan à la Pointe aux Trembles, se rendant dans la Rivière Chambly. Je n'en avais pas encore eu de nouvelles, & je fus très satisfait de voir la direction qu'il avait prise, au lieu de se rendre au Nord. Campbell me dit que je pouvais traverser en canot: mais ne voulant pas laisser mon cheval & ma voiture, je me décidai à aller une lieue plus bas, où il m'assura que nous trouverions un bac; & il nous y accompagna lui-même. Rendus là, nous entrâmes dans une maison pour attendre le bac qui se trouvait sur l'Île Ste Thérèse. Il fallut courir chez tous les voisins pour avoir un porte-voix. Il fut impossible d'en trouver. Alors il fallut s'époumoner à crier. Les gens battaient dans leur grange, & ne nous entendaient pas... Que faire?... "Avez-vous un aviron? Nous traverserons en canot, & irons chercher le bac". - "Nous n'en avons pas". - Avez-vous un fusil? Nous tâcherons de nous faire entendre par ses détonations". "Nous n'en avons pas"... Que faire?... Je songeais à mettre un mouchoir au bout d'une perche & à l'agiter en l'air, lorsqu'un individu qui était là, qui voyait que nous étions pressés, & que depuis plus d'une heure nous nous mettions à la torture pour nous faire entendre, s'avisa de nous dire avec une stupide indifférence: "Vous n'avez pas besoin d'appeler ce bac, il ne peut aller à l'eau, il n'a pas de fond". Je ne répondis pas à cet imbécile, car je n'aurais pu lui dire que de gros mots. Je demandai à Campbell combien il y avait de là au Bout de l'Île? "Une demi-lieue". "J'y trouverai des bacs, mais voudront-

ils traverser à Varennes?" "Je crois que oui". "Pour combien?" "Deux ou trois piastres!" Je ne les avais pas. Mais ça ne fait rien; Il fallait faire quelque chose, & le temps pressait. Le soleil commençait à décliner, & je n'avais pas envie de passer cette nuit dans mon île natale. C'est la première fois de ma vie, je crois, que son séjour m'ait déplu: mais hélas!

### **"Dans ce monde tout change!"**

Je fus bientôt rendu au Bout de l'Île, & comme j'y arrivais, deux bacs y arrivaient aussi de Repentigny. Je demandai aux traversiers s'ils pouvaient me conduire à Varennes? "Non, Mr. nous n'avons pas coutume de traverser le fleuve". Et après un moment: "Eh! bien! attendez, on va voir". Ils entrèrent dans la maison pour se consulter, & revinrent bientôt me dire: "Oui, monsieur, on va vous traverser". Jamais réponse ne me fit plus de plaisir. — "Combien demandez vous?" "Neuf francs". — "Je ne puis vous les donner: je vous donnerai une belle piastre française, bon argent dur". C'est tout ce que j'avais. "C'est impossible, monsieur, ce n'est pas assez". Je ne répondis rien. Il ne fallait pas marchander avec ces gens là, ils ne céderaient rien. Je risquai le tout pour le tout, & tournai ma voiture bien lentement; & je repris la direction de la Pointe aux Trembles, mais au pas. J'étais à peine rendu à deux arpens que j'entendis des cris. Je fis comme le pêcheur, qui laisse au poisson le temps de goûter l'appas avant de retirer la ligne. Les cris redoublèrent, & alors seulement je les entendis. Je retournai à la traverse, encore au pas, & embarquai le cheval, la voiture, & ce qu'elle contenait, dans le bac. J'avais affecté de l'insouciance & paru "audessus de mes affaires", ils consentirent à me traverser pour ma piastre. Avis à ceux qui peuvent se trouver en pareil cas: ce que je ne souhaite à personne. — Cette traverse fut très longue & difficile, & dura une heure. Le silence le plus profond n'était interrompu de temps à autre, que par les plaintes des traversiers, qui trouvaient la rémunération

beaucoup trop faible pour le travail. Mon esprit était trop préoccupé pour que j'y prêtasse grande attention. Il fallut passer au milieu d'un groupe d'illettes, & rendus au côté sud de l'île Ste Thérèse, vis à vis le Cap St Vincent, il fallut monter à la cordelle plus d'une demi-lieue le long de cette île, jusque vis à vis le Village de Varennes, & ensuite traverser. Le soleil se couchait, & il faisait froid, & très calme. Comme nous débarquions le bateau à vapeur *le Varennes* abordait au quai. Craignant qu'il n'amenât des agens de police pour faire des arrestations dans l'endroit, je ne voulus pas y arrêter, malgré le désir que j'avais de voir le Dr. Duchesnois & les réfugiés de Montréal. Notre pauvre cheval qui marchait depuis le matin sans boire ni manger, & sur des chemins affreux, n'en pouvait plus, & au Cap St Vincent il fallut s'arrêter un moment pour au moins le faire boire. Nous n'allâmes que le pas jusqu'à Verchères, où nous arrivâmes vers 8 heures.

J'y trouvai la famille dans l'inquiétude & l'alarme. Le petit Gustave indisposé, au point que l'on craignait que ce fût les fièvres. Le domestique de mon oncle le curé se trouvait à Varennes lorsque j'y passai, & m'avait reconnu, ainsi que plusieurs personnes de Montréal qui étaient là. Il rapportait d'une manière vague, que l'on disait à Varennes qu'un prisonnier avait été arraché des mains des connétables par le peuple, à Longueuil. C'est tout ce que nous pûmes apprendre alors. Depuis j'ai eu des détails au long sur cette affaire: ils doivent être corrects car je les tiens du Dr. Davignon lui-même. Je crois devoir les insérer ici, afin de conserver l'ordre chronologique des événemens.

Depuis samedi le 11 Novembre, il y avait à St Jean un détachement d'infanterie régulière, de cavalerie volontaire, & de quelques Membres du Doric Club, "pour y protéger la Douane de Sa Majesté", &c. - Vers 3 heures du matin, vendredi le 17, le Dr. Davignon entendit frapper à la porte de sa maison, & croyant que l'on venait le chercher pour des malades, il se hâta d'aller ouvrir la porte. Il aperçut le nommé Malo, qu'il prit pour une autre personne. - "Ah! comment vous portez-

vous, Mr...?" "Vous vous trompez", dit Malo, et il se nomma. Le Dr. recula de surprise lorsqu'il se vit face à face avec le premier employé de la police après le Grand Connétable. En même temps se montrèrent les figures de plusieurs cavaliers. - "Nous sommes fâchés de vous déranger, continua Malo, mais nous avons affaire à vous, & nous désirerions que vous veniez avec nous à l'*Hotel de Mott*: nous ne vous retiendrons pas longtemps". - "C'est bien; mais vous allez me donner le temps de m'habiller", & il voulut se diriger vers sa chambre à coucher. - "Attendez, Attendez, dit Malo, nous avons ordre de ne pas vous perdre de vue; il faut que nous vous suivions." "Eh! bien, entrez", dit le Docteur, & il se rendit à sa chambre suivi de toute la troupe. Lorsqu'il y fut entré, deux cavaliers se placèrent à chaque porte, avec sabre nu & pistolet au poing. Le reste, avec les mêmes précautions, l'entouraient & le pressaient. On eut dit qu'ils supposaient au Dr. la force d'un Samson, ou qu'ils se défiaient beaucoup de leurs propres forces, physiques & morales. Le roué de police lui faisait en même temps des excuses d'être obligé d'en agir ainsi, pendant qu'il examinait de près chacun de ses mouvemens, comme s'il eût craint que le Dr. ne cachât un poignard sous ses habits! Le Dr. s'habilla à la hâte, sortit, & se dirigea vers l'*Hotel de Mott*, suivi des employés de la police, qui se gardaient bien de remettre le sabre dans le fourreau, ou les pistolets à la ceinture! En arrivant à l'hôtel, le Dr. y trouva Mr. Pierre Paul Desmarais, Maître de Poste, qui venait aussi d'être fait prisonnier. On leur déclara "que l'on craignait que les habitans ne cherchassent à les délivrer, & qu'on les prévenait que si c'était le cas, on les tuerait plutôt que de les laisser échapper, selon les ordres qui avaient été reçus." On leur mit les fers aux mains, on les fit asseoir sur du foin au fond d'une charette, on les lia avec des cordes aux aridelles de la voiture, & l'on se mit en route pour Montréal, Malo & un autre bailli sur le devant de la charette, qu'entouraient 27 hommes de la cavalerie volontaire. "Au lieu de se rendre tranquillement à Montréal par la route directe

du chemin à lisse, afin de semer la terreur dans la campagne ils résolurent de les conduire par Chambly & Longueuil, distance de 36 milles."

A un mile en deçà des Casernes, à Chambly, l'essieu de la charette ayant cassé, elle fut remplacée par une charette à foin. L'on arriva à ces casernes vers 6 heures du matin, et l'on s'y arrêta. Aussitôt les troupes en sortirent, *se rangèrent sous les armes, & en ayant reçu ordre, crièrent "hourra!" à plusieurs reprises!* La cavalerie entra aux Casernes & se rendit ensuite à l'*Hotel de Bunker, pour prendre je suppose de quoi soutenir leur courage.* Elle demeura plus d' $\frac{1}{2}$  heure à ces deux établissemens, & pendant tout ce temps les prisonniers furent laissés au froid, en plein air, dans leur gênante position, sous la garde de quelques dragons! Lorsque messieurs les cavaliers revinrent, ils transférèrent les prisonniers dans un waggon couvert, & à deux chevaux, & ne remirent pas les cordes qui les liaient à la charette, mais en place trois fusils chargés entre les mains des baillis, Malo répétant ce qu'il avait dit à St Jean, que s'ils étaient obligés de les abandonner, en conséquence d'une attaque des Patriotes, ils tireraient sur eux avant de partir! Après cela ils se mirent en route. — Comme ils prenaient le chemin de Longueuil, un petit parti de Canadiens, une dizaine, se présenta armé de fusils. La cavalerie fit halte: mais comme les Canadiens se retirèrent & disparurent, le connétable Malo *ordonna aux gentlemen* de la Cavalerie Légère de continuer. *Ils obéirent.* — Il est probable que pendant qu'ils étaient à Chambly, les prisonniers furent aperçus par des Patriotes, & que des couriers prirent les devants pour aller donner l'alarme. Quoiqu'il en soit tout était en mouvement, & l'on voyait les habitans courir de tous côtés au travers des champs, & armés, les uns à pied, les autres à cheval. Le *Capitaine Bonaventure Viger* de Boucherville ayant appris ce qui se passait, alla prévenir le *Capitaine Joseph Vincent* de Longueuil, qui rassembla aussitôt un parti d'habitans, & alla se placer avec eux à 2 miles du Village de Longueuil, sur la route de Chambly, à un endroit appelé

la Côte de sable. Il rangea ses hommes, 35 ou 36, derrière la clôture, & leur dit "de ne tuer personne à moins de nécessité: que leur objet n'était que de délivrer les prisonniers, & qu'en conséquence ils devaient chercher à tuer les chevaux afin de démonter les cavaliers, & rien de plus". Ceux-ci parurent vers 10 heures. Aussitôt le Capt. Vincent se plaça seul au milieu du chemin, & lorsqu'il put se faire entendre il leur cria d'arrêter. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de lui. "Nous ne vous voulons point de mal, dit-il, mais nous exigeons la délivrance des prisonniers. Vous ne les conduirez pas à Montréal." La réponse fut: "Si vous ne vous rangez pas, nous allons tirer sur vous." — "Tirez si vous voulez, mes gens vous répondront; mais soyez certains que vous ne rendrez pas les prisonniers à Montréal." Et il leur demanda par trois fois d'abandonner les prisonniers. A chaque fois il reçut pour réponse de se ranger, ou qu'on allait le tuer. Après la 3ième sommation, 5 ou 6 lui déchargèrent leurs pistolets, à bout portant pour ainsi dire, & sans effet. Aussitôt les Canadiens firent feu. Les prisonniers en même temps s'étaient couchés tout au long au fond du waggon, afin d'être moins exposés. Il n'y avait eu que 2 ou 3 décharges d'échangées, lorsque la "Cavalerie Légère" prit la fuite, chacun se sauvant à qui mieux mieux à travers les champs. Mais ces lâches scélérats qui n'osaient pas faire face à des hommes armés, furent assez braves pour se tourner du côté des prisonniers, & leur décharger leurs pistolets avant de fuir! Heureusement que la toile qui les couvrait, & la précaution qu'ils avaient prise de se coucher dans le waggon, les sauvèrent. Le connétable Malo voyant la déroute des employés de la police, tourna les chevaux du côté de Chambly, & les mit à la course. Mais ils n'allèrent pas loin. Un des chevaux avait été blessé, & tomba bientôt. La chute entraîna le waggon dans le fossé. Malo sauta à terre & se mit à courir. Le fossé était profond, & le waggon se trouva sens dessus dessous. Les prisonniers, les mains liées, & l'un sous l'autre, & tous deux sous la voiture, eurent bien de la peine à s'en retirer. Les Ca-



nadiens vinrent à leur aide, les conduisirent chez un forgeron qui brisa leurs fers, & on leur donna ensuite à manger. La couverture du waggon était criblée de balles! Leur délivrance fut vraiment miraculeuse. — "La police à cheval", qui eut plus de peur que de mal, n'ayant eu que quelques chevaux tués & hommes blessés, ne s'arrêta qu'à Longueuil, où elle trouva un détachement d'infanterie qui était traversé pour la soutenir. C'était le même parti dont j'ai parlé plus haut, dont la présence à la traverse me fit faire ce long détour dans l'île de Montréal. Cette délivrance s'effectua vers 10 heures, à peu près au moment où moi-même je laissais la ville. "*The United Service Gazette*" de Londres, journal, je crois, *officiel*, a bien pu publier & chercher à faire croire, que la cavalerie fut défaite dans "un défilé", où n'ayant que des pistolets & sabres, & point de "*carbines*", elle était obligée d'essayer le feu "des rebelles sans pouvoir y répondre": mais quiconque demeure en Canada sait bien qu'il n'y a pas de "*défilé*" à Longueuil, à la Côte de Sable, & qu'ils étaient en raze campagne, & que s'ils avaient été autre chose que des lâches, ils pouvaient, 27 dragons, défaire & sabrer en sautant une clôture de 2 ou 3 pieds, 36 fantassins *sans bayonnettes*.

Retournons à Verchères.

18 Novembre

— La fatigue, l'inquiétude, la faim & le froid, m'avaient donné un fort accès de fièvre, & je me couchai de bonne heure. Le lendemain, 18, on me réveilla de grand matin, & il fut décidé que je partais immédiatement pour St Hyacinthe. A 6 heures je montai en voiture, seul Marguerite qui se proposait d'y aller aussi se trouvant malade. Je dis adieu à mémé, mon oncle le curé, maman, Gustave, Azélie, & je m'éloignai. Je ne les ai pas revu depuis. — Le temps était serein & froid, la terre encore blanchie par la neige. Je n'avais pas de fouet, de temps en temps je coupais une petite branche d'arbre que j'employais pour substitut. A St Marc comme j'allais les hommes, un jeune Racicot de Montréal, Fils de

la Liberté, s'adonna à sortir d'une maison. Il se rendait en ville, ne connaissant rien de ce qui s'était passé. Je l'appellai, lui parlai à l'oreille, lui dit ce qui en était, & de ne point me nommer. Plusieurs habitans nous entouraient & voyant notre air mystérieux, ils dirent: "Oh!... vous n'avez pas besoin de craindre, monsieur; vous êtes entouré d'amis." - "Oui, je le sais, je suis parmi d'honnêtes gens", & j'entrai dans le bac. Le vent était très fort, & la traverse difficile. Plusieurs habitans se trouvaient aussi dans le bac, & je les entendais chuchoter & prononcer mon nom. De l'autre côté je voulais m'arrêter un instant, mais je craignais d'être reconnu, & je continuai. Il fallut pourtant dire deux mots à un jeune Brin, clerc-notaire, un ancien confrère de Collège, que je rencontrai dans la rue. Je lui dis de ne pas me nommer, & je pris la route de St Hyacinthe. J'étais à peine sorti du village, les chemins étaient si mauvais qu'il était impossible d'éviter d'horribles ornières; & la voiture étant tombée dans une, elle y serait restée sans l'aide de quelques passans, qui l'en retirèrent au moyen de perches de clôture pour leviers. Bientôt le cheval n'en pouvant plus, il fallut faire halte à un petit cabaret au milieu du bois pour lui donner à boire & à manger. Etant à jeun depuis le matin, je voulus en faire autant. Une vieille, qui se trouvait seule à la maison, me donna ce qu'elle put trouver de mieux, & ce mieux consistait en un morceau de pain bien dur & bien noir, un peu de beurre rance, & un verre de whisky détestable. Au bout d'1/2 heure je me remis en route: mais le cheval était rendu, & après avoir été trainé au pas jusné au pas jusqu'au 4e rang de St Charles, je m'y arrêtai pour changer de cheval. Après quelques pourparlers, & avoir promis une bonne récompense, j'en trouvai un. - Pendant qu'on l'attelait je demeurai dans la maison, où travaillait une vieille. Cette vieille était très curieuse, je n'en ai jamais vu d'aussi curieuse. Elle me questionnait, tâchait de me faire parler politique, &ca. Elle disait à son vieux mari: "Tiens, je crois que monsieur ne voyage pas pour rien - il y a bien des affaires de ce temps-ci - monsieur ne parait pas de notre côté - tu

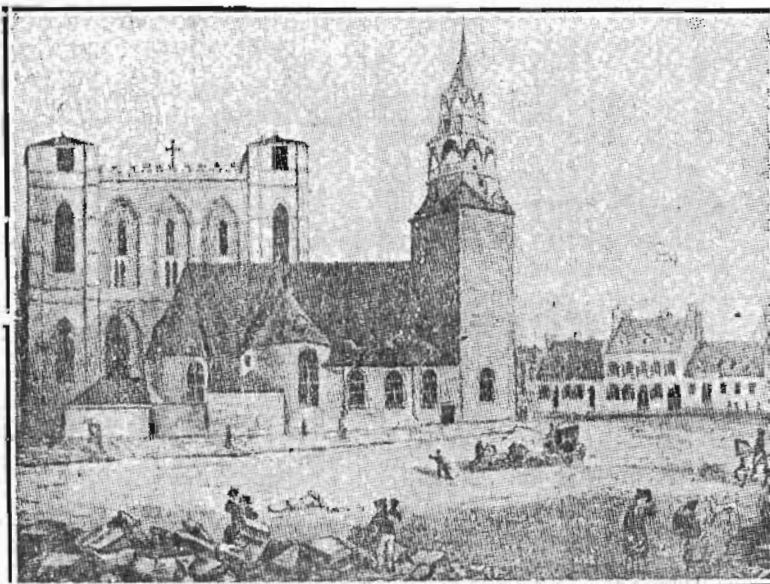
ne devrais peut-être pas lui procurer de cheval – qui sait, il y a tant de persécuteurs & d'espions, &ca., &ca.” Je tâchais de la rassurer, en lui disant que je ne prenais aucune part aux affaires politiques, que j'étais indifférent, &ca. Puis un instant après elle disait, en me fixant attentivement: “Mais n'êtes vous pas de la famille Cherrier, à St Denis? vous leur ressemblez beaucoup.” – “Moi!... non, je ne les connais pas. Excepté un pourtant, de Montréal, Avocat, que j'ai vu quelquefois”. – A la fin tout fut près, & je me dérobai promptement aux questions importunes de la vielle. J'étais seul dans ma voiture, & frappais souvent d'un grand fouet qu'on m'avait prêté, le nouveau cheval qui ne valait guères mieux que le mien: celui-ci suivait la voiture, monté par un petit garçon. C'est avec ce cortège que je fis mon entrée à St Hyacinthe, vers 5 heures du soir. Je me rendis chez ma tante Dessaulles, & racontai les nouvelles du jour, qui firent grande sensation.

1837 - 18 Novembre.

– Aussitôt il fallut s'emprisonner soi-même, au lieu de l'être à Montréal “de par la Reine”. Je fus logé dans une petite chambre de 10 pas sur 4, dans une allonge en brique, joignant la maison à l'ouest. Une porte donnait sur le jardin, ainsi que deux fenêtres, une troisième fenêtre donnait sur la rue, & une porte communiquait avec le corps de logis. Il y avait deux lits, une armoire, des tables, un poêle, &ca, de façon que j'avais à peine la place de me remuer. Là, quelques membres de la famille seulement, & une ou deux servantes me voyaient. – La nouvelle de mon arrivée s'était aussitôt répandue dans le village, & le lendemain dimanche, 19, on fit courir le bruit que pendant la nuit j'étais continué dans la direction des Etats Unis, ce qui fut cru. Dans la matinée un jeune Laroche, Membre du Comité de Régie F.L., vint me voir en secret, ainsi que le soir mon cher Lactance. – Accablé d'ennui tout d'abord dans ma cellule, je ne pus résister à la tentation d'aller essayer *mon fusil neuf* derrière les dépendances de la maison. Je logeai quelques balles dans un gros pin, & revint satisfait me recacher.

1837 - 20 Novembre.

- Lundi le 20, un ouvrier vint dans ma chambre percer une petite trappe dans le plancher sur laquelle on jeta ensuite un tapis. Par cette trappe on descendait dans la cave, en mettant les pieds sur une table qui se trouvait audessous. Dans la cave il y avait une cachette, qu'il aurait été difficile de trouver. C'était un grand coffre, avec ventilateur au dehors; dont le dessus, & l'entrée latérale étaient parfaitement déguisés par des lits de sable & de légumes. J'avais dans ma chambre une petite lanterne sourde, toute prête. En sorte que si des baillis étaient venu visiter la maison, j'aurais été bientôt rendu à ma cachette. Elle servit à mon oncle Augustin Papineau, après la Bataille de St Charles; & plus tard à Horace, le fils aîné du Dr. W. Nelson. Celui-ci, Horace, une autre fois que l'on fouilla la maison, n'eut que le temps de se glisser entre les matelas d'un lit que les soldats battirent, & piquèrent même, de leurs sabres! Nous apprimes en même temps qu'à St Charles il se formait un camp fortifié, & qu'il y avait là plusieurs citoyens de Montréal, le Général Brown, les Colonels Gauvin & Desrivères. &ca. Mais ces nouvelles nous venaient grossies considérablement. Ils avaient 8 ou 10 pièces de grosse artillerie, tandis qu'en réalité ils n'en avaient que deux, très petites & sans affûts! Et ainsi du reste. De Montréal, & des autres parties du Pays, nous n'avions aucune nouvelle; toutes les communications étaient coupées, & les postes arrêtées. - J'étais le plus souvent seul. Quelquefois venaient mes cousins & ma tante, qui me disaient tout le peu qu'ils pouvaient apprendre. Ma cousine Rosalie, aussi bonne que sa mère, demeurait ordinairement avec moi pendant que je prenais mes repas. Et alors j'avais quelques momens de conversation. Pour me désennuyer je demandai des livres, & mon cousin Louis m'en procura du Collège: *René & Attala*, & les *Natchez* de Chateaubriand, & la traduction par cet auteur du *Rob Roy* de Walter Scott. Je suis passionné pour ces ouvrages, & ne puis les relire trop souvent.



**LA PLACE D'ARMES ET L'ÉGLISE PAROISSIALE VERS 1830.**  
C'est sur la Place d'Armes que se déroula l'émeute électorale du 21 mai 1832, dont il est question dans les Mémoires du fils aîné de Papineau. Les groupes, postés sur le perron de l'église Notre-Dame, chargèrent la foule et tuèrent trois citoyens. Ce fut de ce moment que le jeune collégien Amédée Papineau, à ce qu'il raconte, devint patriote militant. La vieille église Notre-Dame que l'on voit ici fut démolie quelques années plus tard.



**LE CURE CREVIER** de Saint-Hyacinthe, à l'époque de la Rébellion de 1837, qui donna sa bénédiction aux Patriotes de sa paroisse qui allaient combattre à Saint-Denis. Au lire de l'auteur des Mémoires, le curé Crevier modifia son attitude un peu plus tard.



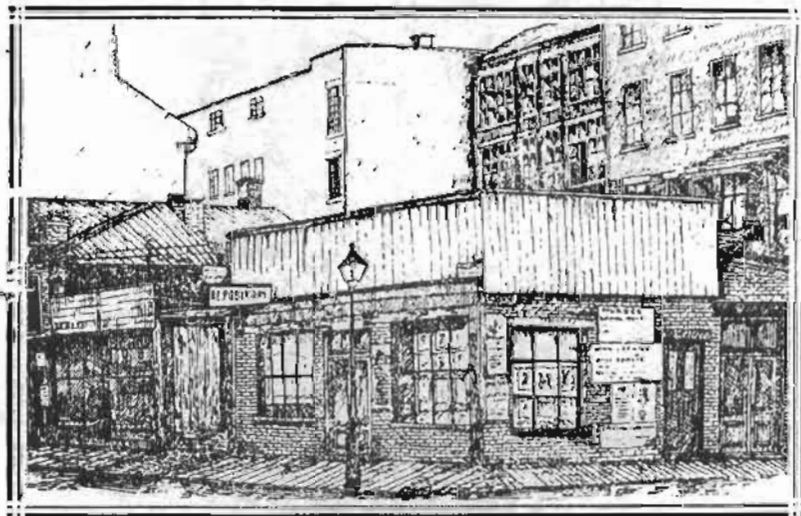
LA TRAVERSEE DU RICHELIEU dans la nuit du 22 au 23 novembre 1837 par les troupes du colonel Wetherall, chargé de combattre les Patriotes réunis au village de Saint-Charles.



LE LIEUT.-COLONEL WETHERALL qui était à la tête des troupes anglaises à la bataille de Saint-Charles où les Patriotes furent repoussés après sept heures de combat. (D'après un croquis conservé aux Archives Fédérales)

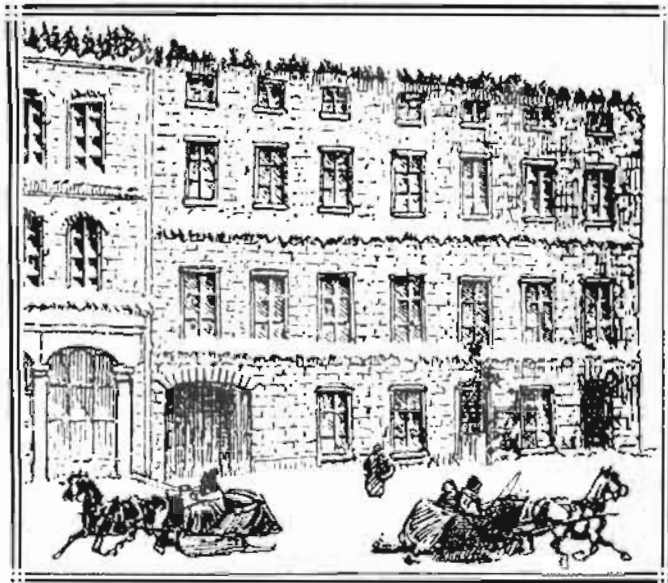


ADAM THOM, l'un des principaux membres du "Doric Club" et rédacteur du journal "Montreal Herald". Il compta parmi les adversaires les plus violents et les plus acharnés du groupe canadien-français. Nommé plus tard recorder à "Prince Rupert Land", à l'emploi de la compagnie de la Baie d'Hudson.



Le "TATTERSALL", coin Saint-Jacques et Saint-Jean, pendant plusieurs années le marché à chevaux de Montréal. C'était le point de ralliement du "Doric Club" en 1837. L'endroit tirait sans doute son nom des établissements analogues à Londres, en Angleterre. (D'après un dessin de Ross obligeamment fourni par M. G.-H.-W. Birch).





La "MAISON BONSECOURS", rue Bonsecours, en bas de la rue Notre-Dame. Cette maison qu'habitait la famille du tribun patriote L.-J. Papineau, au moment de l'Insurrection, n'avait alors que deux étages, surmontés d'un toit incliné.



Le Dr WOLFRED NELSON. — Né à Montréal, en 1792. Elu en 1827 représentant du bourg-William-Henry ou Sorel, contre le procureur-général Stuart. Un des principaux chefs de la Rébellion, il fut le vainqueur de Saint-Denis. Exilé aux Bermudes, il rentra au Canada en 1842 et mourut à Montréal en 1863.



1837 - 23 Novembre.

— Jeudi, le 23 Novembre, vers 11 heures du matin, j'étais plongé profondément dans la lecture d'un de ces ouvrages lorsqu'un son inusité vint frapper mon oreille. J'écoute... "Le tocsin!", dis-je, en sautant de ma chaise; & courant dans l'appartement voisin oubliant mon incognito, je criai: "Le tocsin! Le tocsin!... Je suis bien sûr que ce n'est pas une incendie!" — L'on sortit aussitôt pour s'informer quelle en était la cause. Il fallut attendre quelques minutes, qui me parurent autant d'heures. Voici ce qu'à la fin j'appris: Comme l'on craignait que des connétables ne vinsent se saisir du Dr. Nelson, une garde de quelques hommes était placée à St Denis. Vers 6 heures, le matin, un habitant était arrivé au village tout essoufflé, annoncer l'approche d'une force considérable de troupes. Elles étaient parties de Sorel le soir, & afin de ne pas passer par le village de St Ours elles avaient fait un circuit dans les terres. Cet habitant était allé soigner ses animaux de grand matin, & avait aperçu les troupes qui défilaient devant sa maison. Aussitôt il part, & vient en ligne directe, à travers les champs, en donner avis au Dr. Nelson. Celui-ci envoya de suite une douzaine d'hommes pour couper un pont à une lieue du village, sur un ruisseau. Comme ce petit parti y arrivait, les troupes y arrivaient de leur côté, en sorte que les Patriotes retournèrent promptement au village, sans pouvoir effectuer leur objet. Dans l'intervalle le Dr. Nelson demanda à ses gens s'ils voulaient combattre, ou se retirer; qu'il en était encore temps. Ils répondirent que jamais ils ne l'abandonneraient, & qu'ils sauraient faire face à l'ennemi, quoique de beaucoup inférieurs en nombre. Là dessus le tocsin sonna, & des couriers furent envoyés en toutes directions pour amener du renfort. Le courier ajoutait, qu'ils devaient actuellement en être aux mains, si toutefois la victoire n'était pas déjà décidée en faveur d'un des partis. Cet appel inattendu, reçut une réponse digne des Patriotes de St Hyacinthe. Tout était en mouvement. De ma fenêtre je voyais passer & repasser les gens, qui couraient à l'église pour savoir ce que c'é-

tait, puis chez eux pour s'armer, & retourner aussitôt sur la place publique, lieu du rendez vous. Tous se préparaient joyeux à marcher à la défense de la Patrie. Mon oncle Augustin Papineau entra dans ma chambre, avec un pistolet de poche à la main. Il demanda un peu de poudre & quelques balles, & dit qu'il trouverait un fusil à St Denis. Il partait & laissait derrière lui une épouse & plusieurs enfans en bas âge! A peine une heure était écoulée depuis l'arrivée du courier, qu'une 40e des principaux citoyens du village, (les Concessions n'étaient pas encore averties), partaient pour St Denis, après avoir reçu une absolution générale, & bénédiction, & exhortation, du curé Mr. Crevier. J'avais grande envie de les suivre, je ne me possédais plus. Je n'osais en demander la permission directe, car je craignais un refus. Mais je fis indirectement connaître mon impatience & mon désir d'y aller. Le tout en vain. Il fallut rester; & en forme de consolation on me dit qu'il partirait une autre bande le lendemain. L'on peut s'imaginer quelle dût être notre anxiété & inquiétude pendant cette journée. Je la passai tout transporté, à me promener long large dans ma petite chambre, sans pouvoir fixer mon esprit, lire, écrire, rien faire du tout. A mon diner j'avalai quelques bouchées. Dans l'après-midi cependant j'imaginai de faire des cartouches, aidé de mes cousins, ce qui servit à m'occuper. Des ouvriers furent employés dans le bois à couper des manches de piques, que l'on forgait dans différentes boutiques du village. Pendant que les hommes se préparaient aux combats, les femmes portaient leurs prières au pied des autels. Elles invoquaient par une neuvaine l'aide du Dieu des Armées. Un des premiers soins de ceux qui étaient restés, fut d'établir entre St Denis et St Hyacinthe une ligne de couriers, afin d'avoir des nouvelles aussi vite & souvent que possible. Vers le soir un des couriers arriva, & apporta la nouvelle de la glorieuse victoire de St Denis, résultat que l'on aurait à peine osé espérer. Voici ce qui se passa en ce jour à ce *Bunker-Hill* du Canada. "Le 22 novembre, le Colonel Gore était parti en bateau à vapeur de Montréal pour Sorel, avec les

compagnies de flanc du 24<sup>e</sup> Régiment sous le Lieut. Col. Hughes, la compagnie légère du 32<sup>e</sup> Capt. Markham, un obusier (de 12 livres) Lieut. Newman, & un détachement de la Cavalerie Volontaire de Montréal Cornette Sweeney. Le Col. Gore arriva à Sorel le soir, à 6 heures, & se mit en marche à 10 heures, ses forces augmentées de 2 compagnies du 65<sup>e</sup> sous le Capt. Crampton, formant en somme environ 400 hommes... Au lieu de passer par St Ours, village intermédiaire, ils prirent un chemin détourné, par les concessions..." A l'approche des troupes, les Patriotes élevèrent des barricades pour fermer l'entrée du village. Le Dr. Nelson éparpilla quelques uns des meilleurs tireurs dans les maisons avoisinantes, & se jeta avec le reste de sa petite bande dans un vaste édifice en pierre à 3 étages, appartenant à Mde Veuve St Germain. Cet édifice était situé à l'extrémité Est du Village, entre le chemin & la rivière, & tout près de cette dernière. — Les Patriotes permirent aux troupes de s'approcher bien près, & commencèrent alors une vive fusillade. Les troupes royales en firent autant de leur côté, & leur artillerie commença à jouer. Les murs de la maison étaient si épais près de terre que les boulets ne pouvaient s'y faire jour, quoique lancés d'une petite distance. Voyant leur peu d'effet, les canonniers les dirigèrent alors au dernier étage & sur le toit, où ils firent un grand dégas. Un boulet abatit un pan de muraille, & tua 3 hommes; cela fit impression sur de simples paysans qui n'avaient jamais encore été au feu; mais ils reprirent aussitôt leur sang froid. Inférieurs en nombre & en discipline, armés avec des fusils de chasse la plupart en mauvais ordre, ils soutinrent l'attaque avec une fermeté, un sang froid, & une constance admirables. Le Héros du jour, le brave Nelson, se trouvait partout, toujours en mouvement. Il allait de fenêtre en fenêtre, d'un étage à l'autre, encourager les combattans. Les Canadiens avaient si peu d'ammunition, qu'une partie fut obligée de fondre des balles, pendant que les autres les lançaient à l'ennemi! Un parti auxiliaire de Contrecoeur, Verchères, &ca.

traversa en bac de St Antoine, au plus fort du combat & sous le feu de l'ennemi, en faisant retentir l'air de leurs chants nationaux. Plusieurs fois le Capt. Markham, à la tête de ses meilleurs soldats, chercha à pénétrer dans la maison de pierre, mais chaque fois il fut repoussé avec grande perte, & reçut lui-même 4 blessures. Au commencement les Patriotes avaient de 60 à 70 fusils en état de servir, & n'en eurent jamais 200. Enfin vers 3 $\frac{1}{2}$  heures P.M., après 7 heures entières de combat, le Col. Gore fit sonner la retraite, & ses troupes se mirent à fuir vers Sorel dans le plus grand désordre, abandonnant l'obusier, 2 caissons, & une grande quantité d'armes & d'ammunition, & 5 ou 6 blessés qui furent faits prisonniers. Ils furent poursuivis jusqu'à St Ours par les Patriotes, qui leur tuèrent encore quelques hommes. Les tyrans perdirent dans cette journée, pas moins de 60, peut-être plus de 100 hommes, sans compter les blessés. Les rapports varient beaucoup, & il est impossible de s'assurer du nombre exact, vu que pendant le combat, aussitôt qu'un soldat tombait il était dépouillé de son habit & de ses armes, & jetté dans le Richelieu, afin de cacher leur perte. Plusieurs de ces *noyés* furent repêchés le printemps dernier, & enterrés à St Denis. Huit furent trouvés entre St Denis et St Charles; ce qui prouve que la même chose fut pratiquée à cette dernière place. Les Canadiens n'eurent que peu de blessés, point de prisonniers, & exactement 10 hommes tués en comptant CHARLES OVIDE PERRAULT, M.P.P. pour Vaudreuil. Durant l'engagement il montra une activité, un courage, & un dévouement au dessus de tout éloge. Vers 3 heures, ce Champion de la Liberté, cet ardent défenseur des droits de son Pays, dont les talens, les vertus, & le Patriotisme promettaient de si grands services & une si belle carrière, tomba sous le plomb meurtrier! Menacé d'arrestation, il était venu de Montréal chercher refuge chez son ami le Dr Nelson, qu'il servait en qualité d'aide-de-camp, portant des ordres de la maison de pierre aux piquets avancés, lorsqu'une balle le frappa audessus de la hanche & le perça d'outre en ou-

tre. Il languit dans de grandes souffrances jusqu'à 3 heures le lendemain matin, lorsqu'il s'envola libre au séjour des justes. "Avant de mourir, il exprima sa satisfaction d'avoir versé son sang pour la liberté de son pays, auquel il souhaita avec enthousiasme la liberté Américaine, & l'émancipation du joug britannique." Ce fut là son testament, & nous, ses jeunes concitoyens, nous sommes ses exécuteurs. Son corps fut enterré dans le cimetière de St Antoine. Si l'on considère que les Patriotes ne s'attendaient nullement à une aussi formidable attaque, joint aux autres circonstances déjà énumérées, il faudra convenir que cette victoire fut une glorieuse victoire, & que le nom de St Denis pourra figurer dans nos Annales à côté de ceux de Carillon, de Chateauguay, &c. (1)

Je dois parler ici d'une circonstance de cette journée, dont nos ennemis se servirent dans le temps pour animer & aigrir les passions de leurs partisans: je veux dire la mort du Lieutenant Weir, du 32<sup>e</sup> Rég<sup>t</sup>. Les rapports les plus mensongers & les plus révoltans tapisèrent les colonnes des journaux loyalistes. Ils parlaient de boucherie, de tête au bout d'une pique, &ca., &ca., les scélérats criaient: "Les Jacobins! Les Jacobins!!" Voici les faits: "A peu près dans le même temps que le Dr. Nelson apprenait l'approche des troupes, quelques habitans entrèrent au village avec le Lieut. Weir, dont ils venaient d'arrêter la voiture. Weir, qui n'était pas alors revêtu de son uniforme, prétendit qu'il visitait St Denis & St Charles pour acheter du blé. Les habitans repliquèrent que ce n'était point la saison où les marchands achetaient leurs blés, & qu'ils le croyaient attaché au corps de troupes qui s'avancait contre eux. Il le nia, & les habitans le conduisirent au Dr. Nelson, à qui Weir répéta la même histoire. Mais son langage donnant des soupçons, l'on examina son

(1) Le Col. Gore dans sa dépêche officielle, dit avoir eu: 1 sergent & 5 soldats, tués; 1 Capitaine & 9 soldats, blessés; 6 absens (missing)! Il estime le nombre des Patriotes à 1500, dont 100 tués!!! Ce que c'est que la peur! Comme ça grossit les objets!... Il tue les gens après, quand il ne peut les tuer pendant la bataille.

bagage, & l'on découvrit qui il était. A la fin il l'avoua lui-même, demanda sa liberté, & offrit pour sa rançon quelque somme que l'on demandât. Cet offre fut comme de raison rejetée, & le Dr. N. lui dit que quoiqu'il eût été pris agissant comme espion, il serait néanmoins traité comme prisonnier de guerre. Weir déjeuna alors avec le Dr. N., & fut ensuite placé sous la surveillance de quelques personnes dans une chambre voisine. Lorsque les troupes arrivèrent, & que le feu commença, les gardes de Weir semblent avoir craint pour la sûreté du prisonnier s'ils demeuraient; en conséquence, & à l'insu du Dr. N., ils résolurent de le conduire à St Charles. Ils lui lièrent les mains, mais si faiblement que la voiture n'était pas encore hors du village, lorsqu'entendant le feu, Weir brisa ses liens, écarta ses gardes, sauta de la voiture, & se mit à fuir dans la direction des troupes. Ses gardes lui crièrent d'arrêter, & voyant qu'il n'en faisait rien, tirèrent sur lui, & il tomba mort." Le Capt. Jalbert accusé de l'avoir tué, est encore aujourd'hui dans les fers, & au terme criminel de Septembre dernier on lui a refusé son procès, sous le prétexte que *l'on n'avait point de témoins à charge, & cependant un indictement contre lui avait été trouvé par le Grand Jury!!!* Il passera encore 6 mois dans les fers, & alors le gouvernement n'aura pas plus de témoins qu'à présent. Jalbert peut dans l'intervalle en perdre des siens. C'est encore de la justice Bretonne! Le succès de la journée encouragea les Patriotes, & à St Hyacinthe entr'autres des préparatifs se firent pour avancer la cause. Les uns fondaient des balles & fabriquaient des cartouches, d'autres rassemblaient des hommes & des armes. Les femmes boulangaient & cuisaient du pain; les hommes organisèrent une garde de nuit, armée d'une dizaine de fusils, les seuls restés dans l'endroit, & de bâtons. – Vers 10 heures du soir, ma tante Dessaulles entra dans ma chambre pour m'annoncer l'arrivée incog. du Dr. O'Callaghan & de papa. Ils étaient descendus chez mon oncle Augustin, où je me rendis par le jardin de ma tante pour ne point rencontrer la patrouille. Le Dr. était couché & dormait, papa

s'était jetté sur un sofa. Ils étaient accablés de fatigue. — Ils se trouvaient chez le Dr. Nelson à l'arrivée des troupes, & voulurent partager le sort de leurs concitoyens; mais le Dr. N. fit seller deux chevaux, & les força de partir, armés chacun d'une paire de pistolets. Ils avaient marché toute la journée, sans s'arrêter & sans manger, leurs habits mouillés & glacés sur eux. Les chemins inondés & rompus ne leur avaient permis d'aller que le pas. Ils s'égarèrent, & furent plusieurs fois interrompus dans leur marche par des partis de Patriotes armés, qui ne les connaissaient point. Mon cher papa se leva, réveilla le Docteur, & ils nous suivirent tous deux dans ma chambre chez ma tante Desaulles, où ils prirent quelque nourriture. Ma tante voulut faire venir Lactance & Ezilda, mais papa était trop affecté, & préféra se priver de cette consolation. On envoya chercher un fidèle & brave citoyen, le Capt. *Poulin*, Cultivateur, ancien membre de la Représentation qui emmena le Docteur & Papa chez lui, où ils demeurèrent cachés quelques jours, pour attendre le cours des évènements.

*1837 - 24 Novembre.*

— Le lendemain, vendredi 24 Novembre, fut employé à préparer & à envoyer à St Charles & St Denis, des vivres & des munitions de guerre, & à enfouir & mettre en sûreté les papiers, & les meubles les plus précieux. Nombre de femmes & d'enfants quittèrent le village pour se réfugier au sud de la rivière. On voulait me faire fuir, tandis que moi je voulais me rendre à St Charles: je tombai dans le *juste-milieu*, & demeurai à St Hyacinthe.

*1837 - 25 Novembre.*

— Samedi, le 25 novembre, eut lieu la désastreuse bataille de St Charles. Mais reprenons les choses de plus haut. Craignant l'influence auprès de Lord Gosford du renégat *Debartzch*, dont les conseils perfides avaient déjà tant fait de mal au pays, les Canadiens de St Charles l'avaient constitué prisonnier dans sa propre maison, autour de laquelle se tenaient continuellement des

sentinelles. Par l'entremise de quelques hommes influents de l'endroit, il fut cependant remis en liberté. Il se rendit aussitôt à Québec, & "l'on voit son nom figurer dans les minutes du Conseil le 20 Novembre, recommandant & autorisant les opérations militaires alors en progrès." Il paraît que c'est après son départ, qu'arrivèrent à St Charles plusieurs citoyens de Montréal, entr'autres Brown, Gauvin, & Desrivières. Dans l'attente des vengeances du gouvernement, ils crurent devoir se fortifier. La maison de Debartzch était le quartier-général. Avec l'aide d'un grand nombre d'habitans, Brown éleva alentour une ligne de retranchements, formée de troncs d'arbres & de terre, & renfermant plusieurs granges pleines de foin. Cette dernière circonstance contribua grandement à la perte de la bataille. Ce fut là à peu près tous les préparatifs de défense à St Charles.

En même temps le gouvernement développait ses plans liberticides. Le lendemain de la délivrance à Longueuil de Messieurs Davignon & Desmarais, 4 compagnies des "Royaux", 2 pièces de campagne, & une 20<sup>e</sup> de cavaliers, sous le Lieut. Colonel Wetherall, accompagnés de 2 magistrats & du Député-Shérif "pour autoriser leurs mouvements", étaient partis de Montréal pour Chambly. Ils trouvèrent sur leur route les maisons abandonnées, & les femmes & enfans fuyant de concession en concession. Ils furent harassés continuellement par des bandes d'habitans armés, & au pont près de l'auberge de Booth firent 7 prisonniers, qu'ils emmenèrent à Chambly. — Mercredi soir, le 22 Novembre, à l'heure fixée, le Lieut. Col. Wetherall partit de Chambly avec 4 compagnies des "Royaux", 1 compagnie du 66<sup>e</sup>, 2 pièces de campagne, & un détachement de cavalerie volontaire, traversa le Richelieu, & reprit sa marche sur St Charles. Dans le temps que le Col. Gore arrivait à St Denis, le Col. Wetherall était à peine rendu à St Hilaire de Rouville, où il demeura jusqu'à samedi matin, le 25 Nov., qu'il s'avança contre St Charles. Lorsqu'il y arriva, le camp, par une imprudence inconcevable, était presqu'abandonné.



Des piquets avancés avaient été envoyés en toutes directions, & là où 12 hommes auraient suffi, il s'en trouvait 50. Le Capt. P. Blanchard de St Hyacinthe, & le Capt. Bonaventure Viger de Boucherville, à la tête de leurs compagnies, étaient postés à quelques arpens en avant du camp, le long de la rivière. Lorsque les troupes parurent, ces 2 compagnies tirèrent sur elles, & continuèrent un feu roulant tout en retraitant en bon ordre vers le camp, où elles entrèrent et se placèrent avec le reste derrière les retranchements. Comme je l'ai déjà mentionné, les patriotes avaient 2 petites pièces de 3 ou 4 livres, qu'ils avaient chargées à mitraille. Preuve de la mauvaise organisation des insurgés, un traître avait pu dans la nuit enclouer une de ces pièces sans que personne s'en aperçût. Lorsque les troupes se furent approchées de très près, on déchargea la seule en état de servir. Son effet, joint à celui d'un feu roulant & très vif de meurtrières pratiquées dans les granges, fit reculer les troupes. Wetherall fit alors jeter des bombes sur ces granges pleines de foin, & y mit le feu. Une 60e de chevaux qui s'y trouvaient, & nombre d'habitans sans armes, se mirent à courir & à fuir au milieu des combattans. La confusion & la fuite devinrent générales, & les troupes entrèrent dans le camp lorsque le dernier patriote en fut sorti. Les insurgés n'étant pas poursuivis, se rallièrent au village, & retraitèrent sur St Denis. Le Dr. Bouthillier, M.P.P., de St Hyacinthe, avec une centaine d'hommes des mieux armés, avait été envoyé en piquet avancé (!!) pour garder un chemin de concession, parallèle à celui de la rivière, entre St Hilaire & St Charles. Au premier coup de canon, il se hâta de retourner au camp. Comme il débordait du bois, sur le coteau en arrière du village, il vit des tourbillons de flammes & de fumée, & les troupes entrer dans le camp. Wetherall de son côté l'aperçut, & envoya contre lui 2 compagnies d'infanterie & une pièce de campagne. Ils échangèrent quelques décharges, & les Canadiens retraitèrent. Partie se retira sur St Hyacinthe, semant partout la terreur & l'épouvante; le reste se rendit à St Denis. Les Patriotes avaient si peu

d'ammunition, que mon oncle *Augustin Papineau* qui était quartier-maitre, n'avait pu distribuer que 6 cartouches à chaque homme. Parmi ceux qui se distinguèrent, on remarque un jeune *Turcotte*, Etudiant en médecine, un enfant de 15 ans, nommé *St Pierre*, de *St Hyacinthe*, & mon oncle *Augustin*, qui était des plus exposés, se tenant sur la galerie de la maison de *Debartzch* qui fut criblée de balles & de boulets. Ils furent des derniers à se retirer. Un jeune homme eut la mâchoire brisée; il prit son mouchoir, banda sa plaie, & continua à se battre jusqu'à la fin. On a rapporté beaucoup d'autres traits de courage, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Je regrette de ne pouvoir en dire autant du Général *Brown* (1), qui au premier feu s'enfuit au village, en criant à nos braves habitants: "Courage! mes amis! Je vais aller chercher du renfort." Le renfort ne vint pas & le général se rendit en hâte à *St Denis*. — Le combat commencé vers 11 heures du matin, dura 1½ heure. On évalue la perte des troupes à 40 ou 50 tués, sans compter les blessés. Les Canadiens perdirent 32 hommes tués, en comptant les blessés incapables de fuir, qui furent tous massacrés sans pitié! Un seul s'échappa, ayant été percé de plusieurs coups de bayonnettes, & laissé pour mort!!! Après être demeuré caché parmi les cadavres jusqu'au soir, il parvint à se trainer inaperçu, à la faveur des ténèbres, jusqu'à une grange voisine, où il s'arrêta pour reprendre des forces. Il se rendit ensuite à une maison qu'il trouva abandonnée. Là il chercha de la nourriture, & ne trouva qu'un méchant morceau de pain. Se sentant très faible, il s'était jeté sur un lit, lorsque le maître du logis revint chez lui, pensa ses blessures, & lui donna des secours qui le rendirent à la vie. On peut garantir la vérité de ce fait.

*Wetherall* avait 500 hommes sous ses ordres, & les Patriotes environ 200 dans le camp. La mauvaise organisation, le peu d'ammunition & d'armes, la grande infériorité du nombre, la mauvaise situation du camp, la lâcheté du commandant, & les granges remplies de ma-

(1) On a calomnié *Brown*. J'explique sa conduite dans mes Mémoires.

tières combustibles, nous firent perdre la journée. Et Malgré ces grands désavantages, les journaux tories dirent: "Les Canadiens se battirent comme des tigres... Plusieurs se jettèrent à la rivière, plutôt que d'être fait prisonniers," et encore "Les pauvres misérables égarés combattirent avec un courage & une intrépidité dignes d'une meilleure cause."

"Le Col. Wetherall, & le Capt. David de la cavalerie volontaire, eurent leurs chevaux tués sous eux." Un Lieut. Carey de l'armée anglaise, a dit à St Hyacinthe chez ma tante Dessaulles, devant mon frère Lactance & plusieurs autres personnes: "Pendant le combat nous délibérâmes deux ou trois fois, si nous ne devions pas plutot nous retirer que de continuer l'attaque."

C'est ici le lieu de parler de certaines circonstances, qui nous forcent à des conjectures, & j'appelle l'attention principalement aux dates. On a vu que le Col. Wetherall arriva à St Hilaire jeudi matin le 23 Nov., & y demeura jusqu'à samedi matin le 25. Dans l'intervalle il fit demander du renfort de Chambly. Dans la nuit du jeudi au vendredi, le Major Warde et la compagnie de grenadiers des "Royaux", arrivèrent en bateaux de Chambly, augmentant les forces de Wetherall à 500 hommes. Le Colonel envoya aussi un Dr. Jones, de la cavalerie volontaire, avec des dépêches à Montréal. A St Hilaire il se logea avec ses officiers dans la maison Seigneuriale de Mr. De Rouville, & les troupes dans ses granges & autres bâtiments. Elles y firent assez de dégâts, pour que ce monsieur ait demandé à la "Commission d'Indemnité" plusieurs mille louis de dommages. Samedi matin, 25 Nov., ne recevant point de réponse de Sir John Colborne, & craignant de voir sa retraite coupée, Wetherall se décida à attaquer St Charles. Lundi le 27 Nov., il écrit de St Charles à Colborne: "...La marche s'accomplit sans obstacle, à l'exception de quelques ponts rompus, jusqu'à ce que nous fumes à 1 mile de ce village, où quelques coups de fusil nous furent tirés de la rive gauche ou opposée du Richelieu, & 1 soldat du Régiment Royal fut blessé. Plusieurs coups de carabines furent aussi tirés d'une

grange devant nous. Je brûlai la grange. A 250 verges des retranchemens des rebelles, je pris une position, espérant que le développement de mes forces causerait une défection parmi ces téméraires (*infatuated people*). Ils commencèrent néanmoins à tirer sur nous, & nous y répondimes. Je pris ensuite une nouvelle position, à 100 verges de leurs retranchemens, & les voyant obstinés, j'enlevai le poste à la pointe de la bayonnette (*I stormed & carried them*). Je mis le feu aux bâtimens qu'il renfermait, à l'exception de la maison de l'honorable Mr. Debartzch, qui est néanmoins bien endommagée. La perte des rebelles fut grande; nous ne fimes alors que 16 prisonniers. J'ai compté 56 cadavres, & beaucoup d'autres furent tués dans les bâtimens, & leurs corps brûlés. J'occuperai ce village jusqu'à réception d'ordres de votre Excellence." Dans son rapport officiel, il dit avoir perdu 3 hommes tués, & 18 blessés. Si l'on se rappelle que c'est le même Col. Wetherall, dont j'ai parlé un peu plus haut, ce rapport ne surprendra personne. Au reste, ces "dépêches officielles" sont faites pour les yeux du public. Pourquoi a-t-on supprimé celles du même officier à Colborne, du 25 & 26 Novembre? Il fait allusion à ces dépêches lorsqu'il dit le 27: "J'eux l'honneur hier (Dimanche 26) de vous faire connaître l'heureux résultat de mon attaque sur "St Charles". Dans ma lettre du 25 (samedi) je vous fis part des raisons qui m'engagèrent à suspendre ma marche sur St Charles, & à faire venir une compagnie à mon soutien, & j'ajoutais que j'attendrais à St Hilaire pour des ordres subséquens..."

Il dit de plus dans cette lettre du 27 (*lundi*): "J'occuperai ce village jusqu'à réception d'ordres de votre Excellence." "Le lendemain, 28 (*mardi*), on le trouve à Chambly, ayant abandonné son intention d'occuper St Charles. "Ayant reçu information *dimanche soir*, qu'un corps considérable de rebelles était assemblé à la Pointe Olivier", il résolut de les attaquer, plutôt que de marcher contre St Denis." C'est la première fois qu'il parle de St Denis. Il n'a pu entretenir l'idée de marcher sur St Denis que jusqu'à *Dimanche au soir*,

car c'est alors qu'il décida d'attaquer les rebelles de la Pointe Olivier. *Lundi* il dit qu'il occupera St Charles jusqu'à nouvel ordre; & *mardi*, on le trouve à Chambly, après avoir dispersé les habitans armés à la Pointe Olivier." Inconsistance, contradiction, &ca. ... "Le Col. Wetherall envoya un exprès à Montréal, demander du renfort à Sir John Colborne. Le porteur de la réponse de Sir John (un cavalier) fut intercepté à St Hilaire, & fait prisonnier par un corps d'insurgés... La lettre fut ouverte, & Colborne disait à Wetherall, qu'il ne pouvait lui donner aucun secours, & qu'il devait retraiter de son mieux sur Montréal. Les Patriotes après l'avoir lu, l'envoyèrent poliment au Col. Wetherall, qui en conséquence retourna aussitôt vers Chambly, harassé sur ses flancs par des escarmoucheurs." A la Pointe Olivier, une centaine de Patriotes sous les ordres du Col. Mailhiot, F.L., qui avaient un petit canon placé sur une charrette, firent feu sur l'ennemi lorsqu'il parut, & s'enfuirent. De Chambly les troupes se rendirent à St Jean, au nombre de 600 hommes, y compris les garnisons de Chambly & de St Jean, & se transportèrent par les chars" à Laprairie, & de là à Montréal. "La réponse interceptée par les insurgés est sans doute celle que le Col. Wetherall attendit avec tant d'impatience à St Hilaire. La transmission subséquente de cette lettre au Colonel, explique aussi son changement subit de résolution le 27 au soir, ou le 28 au matin. Le refus de Sir John s'explique pareillement, & d'une manière consistente avec son caractère comme bon soldat. Le Col. Gore retourna à Montréal le 25. Ayant été complètement défait, il n'aura point déprécié la valeur de son ennemi. Ceci jeta une grande consternation dans Montréal, qui ne fut dissipé que par la nouvelle de la prise de St Charles, qui arriva en ville lundi matin (27). Le samedi l'on s'attendait à une attaque du nord, & toutes les rues de ce côté de la ville, à l'exception d'une ou deux, avaient été barricadées. Dans cet état d'incertitude & d'alarme, la réponse de Sir John Colborne n'a rien de surprenant. Nous n'avons point de doute que nos conjectures ne fussent pleinement con-

firmées, si les dépêches surprimées étaient publiées. Une conclusion, & elle est singulière, est que si le Col. Wetherall avait reçu la réponse de Sir John à St Hilaire, comme il l'espérait, l'attaque sur St Charles n'eut jamais été faite." *ET LE PAYS SERAIT LIBRE!*...

"Wetherall & ses troupes arrivèrent à Montréal avec 32 prisonniers, 25 de St Charles, & les 7 pris antérieurement à Chambly, & pour trophée "*L'arbre de la Liberté*" planté à l'Assemblée des 6 Comtés. Parmi ces prisonniers, aucun de ceux que l'on cherchait à arrêter. Le peuple fut dispersé, mais il ne s'était soulevé qu'à cause de la présence hostile des troupes." Je dois ici exposer la conduite infâme "des troupes de Sa Majesté" Miss. Vic., durant leur séjour à St Charles. Ils se conduisirent comme des brigands. Rien ne fut respecté, pas même l'église. Ils y montèrent un poêle sans tuyau, sur lequel ils faisaient leur cuisine, & qu'ils chauffaient avec les bancs. Ils s'y logèrent, ainsi que leurs chevaux, & y firent boucherie. Ils en enlevèrent des vases d'argent & autres ornemens. Après leur départ on trouva un banc rempli de plumes de volaille, & quantité d'ordures. Des détails ont été plus tard publiés dans différens journaux, sur leur conduite outrageante à l'égard du Révérend Mr. Blanchet, curé de St Charles, qui fut emprisonné pendant plusieurs mois sous le prétexte à la mode, celui de "*HAUTE-TRAHISON*". Dans le village, ils volèrent beaucoup d'effets précieux, montres, argenterie, &c., qu'à leur arrivée à Montréal, ils vendirent publiquement & à vil prix. On eut dit qu'ils revenaient d'une campagne en pays étranger & ennemi.

1837 - 25 Novembre.

- Retournons à St Hyacinthe. La nouvelle de la défaite à St Charles arriva le soir même par quelques uns des combattans. La terreur fut grande & générale, & le village presque déserté. Chez ma tante, à l'exception d'elle-même, toutes les femmes pleuraient. Je cherchais en vain à les encourager, en leur disant: "Mais pourquoi pleurer? Vous avez gagné une bataille, & en

avez perdu une. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire?" Je me flattais qu'une défaite ne suffirait pas pour nous abattre. Malheureusement le peuple n'était point encore préparé pour une révolution. - Ma tante se décida à envoyer au couvent ma soeur Ezilda, qui vint me faire ses adieux. La pauvre petite pleurait, je mêlai mes larmes aux siennes. - On me parla sérieusement du voyage aux Etats Unis, ce que je refusai obstinément. J'entretenais encore l'espoir de me battre pour mon pays.

1837 - 26 Novembre.

- Le lendemain matin, (Dimanche, 26) ma tante fit venir un jeune cultivateur nommé *Bonin*, gendre de Mr. Poulin dont j'ai déjà parlé, de la concession du sud de la rivière appelée "*La Carrière*". Ma tante me dit que comme l'on s'attendait à voir paraître les troupes, il me fallait quitter le village. Je voulus repliquer, mais il fallut obéir. Déguisé en habitant, affublé de pantalons, gilet & veste d'étoffe du pays, "souliers de boeuf", & tuque bleue, le tout deux fois trop grand pour moi, je sortis par le jardin, accompagné de Mr. Bonin, fis un détour passant près de la prison, traversai le pont sans être reconnu par le gardien, & à la première concession, m'arrêtai chez un fils de Mr. Blanchard M.P.P. pour St Hyacinthe, où je trouvai cachés le Dr. Bouthillier & I. Frs. Têtu, notaire. Ils devaient partir la nuit suivante pour les Etats. Je restai avec eux environ 1 heure, pendant que Mr. Bonin s'absenta pour quelques affaires. Lorsqu'il revient, je fis mes adieux au Dr. B. & Mr. Têtu & continuai à travers les champs, les savanes & les bois, ma route vers "la carrière", qui est à 2 lieues de St Hyacinthe. Chemin faisant nous parlions des affaires publiques, & je regrettais que la savane d'où j'avais peine à m'arracher, ne fût auprès de St Charles. - Fatigué, je fus obligé de m'asseoir & de me reposer sur une pierre, à peu de distance de chez Mr. Bonin. J'étais alors sur une chaîne de collines élevées, & je voyais à l'horizon le village de St Hyacinthe. Deux ou trois pouces de neige étaient tombés durant la

nuit, le temps était couvert & calme. — Je demeurai plusieurs jours chez Mr. Bonin, de qui je reçus cette hospitalité toute cordiale, caractéristique du Canadien. Toute sa maison consistait en lui & sa femme. J'avais oublié de prendre des livres avec moi, & j'eus lieu & temps de m'en repentir. La seule distraction que j'eus, fut une visite de Mr. Déléigny, vicaire de St Hyacinthe, un jour qu'il vint dire la messe à "la carrière", & quelques lignes échangées avec ma cousine, Mde Morisson, nouvellement accouchée, & que malgré son état l'on avait transporté chez son fermier, voisin de Mr. Bonin, dans la crainte de l'arrivée prochaine des troupes à Maska. Accablé d'ennui, las de ne rien faire, inquiet, ne recevant aucune nouvelle, & résolu de tout braver plutôt que de rester ainsi séquestré du monde, j'écrivis un billet à ma tante, lui disant que je voulais retourner aussitôt au village. Jeudi, le 30 Nov., vers 2 heures du matin, elle m'envoya chercher en voiture par un serviteur de confiance.

Après l'évacuation de St Charles par le Col. Wetherall, les Patriotes s'emparèrent de nouveau de ce poste; mais ne le trouvant plus tenable, ils l'abandonnèrent, & concentrèrent leurs forces à St Denis, où ils firent quelques abattis, & cherchèrent à se fortifier de leur mieux. Le gouvernement en fut informé, & apprit en même temps que des bandes armées parcouraient les campagnes en toutes directions. Le succès de Wetherall à St Charles, le nombre des volontaires qui augmentait chaque jour, & l'état de défense dans lequel il avait mis la ville, encouragèrent Colborne, & l'engagèrent à envoyer une force considérable dans la rivière Chambly, pour achever d'écraser les Canadiens. En conséquence, jeudi le 30 Nov., le Col. Gore se rendit à Sorel avec 800 hommes, 4 compagnies du 32e, 2 compagnies du 66e, 2 comp. du 83e, 1 comp. du 24e, 1 détachement d'artillerie avec 3 pièces de campagne, des fusées à la congrève, & 1 détachement de cavalerie volontaire.



## 1837 - 1 Décembre.

— Le lendemain matin, vendredi, Gore voulut monter le Richelieu dans le *John Bull*, mais il n'avait pas fait plus d'un mile lorsqu'il trouva la glace trop forte pour être brisée. Il débarqua ses troupes, & alla coucher avec elles à St Ours. Lorsque les Patriotes apprirent son arrivée à St Ours avec une force aussi considérable, ils se consultèrent sur ce qu'ils devaient faire. Voyant que le reste du pays demeurait soumis, & que le découragement s'emparait même des habitans des environs, ils résolurent de se débranler, & les chefs cherchèrent à pénétrer aux Etats à travers les forêts des townships, habités par une population en général ennemie.

## 1837 - 2 Décembre.

— Samedi matin, Gore se rendit à St Denis, où il entra sans opposition. Nous ne savions rien de cela à St Hyacinthe. La première nouvelle que nous en eumes, fut, vers 6 heures du soir, une lueur rouge que de ma fenêtre j'aperçus à l'horizon. Le vaillant Gore, qui avait pris la fuite devant les hommes, s'amusait à présent, en leur absence, à brûler la maison d'une veuve, M<sup>de</sup> St Germain, celle du Dr. Nelson, sa distillerie, & 22 autres bâtisses! Les barbares pillèrent & saccagèrent le village, & enlevèrent jusqu'aux hardes des petites filles du Couvent! Heureusement que les vases sacrés, & autres biens de l'église, avaient été mis en sûreté. Les morts même ne furent point respectés, & ils brisèrent le *Monument Marcoux!*

Ma tante Dessaulles me pressa encore de partir pour les Etats Unis, & voyant les Patriotes dispersés & vaincus, il fallut y consentir. Elle pria Mr. Prince, Directeur du Collège, de venir chez elle, ce qu'il fit aussitôt. Elle se consulta avec lui pendant près d'une heure, & après l'adoption & la rejection de plusieurs plans, ils s'arrêtèrent à celui-ci. Je partirais aussitôt avec son neveu, mon ami *Joël Prince*, pour St Grégoire, où réside leur famille; & de là je me rendrais aux Etats par les townships de l'Est. Je me déguisai en éco-

lier, & mis tout ce que je voulais emporter d'effets dans mon sac de voyage. Vers 10 heures Prince vint chez ma tante, & après avoir pris un bon repas, & avoir mis des vivres dans nos malles, nous montâmes en petite charrette, & nous nous dirigeâmes vers St Denis pendant 1 lieue. (2) La nuit était si obscure, & les chemins si mauvais, que nous n'allions que le pas. Nous ne pouvions voir ni fossés ni clôtures, pas même notre cheval. Nous nous guidions sur la lumière que refractait la boue liquide au milieu du chemin! De ma vie je n'ai vu une obscurité aussi complète.

1837 - 3 Décembre.

- Nous avons craint la rencontre de la cavalerie anglaise, jusqu'à ce que nous ayons laissé la route de St Denis pour nous diriger vers le District des Trois Rivières. Nous eûmes souvent des bois à traverser, & partout des chemins affreux, & de longues côtes à descendre ou à monter. Nous venions de passer le petit village de St Jude, lorsque la pluie commença à tomber, une pluie froide & glacée, qui nous couvrait de frimas. Au point du jour, comme nous passions dans le village de St Aimé, l'angélus sonnait, & nous en concluâmes qu'il était environ 6 heures. Dès que le jour naissant nous le permit, nous vîmes avec chagrin la rivière Yamaska couverte de glaces flottantes. Le mauvais état des glaces sur les différentes rivières qu'ils avaient à traverser, fut un des plus grands obstacles que les réfugiés rencontrèrent dans leur fuite aux Etats.

Vers 8 ou 9 heures, nous arrivâmes à St Michel d'Yamaska, où il fallait traverser. La pluie avait cessé, & un gros vent du nord dissipait les nuages. Nous eûmes peine à nous faire entendre des traversiers, qui se trouvaient de l'autre côté. Il fallut détacher le cheval de la voiture, & nous eûmes beaucoup de peine à traverser contre le vent, & au milieu des glaçons. L'un des traver-

---

(2) "Ainsi l'homme exilé du champ de ses aïeux,  
Part avant que l'Aurore ait éclairé les cieux."

Lamartine, Mort de Socrate.

siers s'adonna à être un ancien serviteur du père de Prince: mon ami le reconnu, mais n'en fut pas reconnu. Vers 10 heures, transis de froid, & nous voyant hors de danger immédiat, nous nous arrêta mes à une pauvre chaumière, pour sécher nos hardes & prendre quelque nourriture. C'était une famille canadienne, fort nombreuse. Ils nous reçurent de leur mieux: voulurent nous faire goûter de leur soupe, mais nous préférâmes entamer nos provisions. Comme c'était dimanche, 2 ou 3 familles se réunirent bientôt dans la maison, pour dire le chapelet. Nous nous joignîmes à eux. Pendant ces prières il vint un coup de vent terrible. Toute la maison craquait, & je pensais en voir enlever au moins la toiture. Le vent s'étant enfin apaisé, nous remontâmes en voiture vers 2 heures. Vis à vis le village sauvage de St François, les traversiers refusèrent de nous passer, alléguant que les glaces ne leur permettraient pas d'aborder. Nous insistâmes, & ils consentirent en grommelant, et en protestant qu'ils ne voulaient point être responsables des accidens qui pourraient arriver. De l'autre côté, nous pûmes juger par nous-mêmes que le danger avait été exagéré, quoique le cheval calât un peu en débarquant sur la place. Là deux voyageurs dans une charrette à deux chevaux, attendaient le bac. Ils étaient de sang breton, & nous lorgnèrent avec un air de soupçon & de défiance. L'un d'eux nous demanda en mauvais français d'où nous venions. Je répondis: "du Grand-Maska." - "Quelles nouvelles par là?" - "Je n'en sais rien; on nous a dit que les troupes avaient incendié St Denis, mais je ne sais si c'est vrai." Cette réponse ne le contenta pas, & il allait continuer ses questions importunes, mais nous fouettâmes le cheval & les quittâmes. - St François est un petit village, les maisons de bois peintes en rouge, & l'église en pierre. - Lorsque nous passâmes à la *Baie du Fèvre*, il était nuit, le temps froid & serein. Vers 8 heures nous arrivâmes à la traverse, vis à vis le village de Nicolet. - Deux raisons nous faisaient désirer de nous rendre ce soir même à St Gregoire. Nous voulions y arriver de nuit, parce que Prince y était connu de tout le monde, & nous

ne voulions pas coucher à la traverse, pour la même raison que Prince était connu du traversier. Mais celui-ci refusa absolument de nous traverser ainsi de nuit, assurant que la glace flottante n'était arrêtée que depuis une heure, & qu'il ne pouvait trouver le chenail. Il fallut alors se diviser nos rôles, & lorsqu'ils nous questionnèrent, nous nous dimes cousins, étudiants au Collège de St Hyacinthe, malades, & allant chez nos parens pour rétablir notre santé. J'étais le plus malade, & me couchai aussitôt, sans souper. Lorsque je fus au lit, j'avalai un grand verre de *noyau*, une tranche de jambon, & quelques biscuits, le tout tiré de notre havresac, & je m'endormis ensuite profondément.

*1837 - 4 Décembre.* Le lendemain, lundi, le soleil se leva brillant, & nous traversames à 6 heures du matin; & sans arrêter un instant à Nicolet nous primes la route de St Gregoire. Nous passames près du nouveau Collège, bâti en pierre, à 4 étages, en forme de H. Je crois que c'est le plus grand collège de l'Amérique, & n'est pas encore fini en dedans. — A St Gregoire, nous descendimes chez Mr Prince, l'oncle de mon ami. En entrant, Prince ota son shawle de cou. Sa tante en l'apercevant, s'écria: "Ah! mon Dieu! C'est Joël!", & tomba évanouie. Elle ne s'attendait nullement à cette visite, & crut qu'il apportait quelque mauvaise nouvelle pour sa famille, idée que confirmait la présence connue des troupes dans le voisinage de St Hyacinthe. Lorsqu'elle reprit ses sens, nous lui expliquames, ainsi qu'à Mr. Prince, tout ce dont il s'agissait. Ils nous donnèrent à déjeuner, & Joël se rendit ensuite chez son père, dont la maison est voisine de celle de son frère. Mon ami revint bientôt avec son père. Il fut décidé que le mieux pour moi, serait de continuer ma route le plutot possible, & je m'y préparai. — Je ne dois pas oublier de dire que mon ami a deux jolies cousines, dont l'ainée peut avoir 15 ans, & la cadette 13. — Le soir, je me couchai de très bonne heure.

*1837 - 5 Décembre.* Vers minuit l'on me réveilla, je mangeai quelque chose, & montai en voiture avec l'oncle de Prince, qui me conduisit à la paroisse du St Esprit.

Il n'était pas encore 6 heures, lorsque nous nous arrêtasmes à une auberge, où je descendis, & d'où Mr. Prince retourna à St Grégoire. Je frappai à la porte, & les gens de la maison se levèrent. Comme j'en étais convenu, je dis que j'arrivais du *Port St François*, que je me rendais à *Kingsey*, & que comme je voulais y arriver dans la journée, j'étais parti de nuit; & de plus, que le charretier qui m'avait amené n'avait pas voulu entrer, mais était retourné aussitôt. L'aubergiste convint de me faire conduire par son fils pour, je crois, 4 ou 5 \$, & je les pressai d'atteler, impatient que j'étais d'échapper aux questions importunes dont ils m'accablaient. J'ai remarqué que les Canadiens sont insupportables pour cela. Tant que je fus parmi eux, je fus inquiet de la sorte. Une fois rendu dans les townships, tout le contraire. Vous passez, & ne semblez pas être aperçu. L'aubergiste du St Esprit me questionna tant, qu'il parvint à savoir que je venais de Québec, & que j'allais comme commis chez Mr. Blanchard, marchand à Kingsey. Il scut dans quel hotel je logeai aux Trois Rivières, ainsi qu'au Port St François, à quelle heure j'étais parti de cette dernière place, combien j'avais donné au charretier, &c. &c. Rien de plus pénible dans les circonstances où je me trouvais. — Nous eumes bien de la peine à trouver une méchante charrette, à laquelle il fallut poser des roues, & les graisser. Le soleil se levait lorsque nous nous mimes en route. Nous n'avions pas fait une lieue, lorsque mon guide, garçon d'une 15<sup>e</sup> d'années, s'aperçut qu'il avait perdu sa poche d'avoine. Il fallut rétrograder plus d'une demi lieue pour retrouver la maudite poche.

La paroisse du St Esprit est la dernière dans cette direction, & nous entrames bientôt dans les bois, & sur le grand chemin nouvellement construit par la "*Compagnie des Terres*", depuis le Port St François jusqu'au centre des townships. Je suivis ce chemin jusqu'à Kingsey, & n'y vis presque point de maisons, seulement une cabane çà & là. Plusieurs fois il fallut sortir de la voiture, & la soulever pour la faire passer par dessus de gros arbres, jetés par le vent en travers du chemin. Nous

fimes jusqu'à 2 ou 3 lieues dans le bois sans rencontrer un être vivant, ni ombre d'habitation. Vers 9 heures nous arrivâmes au "pont de Scott", sur la rivière St François. Malheureusement ce pont n'était qu'en construction, & il fallait traverser à côté. Il avait gelé fortement durant la nuit, & la glace était fixe. Après l'avoir examiné, mon conducteur me dit qu'elle pouvait nous supporter; ce rapport m'ôta un grand poids de sur le coeur. Il y avait là une maison, & j'avais si froid que j'aurais voulu y entrer pour me chauffer. Mais mon garçon m'avait dit qu'un M.P.P. loyaliste, dont j'ai oublié le nom, devait s'y trouver, ce qui me fit préférer le froid. Il fallut dételer le cheval, & mettre des madriers sur les bordages, pour l'y faire passer, ce à quoi nous ne pûmes le persuader qu'à grands coups de fouet. Après l'avoir attaché à un arbre de l'autre côté, nous retournâmes chercher la voiture, que mon conducteur tirait & que je poussais sous nos pieds. A chaque pas la glace pliait & craquait sous nos pieds! Nous atteignîmes enfin l'autre rive. Le danger était passé, mais non les difficultés. Je brûlais d'impatience de m'éloigner de ce Représentant tory, & cependant après avoir rattelé le cheval, il fallut cotoyer la rivière 2 ou 3 arpens, au milieu des broussailles, & par dessus des arbres renversés, puis grimper une côte très raide & très longue. Lorsque je parvins au haut, loin d'avoir froid, la sueur me dégouttait du front. Nous remontâmes en voiture, & continuâmes notre route. Cette traverse périlleuse nous fit perdre une heure de temps. Vers midi nous nous arrêtâmes à une maison isolée, près d'un pont sur une branche de la rivière St François, & où le courant était si rapide qu'il n'y avait pas de glace. J'y fus encore assailli de questions impertinentes. Je donnai ½ heure à mon guide pour faire manger son cheval, il prit plus d'une heure. Je dinai avec mes provisions. Dans l'après midi je rencontrai à plusieurs reprises, des Canadiens revenant des chantiers. Nous marchions toujours dans le bois, point d'habitations. Le terrain depuis les établissements Canadiens jusqu'à Kingsey, est une vaste plaine de sable, couverte d'une forêt impénétrable de pin. J'arrivai à Kingsey vers

7 heures du soir. J'entre dans le magasin de mon cousin Mr. Blanchard, & l'aperçois au milieu de plusieurs personnes: je m'avance vers lui, & affectant de ne point le connaître, je lui dis en anglais: "Mr. Blanchard est-il ici?" – "Oui, monsieur." – "Je désire lui parler un instant." Il me fit signe de le suivre dans un appartement voisin, & je lui expliquai en peu de mots ce qui en était. D'après son avis, je changeai un peu de caractère. Il m'emmena à la maison voisine de son magasin, chez un nommé Turcotte, où il logeait. Il me présenta sous le nom de *Joseph Parent*. Je sortais du collège de Québec, & mon père, ami de Mr. B. m'envoyait chez lui pour apprendre l'anglais, avec direction de m'envoyer même jusqu'aux Etats s'il le jugeait à propos. – Il y avait deux ou 3 jours que Mr. Blanchard avait été arrêté, à cause du *crime énorme* d'être "Patriote", & ensuite remis en liberté. Craignant une nouvelle arrestation dont on le menaçait, il m'emmena avec lui coucher chez un loyaliste modéré, qui lui *conseilla fortement* de m'envoyer aux Etats! Il ignorait sans doute que j'étais "Fils de la Liberté". – En nous rendant chez lui, nous rencontrames le commis de Mr. Blanchard, un jeune volontaire tory qui revenait de l'exercice. Il prit Mr. B. à part, & lui dit qu'il croyait m'avoir vu à Montréal. Mais Mr. B. parvint avec peine à lui faire croire qu'il se trompait. –

1837 - 6 *Décembre*. Le lendemain matin nous retournames chez Turcotte. Cet individu, qui était bureaucrate, & connaissait bien la ville de Québec, paraissait douter de l'authenticité de Joseph Parent, & cherchait continuellement à me questionner & à parler de cette ville. Moi qui n'y fus jamais qu'une fois, pendant trois ou quatre jours, j'étais fort en peine, & tâchais de détourner la conversation: souvent je ne pouvais y réussir, & alors je prenais la fuite, & me refugiais au magasin. Impatient de m'arrêter si longtemps, je pressai mon cousin de me trouver un charretier, ce qu'il fit, & je résolus de partir le lendemain matin. Je jetai des balles & de la poudre que j'avais avec moi, dans la cave, par une fente du plancher, & démarquai mon linge. – Le soir nous allames

encore coucher chez le même loyaliste, qui approuva fort notre détermination. Comme je me mettais au lit, un parti de Canadiens entra des Etats Unis en Canada, près de Missisquoi Bay. Après une vive escarmouche durant la nuit, contre des forces bien supérieures, ils repassèrent les lignes. J'en parlerai plus tard.

1837- 7 Décembre. Le lendemain matin, jeudi, je partis de bonne heure, assis sur une botte de foin, au fond d'une charrette, avec un conducteur canadien. A quelques miles de Kingsey le terrain commence à être moins uni. Vers midi, nous arrivâmes à *Sheldon*. Mon charretier avait eu la précaution de ne point faire ferrer son cheval, en sorte qu'ici il lui manquait 3 fers, & il fallut lu en faire poser 4. Je craignais sans cesse d'être rencontré ou poursuivi par des ennemis, & ces délais sans nombre me jetaient dans la plus grande impatience; d'un autre côté, j'étais obligé de dissimuler, afin de ne point réveiller les soupçons de mon conducteur. — Après que le cheval eut été ferré, nous traversâmes en bac à *Melbourne*, & continuâmes à suivre la rive gauche de la rivière St François. Vers le soir nous nous arrêtâmes pour coucher à ce que mon conducteur nommait "la grande auberge", à quelques milles en deçà de *Sherbrooke*. Je n'avais pas mangé de la journée; je montai à ma chambre, pris quelques biscuits de mon sac, un verre de liqueur, & me couchai aussitôt.

1837- 8 Décembre. Le lendemain, vendredi, nous nous remîmes en route au point du jour. C'était la fête de la *Conception*. — Plus nous avançons, & plus le pays devenait montagneux. J'admirais souvent les scènes les plus pittoresques. Tantôt nous étions au fond d'une vallée profonde, entourée de montagnes élevées. Tantôt le chemin étroit suffisait à peine au passage d'une voiture: à droite, des rocs suspendus au dessus de nos têtes, à gauche, à 200 pieds au dessous de nous, la rivière St François coulait lentement, couverte de glaces. On ne pouvait trouver une contrée plus favorable aux opérations d'insurgés. Au village de *Sherbrooke*, quartier-général de la "Compagnie des Terres", nous



avons un pont à traverser, où, nous avait-on dit, se tenait continuellement une garde. Heureusement que ce n'était pas le cas durant le jour, & nous passames le plus vite possible, & sans nous arrêter. J'avais surtout à craindre la rencontre de Robert Armour, cidevant éditeur du "*Herald*" de Montréal, qui me connaissait. — Comme la veille, je ne voulus point m'arrêter pour diner, me contentant de quelques biscuits. Le temps se couvrait de plus en plus, & il commença bientôt à neiger. A *Lennoxville*, il fallut s'arrêter pour changer de voiture, la charette ne roulait plus. L'aubergiste chez qui nous arrêtables, nous prêta une traine canadienne, dont il ne se servait pas. Le soir, nous couchames à une auberge en deçà de *Stanstead*. Je ne demandai point de souper, mais j'eus encore recours aux provisions de mon havresac. Je me hâtai de trouver refuge dans ma chambre contre la présence dans l'auberge d'une compagnie de volontaires loyalistes, qui après l'exercice s'amusaient à boire, & cherchaient du courage au fond de leurs bouteilles.

1837-9 *Décembre*. Je dormis si inquiet, que je me levai à 3 heures du matin, réveillai mon guide, l'envoyai atteler, & partis le plutot possible. — Presque certain de trouver des gardes à *Stanstead*, le dernier village sur la frontière, je mis ma canne-épée au fond de la traine, couverte d'un peu de paille, mes pistolets au milieu de notre poche d'avoine, & entre ma botte & ma bottine de drap, des notes sur mon voyage, une carte de la route que je prétendais suivre, & une lettre de change. — En arrivant à *Stanstead*, vers 9 heures, je descendis à une auberge à l'entrée du village, où je me chauffai environ 5 minutes. Je m'informai où demeurait *Mr. Child*, marchand, patriote, & M.P.P. pour *Stanstead* pour qui j'avais une lettre de recommandation de *Mr. Blanchard*. Je me rendis chez lui, & lui présentai la lettre, qui disait que *Joseph Parent* se rendait aux Etats pour apprendre l'anglais. *Mr. Child* me donna tous les renseignemens dont j'avais besoin, & après quelques minutes de conversation je le quittai. En sortant je vis notre traine entourée d'une dizaine d'indivi-

du, auxquels j'affectai de ne point faire attention; mais je me voyais pris. Comme je disais à mon conducteur de partir, l'un deux s'avança, & me dit en anglais: "Où allez-vous?" - "A Derby". - "Ah! bien! vous ne pouvez y aller de suite." - "Non! Eh pourquoi?" dis-je avec un air de surprise. - "Vous savez", dit-il, "qu'il y a du trouble dans le pays, & les magistrats de l'endroit ont décidé de ne laisser passer la frontière à personne, sans auparavant l'examiner. Vous n'avez pas d'objection à cet examen, je suppose?" - "Oh! non! certainement." - Et il me dit de le suivre, qu'il ne me retiendrait pas longtemps. - Mr. Child, qui de sa fenêtre avait vu ces procédés, sortit, & leur dit: "Pourquoi tourmenter ce jeune homme, qui s'en va à l'école dans le Vermont? Voyez cette lettre qu'il m'a apporté", & il leur remit la lettre de Blanchard. Les autres n'en persistèrent pas moins à me conduire devant les magistrats, & me firent entrer dans un hotel voisin: Mr. Child m'y suivit. - Ils me placèrent dans une chambre, & mon guide dans une autre, & nous interrogèrent séparément. Heureusement que mon compagnon n'en savait pas plus long qu'eux sur mon histoire, & je pus mentir tout à mon aise & sans danger. Le même qui m'avait arrêté, & qui paraissait le plus ardent inquisiteur, tenait aussi la plume, & enrégistrait mes réponses. Sur l'observation que lui fis quelqu'un, qu'il était ridicule d'arrêter ainsi un jeune homme comme moi, il répondit: "Tenez, voyez vous cette Proclamation offrant L1000 pour la tête de Papineau? Il faut examiner tout le monde." Ces paroles furent comme un coup de foudre pour moi, je ne m'y attendais nullement. Je m'efforçai néanmoins de garder mon sang froid, & j'y réussis assez bien. - Ils me firent un grand nombre de questions, & beaucoup de très minutieuses. J'y répondis sans hésiter, avec aisance & sang froid. Cette assurance chez moi commença à faire dérider leurs fronts & leurs sourcils. - Après avoir rempli plus d'une page de mensonges, ils se retirèrent dans un appartement voisin pour se consulter. Un vieillard demeura avec moi, me fit ouvrir mon sac de voyage, &

commença un examen très minutieux de tous mes effets. Je m'aperçus qu'il en voulait surtout aux dépêches, dans le cas où j'en aurais eu, car il tâta toutes les doublures & les poches de mes habits, & déplaça tout le linge, sans regarder aux marques, dont plusieurs restaient, que je n'avais pas eu le temps d'effacer à Kingsey. Il alla ensuite faire rapport à ses confrères. Au bout d' $\frac{1}{2}$  heure ils revinrent me dire que j'étais libre de continuer mon voyage, & me remirent la pièce suivante, dont je conserve l'original en anglais précieusement:

"Les présentes certifient que Joseph Parent, récemment de Québec, a été examiné devant les Magistrats soussignés, à une session spéciale tenue à la Plaine de Stanstead (Stanstead plain) ce 9e jour de Décembre 1837. Et on lui permit de passer, le supposant à la poursuite de ses affaires privées, & dans les bornes de la loi."

(Signé) "I. Smith, J.P."

"W. Pierce, J.P."

"Jas. C. Peasley, J.P."

Sans paraître très empressé, & avec une indifférence affectée, je me remis dans la traine, & sortis lentement du village, avec mon conducteur encore tout tremblant. Les premières paroles qui sortirent de sa bouche furent celles-ci: "Si j'avais su ça je n's'rais jamais v'nu, pour le sûr... Diable! à quoi sert de tourmenter ainsi les gens, avec leur s... questionnage?" Il allait continuer sur le même ton, lorsque je me découvris, & saluai pour la première fois la Terre de la Liberté! Nous traversâmes un pont, à l'extrémité duquel un *may* élevé annonce l'entrée dans la Grande République. Le village de *Derby*, dans le Vermont, est sur la ligne, tandis que Stanstead en est à 1 mille.

A l'auberge où je descendis, je demandai s'il y avait un stage pour Burlington, & à mon grand désappointement l'on me dit qu'il y en avait un, mais qu'il ne partirait que le surlendemain, lundi. En sorte que je fus obligé de rester là deux jours, à un arpent de la frontière, & de nos ennemis. Sous la protection de l'aigle

Américain, j'étais en sûreté. J'écrivis aussitôt à Mr. Blanchard une lettre signée "Joseph Parent", pour lui faire connaître l'heureux résultat de mon voyage. Je disais: "...A Stanstead, les magistrats m'examinèrent, & voyant que je ne voyageais que pour mon éducation, ils me permirent de passer &ca." Je la remis à mon conducteur, avec direction de la montrer aux magistrats, s'ils la lui demandaient. Je pensais qu'ils ne manqueraient pas de le questionner à son retour, & je désirais les tenir dans l'erreur, puisqu'il fallait demeurer pendant 48 heures leur voisin. J'avais plus de crainte que je n'en aurais dû avoir, parce que j'ignorais alors les dispositions des habitans de Derby, & de mon hôtelier. Quoique je vienne de dire poétiquement que, "sous la protection de l'aigle Américain j'étais en sûreté", il eut été facile de m'enlever, & de me ramener en Canada, si les citoyens de Derby n'eussent été dignes de leurs Pères amis des Canadiens, & ennemis des tyrans. — Je payai mon conducteur, & il repartit aussitôt. — N'ayant presque point mangé depuis 2 jours, le son de la cloche qui m'appella au dîner, me fit grand plaisir. A table, je fus introduit à un jeune *Blanchard*, Américain, qui depuis la destruction par les loyaux du journal réformiste des townships, s'occupait d'établir à Derby le "*Canadian Patriot*". Le premier numéro sortit peu de jours après. Ce papier fut publié durant une partie de l'hiver, mais son éditeur voyant qu'il ne pouvait l'introduire dans le pays, à cause de la proscription lancé contre toute presse amie des Droits de l'Homme, en discontinua la publication. C'est ce même Blanchard, je crois, qui publie actuellement le nouveau journal patriote, intitulé "*Montreal Express*". Dans l'après midi, un jeune avocat nommé *Johnson*, vint me voir, m'exprima beaucoup de sympathie, & m'offrit des livres pour m'amuser. On m'apporta aussi plusieurs journaux américains contenant des nouvelles du Canada.

1837 - 10 Décembre. Le lendemain fut le premier dimanche, & le plus ennuyant, quoiqu'ils le soient tous, que j'aie passé aux Etats. Mon hôtelier, zélé presbytérien, ne nous donna que deux repas dans la journée, le

diner à 4 heures. Le matin je dis les prières de la messe, & le reste du jour fut employé à lire un ouvrage sur les moeurs, coutumes, institutions, &c., des Américains.

*1837- 11 Décembre.* Lundi matin, le stage, c. à d. une longue sleigh américaine attelée de 4 chevaux, vint me prendre à la porte de l'auberge: j'étais le seul passager. Je voyageais encore dans un pays montagneux, mais néanmoins bien différent des townships du Canada. Dans ceux-ci le terrain est plus brisé, les montagnes plus élevées, & plus isolées & les vallées plus profondes. — Les villages dans les États sont plus rapprochés qu'en Canada. On les rencontre tous les 3 ou 4 miles: & l'on n'y voit pas la grande église en pierre au clocher élancé, dont la flèche légère & étincelante est le guide & la joie du voyageur fatigué qui l'aperçoit dans le lointain; mais 2 ou 3 petites chapelles très élégantes, de bois peintes en blanc, ou de brique, avec des jalousies vertes. Les villages ont aussi un aspect bien différent de celui des nôtres. Leurs rues sont droites, larges, propres, & bordées d'arbres; les maisons grandes & bien bâties, avec des frontons, portiques, ou colonnades. Ils ont plus de notions d'architecture que nous n'en avons. — J'étais parti seul de Derby mais ensuite nous primes & laissames des passagers à divers endroits sur notre route. Nous dinames à Coventry, & couchames à Craftsbury.

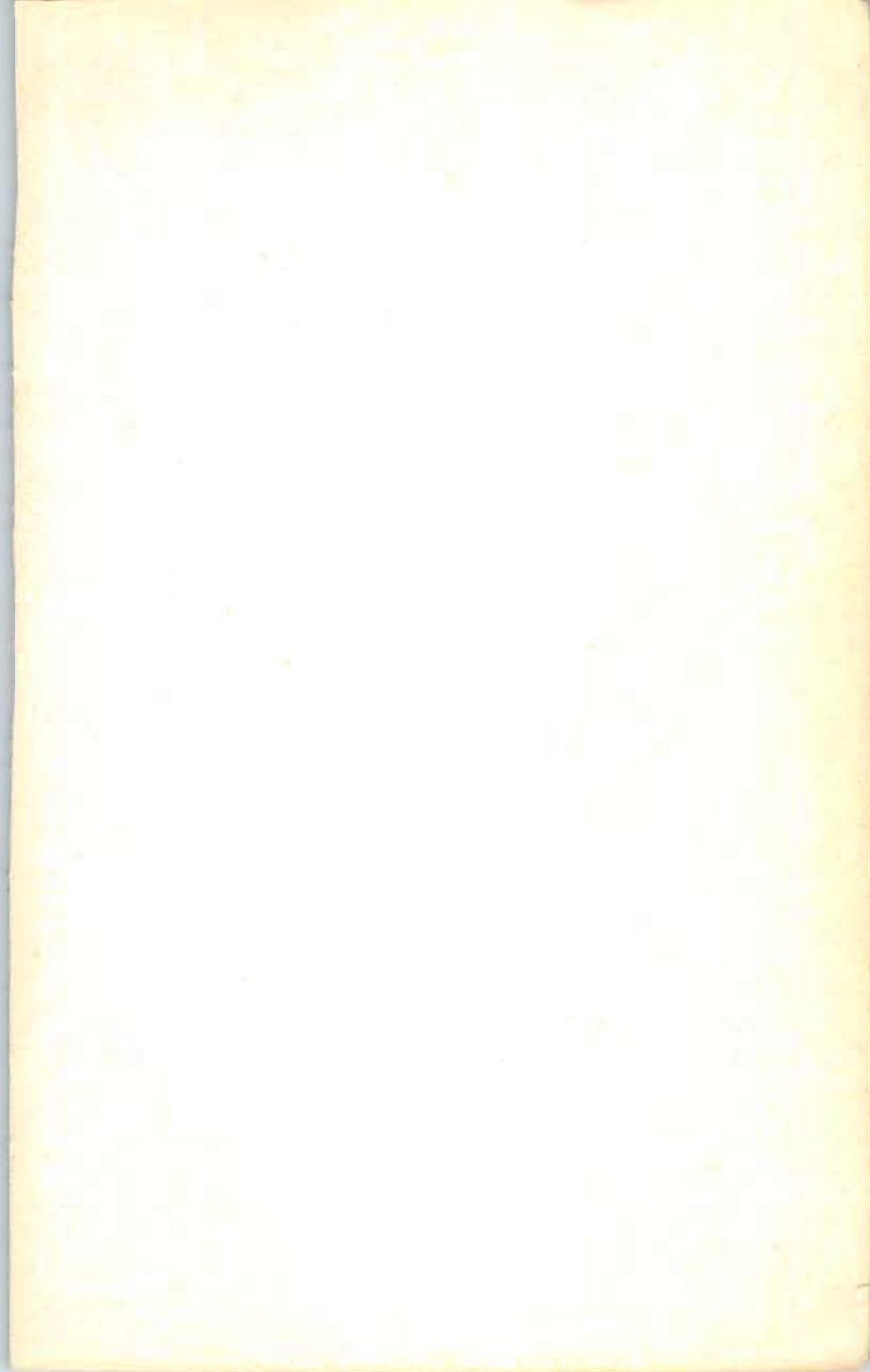
*1837- 12 Décembre.* Le lendemain, mardi, il fallut partir à 4 heures du matin. Le temps froid & sec, & le ciel étoilé. La voiture était meilleure que celle de la veille. Nous dinames à Cambridge. A Jéricho, j'appris que le Général Brown était à Burlington. J'arrivai à ce dernier village à 4 heures de l'après midi. Mon premier soin fut de m'informer s'il y avait des réfugiés dans l'endroit, & je me rendis à une auberge tenue par un nommé Bishop, chez qui logeaient, me dit-on, plusieurs Canadiens. Ils étaient sortis, & il fallut les attendre quelque temps. Le premier qui arriva, fut le *Major François Papineau* de St Cézaire, cousin germain

de mon grand-père, & dont j'avais souvent entendu parler, mais sans le connaître. Il y avait des étrangers dans l'appartement; je me présentai sous le nom de Joseph Parent, & le pris à part, dans un cabinet voisin. Ma tante Dessaulles m'avait recommandé de garder l'incognito dans les Etats, pendant quelque temps, ou jusqu'à ce que j'eusse eu des nouvelles de papa. C'était absolument inutile, mais ni elle ni moi ne pouvions alors en juger. Dans le premier moment, sans réfléchir, je voulus suivre à la lettre la recommandation de ma tante, & j'en fis part à Mr. Papineau, qui n'y fit aucune objection. Un instant après entrèrent les messieurs suivans, dont je connaissais plusieurs: Dr. T. Bouthillier, Eusèbe Cartier, I. François Têtu, Capt. Patrice Blanchard, de St Hyacinthe; Flavien Bouthillier, de St Cézaire; — Darche, de la Pointe Olivier; Édouard E. Rodier, de Montréal; & — —, aubergiste, de Longueuil. — Des compatriotes dans un malheur commun, sont frères. Nous fîmes monter un poêle & 4 grands lits dans une même chambre, où nous nous logeames tous. Nous passions nos journées à ne rien faire, quelquefois gais, le plus souvent tristes. Nous étions toujours à guetter avec impatience l'arrivée des stages & de la malle pour avoir des nouvelles. — Quelques jours après mon arrivée, voyant avec mes compatriotes l'inutilité de garder l'incognito, je le quittai; ce qui alors était fort désagréable, n'ayant point de raisons à alléguer pour l'avoir conservé dans le principe.

En examinant mes notes, que j'écrivis alors sur des feuilles volantes, je vois que j'ai trop confié à ma mémoire. En sorte qu'aujourd'hui que je veux mettre ce journal au net, je rencontre beaucoup de difficultés, surtout quant à la partie de mon séjour à Burlington.

Ce premier volume est rempli, je vais continuer dans le second, que malheureusement je n'ai pu me procurer du même format. J'ai donné un relation courte & succincte, mais surtout véridique, des faits, & des mouvemens insurrectionnels dans la partie-sud du District de Montréal. Dans le second volume, je parlerai des opérations dans le nord du même District, & des évènements subséquens à l'insurrection.

*Achévé d'imprimer  
par les travailleurs de l'imprimerie  
Les Editions Marquis Ltée de Montmagny,  
le quatorze novembre mil neuf cent soixante-douze,  
pour "La Maison Réédition-Québec Inc."*





## En 1837, à Montréal, on dort armé.

Le gouvernement perçoit une accélération vertigineuse de l'érosion de la fidélité au régime. Depuis un an, il concentre des troupes à Montréal, appréhendant l'insurrection populaire.

À l'automne 1837, Amédée Papineau n'avait encore que 18 ans. Il est le fils de Louis-Joseph Papineau. A cause de son nom et de son adhésion aux *Fils de la Liberté*, sa famille juge plus prudent de l'expédier aux États-Unis. Il s'installe à Saratoga Springs, d'où il assiste à l'écrasement des Patriotes, où il termine ses études, et où il s'établira comme notaire et avocat. (Ses Mémoires) sont l'œuvre d'un partisan acharné, mais précieux témoin de son temps. Écrivain brouillon mais alerte, il fait revivre non seulement des événements mal connus malgré l'importance qu'on leur reconnaît, mais aussi la vie quotidienne d'une époque mal documentée. On voit les Montréalais soigner la grippe asiatique du temps (déjà!) avec du sagou et des jujubes, inaugurer leur nouvelle cathédrale, la plus grande du Nouveau monde après celle de Mexico, ou traverser Longueuil en canot. On y apprend comment ils fêtaient la Saint-Jean-Baptiste, comment les magistrats du temps lisaient les actes d'émeutes "en cachette", comment les étudiants étaient aux premiers rangs de la protestation.

On y constate surtout que l'Histoire, qui ne se répète pas, c'est connu, a cependant une sérieuse tendance à bégayer.

Jean Paré, *LE MACLEAN*

C'est vraiment l'âme des Patriotes qui revit, avec ses ambitions, ses illusions, ses haines et ses désenchantements. Le style est remarquablement aisé et coulant.

LA PRESSE